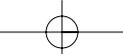


# LA JOIE

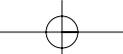


REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE  
**COMMUNIO**

**LA JOIE**

*« "Gaudemus igitur." Il faut que la joie contienne aussi des forces édifiantes et guérissantes pour la nature morale de l'homme : comment se pourrait-il autrement que, à chaque fois que notre âme se repose sous les rayons de soleil de la joie, elle se promet involontairement d'"être bonne", de "devenir parfaite" et qu'elle est saisie d'une sorte de pressentiment de la perfection, semblable à un frisson de bonheur ? »*

Nietzsche, *Humain, trop humain*, II,  
Opinions et sentences mêlées, 339.



## **Sommaire**

### **ÉDITORIAL**

---

Olivier BOULNOIS : **Éloge de la joie imparfaite**

**7**

### **LA GRÂCE DE LA JOIE**

---

Laurent LAVAUD : **La joie espérante**

**15**

L'heure est au nihilisme, à la joie satisfaite d'un monde autosuffisant, au consentement complet à la vie et à sa puissance : nous ne pourrions être joyeux qu'à la condition d'oublier que nous sommes mortels. Nombre de nos contemporains se font les chantres de ce qui apparaît pourtant comme une joie inquiète et minée par la mort. Il convient alors de comprendre comment la joie peut trouver dans l'espérance le moyen d'assumer le réel sans le fuir.

Jean-Charles NAULT : **L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle**

**31**

Qu'est-ce au juste que l'acédie, ce manque de soin pour son salut et le grand obstacle à la joie ? Comment la tradition monastique et théologique l'a-t-elle comprise et étudiée au fil des siècles ? S'agit-il d'un mal d'un autre âge, ou bien est-il encore actuel ?

### **PERPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES**

---

Janez ZUPET : **C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde**

**51**

Le désir de bonheur qui est au cœur de l'homme ne peut se réaliser qu'à partir de la plénitude du salut en Jésus-Christ. L'évangile est alors bonne nouvelle de la joie, y compris par la prédication de la Croix : ayant accès à la béatitude trinitaire, le chrétien peut connaître la joie jusque dans les épreuves ou le renoncement.

Aldino CAZZAGO : **La joie du Christ et du chrétien**

**63**

L'exhortation apostolique « Gaudete in Domino » que Paul VI publie en 1975 enracine la joie du chrétien dans la joie du Christ : la joie n'est pas pour le chrétien un moment éphémère, mais bien plutôt l'écho de la relation intratrinitaire qui le relie à son Père. Aussi la joie est-elle pour le chrétien une voie d'accès au secret de la vie humaine.

## **SOMMAIRE**

---

### **L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE**

---

Jean-Rodolphe KARS : **La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen**

**73** Le thème est au cœur de toute l'œuvre d'un des plus grands compositeurs du vingtième siècle. Parcourir quelques pièces majeures de ce maître est aussi parcourir les nuances et les interprétations théologiques présentes en ce riche langage musical.

Jean BASTAIRE : **La joie pascale**

**89** La joie est avant tout une expérience. Elle appelle et nourrit une attestation qui soit à la mesure de sa puissance d'envahissement. Or, pour le chrétien, la joie est celle de Pâques : comment nous invite-t-elle à lier la croix à l'éblouissement de la résurrection ?

### **FAIRE LA PAIX : 6 JUIN 2004**

---

Francis GEORGE : **Dimanche de la Trinité**

**103** Homélie prononcée par le cardinal de Chicago en l'église Saint-Étienne de Caen le 6 juin 2004 au cours de la messe dite à l'occasion du soixantième anniversaire du débarquement allié en Normandie.

Joseph RATZINGER : **À la recherche de la paix**

**107** Célébrer le droit et la liberté en vue desquels se sont battus les libérateurs de l'Europe invite à poser les nouveaux défis auxquels la paix est affrontée : effondrement d'États en proie à la haine de communautés différentes, terreur de masse voulue par des fanatismes. Doivent être médités les moyens d'un discernement : un juste rapport entre une raison morale et une religion sans pathologie et la conviction que le juste et l'amour se rejoignent en Dieu, de sorte que l'État laïc puisse réaffirmer ses racines morales.

Olivier BOULNOIS

**Éditorial****Éloge de la joie imparfaite**

**Q**UI croit à la joie aujourd'hui ? Celle-ci n'est qu'une émotion, suspecte comme toutes les émotions, d'irrationnel, d'inutilité, voire de duperie.

La joie inconditionnelle semble un assentiment béat à la vie, une réduction de l'homme pensant à la vie naturelle, à la satisfaction animale. Elle paraît impliquer une volonté mièvre de rester en enfance. Un refus naïf ou pervers de prendre au sérieux l'existence, avec son fardeau de souffrances, de deuils, d'injustices. Pourquoi accorder tant d'importance à ce qui ne dépend pas de nous, mais de notre santé et de celle de nos proches, du succès de nos entreprises, des circonstances favorables ? N'est-ce pas une canalisation égoïste et un peu ridicule des données naturelles ? Faut-il tomber dans l'euphorie factice et perpétuelle ? – Bref, pourquoi la joie plutôt que rien ?

Mais on peut aussi s'étonner de voir la joie privilégiée parmi les autres émotions. N'est-elle pas le revers d'autres possibilités : si je suis capable de joie, n'est-ce pas que je suis aussi capable de tristesse ? Pourquoi privilégier un terme dans cette alternative ? – Soupçon plus grave encore : en canalisant nos énergies vers une fête perpétuelle, la politique contemporaine ne cherche-t-elle pas à nous mystifier, en nous arrachant par une communion artificielle à la réalité de nos souffrances concrètes ? La récupération du célèbre *Hymne à la joie* de Schiller orchestré par Beethoven (qui a fait vibrer l'Allemagne nazie avant de devenir l'hymne de la communauté européenne) en est l'indice le plus célèbre. Quitte à s'engager dans le labyrinthe des émotions, pourquoi la joie plutôt que la

**ÉDITORIAL** \_\_\_\_\_ **Olivier Boulnois**

tristesse? L'existence, et spécialement la vie chrétienne, n'est-elle pas ambivalente, marquée par les vicissitudes de la joie *et* de la tristesse? « *Il y a un temps pour rire et un temps pour pleurer* », disait déjà l'Écclésiaste.

Enfin, existe-t-il quelque chose comme « la Joie », avec une majuscule, une joie universelle, qui serait différente de « ma joie » singulière, ou de la tienne? Telle fut la grande objection qu'Henri de Lubac affrontait au début du plus grand ouvrage de théologie du xx<sup>e</sup> siècle, *Catholicisme* : « *Ai-je trouvé la Joie? Non... j'ai trouvé ma joie. Et c'est terriblement autre chose. La joie de Jésus peut être personnelle. Elle peut appartenir à un seul homme, et il est sauvé. Il est en paix, il est en joie maintenant et pour toujours, mais seul. Cette solitude de joie ne l'inquiète pas, au contraire: il est l'élu. Dans sa béatitude, il traverse les batailles une rose à la main... Quand la misère m'assiège, je ne peux pas m'apaiser sous des murmures de génie. Ma joie ne demeurera que si elle est la joie de tous. Je ne veux pas traverser les batailles une rose à la main.*<sup>1</sup> » Et Lubac poursuivait : « *Quel chrétien n'a rencontré pareil reproche? Combien d'âmes en marche n'ont-elles pas heurté cette pierre? Naguère, la "difficulté de croire" venait pour beaucoup, semble-t-il, d'une philosophie agnostique.*<sup>2</sup> » Mais aujourd'hui, plus encore qu'au xx<sup>e</sup> siècle, en une époque où les arguments ont été remplacés par la sensibilité, la réticence devant les émotions, devant les fêtes chrétiennes, devant les grands rassemblements de la jeunesse, devient plus obsédante. Et la solidarité dans la souffrance semble mettre en question l'individualisme de la joie. Les chrétiens sont-ils le sucre de la terre? La joie du chrétien l'isole-t-elle d'autrui? Comment la joie chrétienne cohabite-t-elle avec la souffrance?

Telles sont les questions que pose ce numéro de *Communio*.

La joie se distingue du plaisir : le plaisir est le plaisir d'un ou de plusieurs sens, tandis que la joie concerne toute la sensibilité, elle constitue une émotion centralisée, un sentiment global. C'est pourquoi la joie est un sentiment plus stable, plus lucide, plus complet. Elle ajoute au plaisir des sens une satisfaction totale de l'être. La joie ne se confond pas avec le bonheur : elle n'a pas le même caractère de calme plénitude et de durée. Elle n'est pas non plus la simple

1. J. GIONO, *Les vraies richesses*, 1936, p. V et VIII.

2. H. de LUBAC, *Catholicisme, Les aspects sociaux du dogme*, Paris, Éd. du Cerf, 1952, p. VII.

---

## Éloge de la joie imparfaite

gaieté qui désigne surtout une disposition ou une humeur. Ni l'euphorie, qui est un sentiment purement naturel de bien-être et de satisfaction. La joie est un sentiment pénétrant de notre existence.

Comme toutes les émotions, la joie est orientée vers un objet. « *Quand nous consentons par la jouissance (fruendo) à ce que nous voulons, c'est la joie* » (Augustin, *Cité de Dieu* XIV, VI). La joie consiste dans la jouissance de posséder ce que nous désirons, de le savoir et d'y consentir. C'est ainsi qu'elle se distingue du désir, qui est l'appétit d'un objet absent ou à venir. Et qu'elle s'oppose à la tristesse, qui rejette ce que nous subissons malgré nous lorsqu'il arrive ; celle-ci se distingue de la crainte, dissentiement à l'égard de ce que nous ne voudrions pas subir. Ainsi, la volonté humaine est attirée ou repoussée par des objets divers, ce qui se manifeste par les sentiments de joie ou de tristesse qu'inspire l'objet présent<sup>3</sup>. La joie (par contraste avec la tristesse) est l'émotion la plus fondamentale, elle me révèle ce qui m'apparaît comme bon ou mauvais pour moi. La joie est la manifestation sensible du bien. Et si l'on n'oublie pas que ce qui m'apparaît comme un bien, ou « ce qui est bon pour moi », doit être confronté par le raisonnement au bien réel, ou « en soi », c'est toute l'existence humaine, c'est-à-dire l'éthique, qui est fondée sur la joie, et structurée par l'opposition bipolaire de la joie et de la tristesse.

Pourtant, la joie est plus essentielle à l'homme que la tristesse. Cette thèse n'est pas une profession de foi optimiste, un slogan consumériste ou une application de la méthode Coué, c'est une description de l'essence de l'homme. En effet, comme l'a souligné Aristote : « le plaisir s'ajoute à l'acte comme la beauté à la force de l'âge » (*Éthique à Nicomaque* X, 11174 b 31). Le plaisir, et sa forme plus intérieure et plus générale, la joie, s'ajoutent à la perfection de la maturité. La joie est la forme que prend notre acte lorsqu'il est parfait : il y a une joie propre dans l'achèvement de tout acte, qu'il s'agisse d'une action extérieure, d'une sensation ou d'une pensée. Ainsi, c'est fondamentalement l'acte d'être qui est à l'origine de notre joie. Il existe une joie d'être.

C'est pourquoi même l'éthique stoïcienne, qui bannit les émotions, au nom de la rationalité impassible du sage, met la joie au centre de l'âme. Le sage connaît, à la place du plaisir, la joie, à la

3. L'expérience esthétique témoigne de cet accord entre la sensibilité et l'objet qui lui est offert. Voir l'article de Jean-Rodolphe KARS, « La joie dans l'œuvre d'O. MESSIAEN », p. 73.

**ÉDITORIAL** \_\_\_\_\_ **Olivier Boulnois**

place du désir, la volonté, à la place de la crainte, la précaution (Cicéron, *Tusculanes* IV, VI, 11-14). La joie naît de la possession du bien, la volonté y aspire, et la précaution évite le mal. La joie n'est plus une passion, une perturbation de l'âme, mais un acte, une preuve de sa constance. Le sage ignore la tristesse. Celle-ci a disparu, parce qu'elle concerne un mal subi ; or les Stoïciens estiment qu'aucun mal ne peut arriver au sage. La joie est devenue une « passion bonne » (*eupatheia*), une émotion positive. Elle suppose que l'on se réfugie dans la citadelle de l'âme, en refusant de consentir aux passions négatives qui nous viennent du corps, du monde, des circonstances. Elle n'empêche pas que l'on doive affronter ces forces adverses : le sage est comme un gladiateur : « *on veille à ce que, même contre leur gré, ils souffrent ces épreuves ; de toi, on attend que tu souffres volontairement et de bon gré* » (Sénèque, *Lettres à Lucilius* 37, 2). Le sage doit préserver sa sérénité intérieure dans l'isolement, alors même que la misère, la maladie et la souffrance le frappent. On ne peut pas lui enlever la joie d'être.

La joie que Spinoza met également au centre de l'*Éthique* maintient cet idéal en renversant sa cause. Au lieu de consister dans l'acte d'être, la joie se définit pour lui par un accroissement de la quantité de la perfection : « *La joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection* » (*Éthique* IV). Ce mot de passage est important : pour Spinoza, la joie ne vient pas de la perfection elle-même. Car si l'homme naissait avec la perfection à laquelle il parvient, il la posséderait sans sentiment de joie. L'existence est un pur fait, la position d'une perfection ne provoque pas de joie en elle-même, seul son accroissement provoque la joie. Cette interprétation rend évidemment incompréhensible que l'on puisse rester joyeux dans la pénurie, l'adversité, la souffrance. Elle ne rend pas compte de l'énigme de la joie enfantine : pourquoi les enfants sont-ils joyeux, alors qu'ils sont démunis de tout ? Ni de l'énigme de la pauvreté joyeuse, que l'on rencontre dans tant de sociétés du tiers-monde, pourtant tragiquement démunies. Surtout, elle soumet l'homme à l'impératif d'accroître quantitativement les biens dont il jouit, ce qui se retourne souvent en dépression<sup>4</sup>. Enfin, même si elle repose sur l'amour intellectuel de Dieu, elle réduit celui-ci à n'être que le moyen en vue de l'accroissement de mon être : « *Tout ce que nous comprenons par le troisième genre de connaissance nous cause de la joie, et cela avec l'idée de Dieu comme cause* » (*Éthique* V, 32).

4. Voir sur ce point la critique de L. LAVAUD, p. 15.

---

## Éloge de la joie imparfaite

La joie n'est plus que l'indice d'un accroissement dont Dieu est la cause. Dieu n'est plus qu'un moyen au service de mes propres fins.

C'est pourquoi il semble essentiel de souligner contre Spinoza que la joie, émotion positive, est liée à l'acte même de l'existence humaine. Elle n'est pas le résultat d'un accroissement des biens, mais la forme d'une vie.

C'est aussi ce qui explique pourquoi le dynamisme de la joie peut l'emporter sur la tristesse. Augustin a bien montré que l'idéal rationnel d'une vie sans tristesse nous reste inaccessible, car il ne rend pas compte de la nature de l'homme, être vivant tissé d'émotions: « *Les philosophes, chacun à sa guise, se sont construit leur vie heureuse à eux, se figurant qu'ils pourraient, par leur vertu personnelle, vivre comme ils voulaient, chose impossible dans la condition commune des mortels. Ils sentaient en effet que nul ne peut être heureux que s'il a ce qu'il veut et ne souffre pas ce qu'il ne veut pas. [...] Sans parler d'une infinité de maux qui blessent l'âme sans atteindre le corps et qu'on souhaiterait exclure de l'existence, [l'homme] voudrait en tout cas, s'il le pouvait, que la santé et l'intégrité physique, l'absence de toute souffrance corporelle, dépendissent de sa volonté ou lui fussent assurées par l'incorruptibilité même du corps; comme il n'a pas ce privilège et qu'il reste dans l'incertitude, c'est donc qu'il ne vit pas comme il veut* » (*De Trinitate* XIII, 7, 10). Pour Augustin, la pure félicité du philosophe n'est pas accessible ici-bas par la seule raison. Nous restons impuissants à vivre comme nous le voulons. Notre bonheur dépend de trop de choses qui ne dépendent pas de nous. La joie parfaite n'est pas de ce monde.

Mais si la joie éternelle et pure est réservée aux bienheureux, cela signifie que la nôtre est sans cesse confrontée à la tristesse. L'homme est affecté par des émotions contradictoires. La joie vient de la présence d'un objet perçu comme bon pour nous, et la tristesse de son absence, ou de la présence de l'objet contraire. Ce sont des expressions du désir et de la volonté humaine, rencontrant les vicissitudes du monde et de la société. Selon Augustin, ces affects sont bons lorsqu'ils sont vécus avec une intention droite, et mauvais lorsqu'ils sont orientés par une volonté mauvaise: « *Les citoyens de la cité de Dieu [dans ce monde...] s'attristent et se réjouissent; et comme leur amour est droit, en eux ces sentiments sont droits* » (*Cité de Dieu*, XIV, IX, 1). Mais cela ne signifie pas que la joie et la tristesse s'équilibrent pour un résultat nul, ni que l'existence humaine est neutre affectivement. Car la tonalité existentielle de la

**ÉDITORIAL** \_\_\_\_\_ **Olivier Boulnois**

joie est plus fondamentale que celle de la tristesse. Celle-ci doit se comprendre comme la privation d'une joie primordiale, explicable par des causes précises : deuil, souffrance, maladie, mal-être, dépression, harcèlement, stress, etc.<sup>5</sup>.

C'est pourquoi, contrairement à la joie du sage stoïcien retranché dans la citadelle de l'âme, la joie véritable est une joie pour autrui. Nous sommes rarement joyeux seuls, car ce sont les joies d'autrui qui font notre joie. La rencontre d'un ami, la fête d'une famille, le sourire d'un être aimé, le rire en bonne (ou mauvaise) compagnie, le partage d'un repas, autant d'occasions d'une joie proprement humaine. La joie par excellence éclate dans la révélation de l'existence d'autrui : la joie des noces ou celle de voir naître un enfant en sont les formes les plus évidentes. Ce n'est pas un hasard si elles deviennent les termes des comparaisons et des paraboles du Christ.

La joie du croyant ne fait pas exception à la règle. Mais l'Autre qui nous donne la joie la plus essentielle et la plus intime, c'est Dieu. Selon une tradition juive, qui s'appuie sur un passage de *Néhémie* (8, 9-11, « *Ce jour est saint ! Ne vous affligez pas* »), celui qui sert Dieu et qui observe sa loi sans joie sera puni. Le Tout-puissant attend des hommes qu'ils trouvent le maximum de joie à le servir. Certains commentateurs ajoutent même : soyez joyeux comme Dieu est joyeux. Aux grands jours de deuil pour le peuple juif, on n'a pas le droit d'étudier la Torah, car la Torah est joie.

De même, la joie du chrétien est la joie du Christ. Sa présence est pour le chrétien synonyme d'une fête permanente, d'une joie « débordante », « tressillante », « exultante ». Nous sommes loin des réserves du bon goût philosophique : « *Il convient de se réjouir (gaudere), mais non d'éclater en allégresse (laetari)* » disait Cicéron (*Tusculanes* VI, 31). Car le Dieu des chrétiens n'est pas un Dieu replié sur sa joie parfaite : il la communique au monde par sa Création, il la rend au monde en venant se faire homme.

La présence de Dieu est pour lui source de joie : « *Jésus tressaillit de joie sous l'action du Saint-Esprit* » (*Luc* 10, 21). Sa joie de Fils est de se savoir uni au Père. Elle est aussi de transmettre aux hommes la joie de se savoir aimé par le Père : « *Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* » (*Jean* 15, 11). Comme le livre de *Néhémie*, le Christ condamne très vigoureusement ceux qui sont tristes à contre-temps : « *Est-ce que*

5. Voir l'article de J.-Ch. NAULT, qui traite de l'acédie, cette forme de dépression spirituelle expérimentée et analysée par les moines du désert, p. 31.

---

## *Éloge de la joie imparfaite*

*les compagnons de l'époux peuvent jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Aussi longtemps qu'ils ont l'époux avec eux, ils ne peuvent jeûner* » (Marc 2, 19). Toute la prédication du Christ peut d'ailleurs se résumer dans le don de la joie : [Je leur ai donné ta parole] « *pour qu'ils aient ma joie en eux-mêmes, dans sa plénitude* » (Jean 17, 13). Mais du même coup, le Christ accepte d'endosser la souffrance et la peine des hommes. Il accepte d'enfourer sa joie parfaite dans la douleur du monde<sup>6</sup>.

Aujourd'hui encore, les croyants sont appelés à se réjouir de la présence du Christ parmi eux. La joie est alors reçue dans la foi, et souvent associée à la paix dans les formules de salutation : « *Les fruits de l'Esprit-saint sont la paix et la joie* » (Galates 5, 22). Pour le chrétien, la joie est une participation à la vie même de Dieu. Elle achève les relations internes à la Trinité : c'est du Père, par le Fils, dans l'Esprit, que la joie vient sur chaque homme<sup>7</sup>. Certitude, joie et paix sont les fruits de la foi.

Loin d'excepter les chrétiens du sort commun, la foi chrétienne renforce leur devoir de compatir avec autrui. Comme le disait Paul, « *Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleurent* » (Romains 12, 15). La joie reste fragile et humble, elle ne nous empêche pas de partager la condition de nos semblables, y compris leurs souffrances.

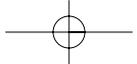
Comme ce numéro de *Communio* espère le montrer, le christianisme ne garantit pas le bonheur, il engage à la joie. Celle-ci n'ignore pas la souffrance, elle n'est pas dépourvue d'imperfection. Ce n'est ni une béatitude parfaite, ni une euphorie perpétuelle, ni un bonheur égoïste, détaché de l'histoire, comme le croyait Giono. La joie n'empêche ni d'agir, ni de compatir avec autrui. Comme l'indique Jean Bastaire<sup>8</sup>, elle est simplement la certitude du salut voulu par Dieu.

Olivier Boulnois, membre du comité de rédaction francophone de *Communio*, marié, quatre enfants. Principales publications : *Être et Représentation, Une généalogie de la métaphysique moderne à l'époque de Duns Scot*, Paris, PUF, 1999 ; *Sur la science divine* (en collaboration avec J.-C. Bardout), Paris, PUF, 2002.

6. Voir l'article de J. ZUPET, « C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde », p. 51.

7. Voir l'article d'A. CAZZAGO, « La joie du Christ et du chrétien », p. 63.

8. Voir l'article « La joie pascale », p. 89.



Laurent LAVAUD

## La joie espérante

**J**E ne suis pas le maître de ma joie. Toute joie survient en moi, liée à un événement, à une rencontre, à une expérience particulière de mon rapport au monde, sans que je l'aie convoquée par un acte de ma volonté, sans que cette tonalité affective soit à ma disposition. Je peux me contraindre à agir, je peux m'efforcer d'être vertueux, mais je ne peux me contraindre à la joie. Il y a à la racine de la joie une essentielle dépossession, un accueil nécessaire de ce qui m'advient, sans que je puisse anticiper cette survenue. C'est d'ailleurs là ce qui fait le partage entre la joie et la gaieté : je peux toujours de façon immédiate et superficielle, par exemple par un usage habile du divertissement, provoquer en moi l'excitation de la gaieté, mais non l'expérience de la joie. Il est toujours possible d'affecter la gaieté, de donner le change dans le jeu social, face au regard des autres. Mais il n'est pas possible d'affecter la joie.

Cette dépossession fondamentale à laquelle me confronte la joie, cette non-maîtrise qu'elle impose se révèle encore dans l'incapacité où je suis à la congédier, à prendre mes distances par rapport à elle. Je n'ai pas de refuge face à la joie, pas plus que face à la peine ou à la souffrance : je ne peux trouver de position de repli d'où je considérerais objectivement ma joie ou ma peine, avec détachement et recul. La joie est bien ce qui me possède, ce à quoi je suis livré sans défense. Toute joie profonde est donc impuissance. Je ne peux ni la requérir, ni la congédier, elle est au sens fort un événement intérieur qui excède toute ma force psychique, qui déjoue ma volonté de puissance.

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Laurent Lavaud

Pourtant, la plupart des philosophes contemporains qui ont réfléchi sur la joie prennent l'exact contre-pied de cette définition de la joie comme radicale impuissance. De façon quelque peu schématique, on peut repérer deux grandes catégories de philosophes en ce qui concerne la méditation contemporaine sur la joie : les héritiers de Spinoza et les héritiers de Nietzsche. Pour les uns, la joie est le fruit du travail de l'intelligence capable de dénoncer les illusions, d'accéder à la connaissance de la vérité, et à la saisie de ce qu'A. Comte-Sponville appelle « l'éternité du réel », qui est la compréhension du caractère nécessaire des événements de l'existence. Pour les autres, la joie serait la « force majeure », selon l'expression employée par Clément Rosset, le signe de l'affirmation de soi, le « oui » volontaire et plein d'allégresse à la vie. Ils défendent la conception d'une « joie tragique » où le réel dans sa totalité, dans sa cruauté aussi bien que dans sa douceur, dans sa laideur comme dans sa splendeur, est objet d'une adhésion sans faille et sans réserve de la volonté. Ces deux philosophies se distinguent en ce que la première met en avant l'exercice de l'intellect comme instrument du salut, alors que la seconde s'appuie sur la volonté. Mais elles ont en commun de dénoncer tout arrière-monde, toute dissociation entre une expérience immédiate du monde placée sous le signe de la peine, de la peur ou de la frustration, et la mise en réserve de l'expérience de la joie dans un rapport à un autre du monde et un autre du temps.

### La joie désespérée

La compréhension que tout se joue pour l'homme dans l'ici et le maintenant de ce monde, la dénonciation de toutes les illusions liées à un autre monde et à une éternité qui surplomberait de haut notre temps est même, selon R. Misrahi qui interprète ici Spinoza, la condition première de notre libération, et la seule voie d'accès possible à la joie : « libéré des valeurs transcendantes et objectives, libéré de la peur de la mort et de l'angoisse métaphysique (puisque un seul monde est donné qui est le nôtre), l'homme devient effectivement ce qu'il désire être, et déployant son pouvoir, il accède à la joie » (*Encyclopaedia Universalis*, article « Spinoza »). La liberté passe ici par la connaissance adéquate du réel : je ne suis pas libre tant que je subis ce qui m'affecte sans en connaître la nécessité, tant que les événements qui me déterminent et influent

---

## *La joie espérante*

sur moi sont passivement subis dans l'ignorance et la soumission aveugle. Mais dès que j'ai une connaissance adéquate des causes, ce qui suppose de fait la considération réfléchie de la totalité du réel, l'affect passif devient un désir actif et libre.

Cette connaissance adéquate de la totalité du réel doit se faire de façon purement immanente, intérieure au monde. Il y a une parfaite solidarité entre la compréhension du réel et l'éradication dans nos représentations de tout « hors monde », de toute extériorité ou transcendance par rapport au tout. De là découle l'insistance sur la notion de désespoir : il faut apprendre à désespérer, parce que toute espérance nous voue à la transcendance, au « hors monde », et signifie donc une fuite par rapport au réel, une incapacité à l'accepter tel qu'il est. L'espérance serait donc le signe d'une défaite de la pensée et d'une fuite de la volonté : je chercherais un sens ailleurs parce que je ne suis pas capable de trouver un sens ici. A. Comte-Sponville parle en ce sens d'un « clivage du monde », qui définit à ses yeux « la religion même » : « puisqu'il n'est sens que de l'autre, le sens du monde ne peut être qu'autre monde – et le sens de la vie qu'une autre vie » (*Vivre – Traité du désespoir et de la béatitude* – 2, Paris, 1988, p. 192). Nulle autre voie dès lors que celle d'une destruction systématique de nos illusions religieuses et métaphysiques, d'une extinction de nos aspirations à une transcendance trompeuse : ce n'est que dans l'horizon de notre réalité que se trouve le salut, et la joie n'est rien d'autre que la prise de conscience du caractère indépassable de cet horizon : « la béatitude n'est pas *autre chose* que le désespoir ; ni pourtant avouons-le tout à fait la même chose ; elle est le désespoir *sub specie aeternitatis*, si l'on veut, c'est-à-dire la vie elle-même, cette vie, la vraie vie, la seule vie, avec ses tristesses et sa finitude, mais délivrée enfin de l'attente, du manque et du sens : la vraie vie donc, mais vécue enfin en vérité » (*op. cit.*, p. 279). Il y a parfaite coïncidence entre le désespoir et la joie, puisque je ne serai heureux en ce monde qu'en désespérant de tout autre, c'est-à-dire en mobilisant toutes les capacités de mon intelligence à limiter mon horizon de sens à ma réalité présente. Pour vivre heureux donc, vivons désespérés.

## **La jouissance de soi**

L'annihilation de toute réalité transcendante et l'exercice raisonné et systématique du désespoir ne constituent cependant, si l'on tire toutes les conséquences de cette position existentielle, qu'une étape

## LA GRÂCE DE LA JOIE Laurent Lavaud

de la conception athée de la joie. L'étape suivante sera pour le sujet de confisquer à son profit l'idée même de causalité et de création. Il ne s'agit plus seulement dès lors d'accéder à la joie active par l'intellection de la nécessité causale qui s'exerce sur le moi, mais bien de donner l'initiative à ce dernier en le consacrant créateur de lui-même et en accordant à la conscience le pouvoir de s'auto-constituer. Une fois laissée vide la place du Créateur pourquoi ne pas instaurer l'*ego* à sa place ? La joie que connaît le sujet est alors celle de la pure jouissance de soi, de son autonomie et de sa puissance créatrice libérée de la tutelle encombrante d'un dieu supérieur. C'est là très précisément la position défendue par R. Misrahi qui trouve l'inspiration principale de sa philosophie dans le spinozisme : « si le Désir-sujet s'instaure dans l'être comme jouissance d'être et comme cause de soi, cette expérience ne se réduit pas à une intuition, ni à un sentiment de satisfaction (...) Dans et par l'acte de fondation de soi, le sujet instaure donc son autonomie et par conséquent l'autonomie de la nouvelle modalité existentielle. L'existence sera elle-même fondée parce qu'elle sera l'activité de ce sujet lui-même instauré par lui-même comme être et comme mouvement » (*La jouissance d'être. Le sujet et son désir, essai d'anthropologie philosophique*, Fougères, 1996, p. 435). Le sujet apparaît ici comme capable de s'auto-constituer, de se poser comme fondement ultime de sa propre existence. La joie n'est alors rien d'autre que l'épreuve qualitative de cette puissance fondatrice du sujet : « la joie d'être est ici vécue par une conscience réflexive qui, après avoir opéré la conversion de son regard et de sa vie, se donne à elle-même sa forme existentielle et son contenu axiologique : la joie d'être est ici celle d'une conscience qui accède à la causalité par soi » (*op. cit.*, p. 434).

Voici donc l'une des figures les plus frappantes de la joie athée : la jouissance de l'auto-causalité du sujet. Une fois que tout arrièremonde s'est effondré, une fois que tout sens se trouve limité à l'horizon de ce monde présent, le sujet peut s'auto-consacrer maître et seigneur du sens de son existence. Et il peut jouir en plénitude de sa propre activité fondatrice, du déploiement de sa puissance créatrice. Par un tour de force violent, mais symptomatique de notre situation de pensée actuelle, la notion de *causa sui* qui était encore réservée par Spinoza à Dieu – même s'il s'agissait d'un dieu purement immanent – se trouve ici confisquée au profit du sujet désirant et créateur.

## La joie cruelle

Cette conception de la joie reste cependant encore tout imprégnée de métaphysique : ce qui le montre est cette tension de la réflexion qui s'efforce de trouver un fondement ultime à l'expérience de la joie. Une idole en a remplacé une autre : ce n'est plus l'idole ontothéologique, c'est-à-dire le dieu des métaphysiciens, à qui sera dévolu ce rôle de fondement, mais au sujet lui-même, qui porte la charge écrasante d'assumer la fondation de son existence, et par là celle de la joie. Mais d'une idole à l'autre, on n'a pas quitté le champ de la métaphysique : il s'agit toujours de fonder le phénomène de la joie, de lui trouver une raison d'être. Simplement ma joie ne repose plus en Dieu – puisque cette idole s'est dissipée –, mais elle repose en moi, dans mon activité de sujet auto-fondateur.

À rebours par conséquent de cette joie réflexive, qui trouve sa raison d'être et son fondement dans ce que Misrahi appelle le désirsujet, Clément Rosset, héritier de Nietzsche, souligne que la joie est « par sa définition même d'essence illogique et irrationnelle » (*La force majeure*, Paris, 1983, p. 25). La joie dans cette nouvelle perspective perd toute raison d'être, et tout ancrage dans un fondement ultime à laquelle la référer. L'homme de la joie est, comme le précise Rosset, un « déraisonnant », il est à proprement parler « fou de joie », parce qu'il est incapable de rendre raison, d'expliquer par une cause définie l'état d'esprit où il se trouve. Mieux : la joie est absolument insouciance, elle approuve sans aucune réserve aussi bien la face solaire de la vie, les bonheurs et le bien-être qu'elle procure, que sa face obscure et tragique, la peine et le malheur. La joie, et c'est là ce qui fait son essentiel paradoxe, est approbation de l'existence et du réel dans sa totalité, dans toute son étendue. Elle ne recule pas devant le tragique, elle le considère avec calme et une profonde lucidité, mais elle lui oppose une approbation sans faille, un « oui » sans réserve et plein de force. La joie, de ce fait, est profondément cruelle : elle refuse toute complaisance et tout apitoiement, tout fléchissement sentimental devant l'existence, qu'il s'agisse de celle d'autrui ou de la sienne propre. La lumière crue qu'elle jette sur la vie ne tolère aucune ombre, aucun repos dans le sentimentalisme ou l'apitoiement sur soi.

La perspective irrationnelle ici adoptée sur la joie tranche avec l'exercice réflexif et méthodique de la raison défendu par les héritiers du spinozisme. C'est la seule volonté capable d'approuver le réel dans toutes ses dimensions, sans prendre appui sur aucune

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Laurent Lavaud

raison, qui doit nous conduire à la joie. C. Rosset rejoint cependant A. Comte-Sponville lorsqu'il relie la thématique de la joie à celle du désespoir: « Tout ce qui ressemble à de l'espoir, à de l'attente, constitue en effet un vice, soit un défaut de force, une défaillance, une faiblesse, – un signe que l'exercice de la vie ne va plus de soi, se trouve en position attaquée et compromise. Un signe que le goût de vivre fait défaut et que la poursuite de la vie doit dorénavant s'appuyer sur une force substitutive: non plus sur le goût de vivre la vie que l'on vit, mais sur l'attrait d'une vie autre et améliorée que nul ne vivra jamais. L'homme de l'espoir est un homme à bout de ressources et d'arguments, un homme vidé, littéralement "épuisé" (...) À l'opposé, la joie constitue la force par excellence, ne serait-ce que dans la mesure où elle dispense précisément de l'espoir, – la force majeure en comparaison de laquelle toute espérance apparaît comme dérisoire, substitutive, équivalant à un produit de remplacement» (*op. cit.*, p. 28-29).

Nous y sommes: pour les rationalistes comme pour les apôtres du grand « oui » volontaire au réel, l'antithèse de la joie n'est pas le malheur ou la peine, mais l'espoir ou l'espérance (ces deux termes n'étant pas distingués dans leur argumentation). Tout ce qui nous délivre de l'espoir, que ce soit la raison ou la volonté, tout ce qui déracine ce chiendent de l'âme, sera donc salutaire. L'espoir serait en effet le ferment de négation de la vie, le symptôme d'une âme malade, affaiblie, incapable de regarder le réel en face, et contrainte à une fuite apaisante dans un au-delà de chimère. La grande santé de l'âme, à rebours, le signe de sa force consisterait une nouvelle fois dans la coïncidence de la joie, de l'exercice entier et allègre de la vie, et de l'absence radicale de tout espoir quant au cours du monde.

### La joie face à la mort

Est-il si sûr cependant que le « oui » volontaire au réel, prôné par les apôtres de la joie cruelle et désespérée, embrasse la vie dans la totalité de ses dimensions, l'atteigne dans son intimité la plus profonde? En d'autres termes, quelle est la vie, quel est le réel qu'il s'agit d'approuver? Un aphorisme de Nietzsche nous met sur la voie. Il commence ainsi: « Chacun veut être le premier dans cet avenir...et cependant la mort, le silence de la mort, est la seule certitude qu'il offre, qui puisse être commune à tous. Qu'il est étrange que

---

## *La joie espérante*

cette unique certitude et cette communion ne puissent presque rien sur les hommes, et *qu'il n'y ait rien de plus loin* de leur esprit que l'idée de sentir la fraternité de la mort ! » (*Le gai savoir*, § 278, trad. A. Vialatte, Paris, 1950). On pourrait penser que Nietzsche s'embarque ici dans une critique de la frivolité des hommes, de leur incapacité à ouvrir les yeux sur leur finitude et sur le caractère inéluctable de la mort. Mais il n'en est rien. Voici comment se termine en effet l'aphorisme : « Je suis heureux de voir que les hommes se refusent absolument à penser à la mort. J'aimerais contribuer à leur rendre la vie encore plus digne d'être pensée. » Nietzsche prend donc l'exact contre-pied du moralisme qui dénonce l'oubli de la mort et la fuite perpétuelle dans le divertissement. C'est la pensée de la vie qui doit mobiliser les hommes, elle seule a de la valeur et de la dignité ; à rebours, il faut *refuser* la pensée de la mort, ne pas laisser son ombre s'étendre sur l'existence et amoindrir la volonté de puissance.

Mais alors, qu'en est-il du grand « oui » tragique qui approuve avec joie et insouciance aussi bien la face lumineuse et gaie de l'existence que sa face obscure et souffrante ? Ne cède-t-il pas la place à un exercice de la pensée qui se tourne vers la vie à l'*exclusion* de la mort, qui n'affirme la première que pour refuser la seconde ? La joie totale, la joie paradoxale qui affronte la réalité dans son ensemble semble rattrapée, et pour ainsi dire supplantée par une logique dichotomique, binaire, de l'affrontement entre la pensée de la vie et la pensée de la mort. Ce qui procure de la joie, c'est le triomphe de la vie et l'effacement de la mort, c'est la mobilisation des forces vitales et l'oubli de la finitude, mais ce n'est plus l'acceptation sereine de la vie et de la mort, du bonheur et de la peine. La réalité que l'homme approuve avec joie est donc une vie désertée par la mort, une vie qui a refoulé la mort.

On pourrait par conséquent retourner l'argument qu'utilisent les disciples de la joie tragique à l'encontre de la joie espérante : cet argument consistait, on s'en souvient, à voir dans l'espoir le symptôme d'une âme affaiblie, qui aurait cédé à « l'attrait d'une vie autre et améliorée que nul ne vivra jamais ». Mais le « refus de la pensée de la mort » n'est-il pas à son tour le symptôme d'une fuite, d'une incapacité à endurer la vie réelle, c'est-à-dire la vie intimement liée à la mort, habitée en son cœur par la mort ? La vie « digne d'être pensée » promue par Nietzsche, la vie qui bannit loin d'elle l'ombre de la mort, n'est-elle pas à son tour une « vie améliorée que nul ne

## LA GRÂCE DE LA JOIE Laurent Lavaud

vivra jamais» ? Car la vie que les hommes doivent réellement vivre est la vie placée sous le signe de la finitude et dans l'horizon de la mort. Il n'y a de joie que celle qui précisément *ne refuse pas* la pensée de la mort.

Peut-on alors se tourner vers les rationalistes de la joie, vers les pourfendeurs des illusions de l'« autre-monde » pour trouver une joie qui intègre en elle la pensée de la mort ? Nullement. Voici comment A. Comte-Sponville oppose un refus commun à la pensée espérante et à la pensée de la mort : « puisqu'il est exclu que la mort soit jamais présente, l'espérance épuise sa réalité et suffit à la définir. "Le prix est beau, mais l'espérance est grande" (*Phédon*, 114). Mais on ne sait rien du prix que l'espérance qu'on en a. La mort n'existe que par la foi. Impossible à vivre, impossible à expérimenter, elle est ce qu'on attend, ce qu'on peut attendre. La mort c'est l'espérance même, et toute espérance est de mort peut-être. On voit en quoi la morale en a besoin : l'espérance (comme la mort), c'est ce qui ne sera jamais un *fait*, jamais *de ce monde*, jamais réel » (*Vivre – Traité du désespoir et de la béatitude – 2, op. cit.*, p. 25). Comte-Sponville s'appuie sur la solidarité de l'espérance et de la mort pour les refuser l'une et l'autre d'un seul tenant. Selon son raisonnement, la mort n'est « jamais présente », si ce n'est précisément par l'espérance qui seule fait habiter la mort dans mon présent. Connaître la non-réalité de la mort revient donc à désamorcer toute espérance et à atteindre la joie. Mais le raisonnement s'appuie sur un parallogisme. Car ce n'est pas mon attente qui crée la mort, c'est la mort qui produit mon attente. C'est un coup de force et une singulière cécité de la raison que de prétendre que la « mort n'est jamais présente » : rivé sur mon présent, je serais d'une certaine façon immortel. Mais la raison qui recommande l'oubli de la mort (ainsi que le fait Spinoza dans l'*Éthique*, IV, proposition LXVII) ampute l'homme d'une dimension essentielle de son existence : celui de sa finitude et de son caractère mortel. Pire, elle le berce d'une illusion plus insidieuse et plus nocive que celle d'une *autre vie* : il s'agit de l'illusion d'une vie sans mort, d'une vie totale, et qui trouve son éternité dans l'expérience du présent.

Car, comme le souligne J.-Y. Lacoste, « la conscience qui ne s'avoue pas mortelle, et la théorie qui ne laisse pas la mort inquiéter le présent, demeurent certainement à la superficie de l'expérience. Celui qui mourra un jour est mortel. (...) Notre temps passe par notre corps, et la menace d'une fin de notre être est présente partout où nous faisons acte d'être. Il nous suffit de ne pas rester, à

---

## *La joie espérante*

l'égard de nous-mêmes, dans un anonymat théorique peut-être confortable, mais ultimement ruineux. Nous ne pouvons pas faire moins que de penser la mort, et sa présence à tout temps » (*Note sur le temps*, Paris, 1990, p. 21-22). La mort n'est pas seulement un avenir abstrait et une limite extérieure à ma vie présente. Elle entre pour une part dans le tissu même de mon présent, elle l'oriente et lui donne un sens particulier. Certes mon présent ne se définit pas exclusivement par mon rapport à la mort. Il y a des expériences de plénitude, où l'on habite totalement un présent d'une parfaite densité, où la tension et l'inquiétude introduites par la mort n'ont pas de place. Et l'on peut accorder sans aucune réserve que ce sont là des expériences de pure joie. Mais de même que la clôture du présent sur lui-même ne représente qu'une dimension particulière de mon expérience de la temporalité présente, (cette expérience excluant l'ouverture de mon présent au passé qui est la mémoire, et sa disponibilité à l'avenir qui est l'attente), de même la joie saturée, totalement mobilisée par l'expérience présente ne représente qu'une tonalité particulière de la joie.

La question est alors : y a-t-il une joie possible *alors même* que je sais que je meurs ? L'expérience de la joie et la pensée de la mort n'appartiennent-elles pas à deux registres distincts et exclusifs de mon existence ? Il y aurait d'un côté la joie exultante du présent, et de l'autre le souci ou l'angoisse de la mort. Mais si tel était le cas, autant alors tenter de vivre dans le refus nietzschéen de la pensée de la mort.

C'est ici que réapparaît l'espérance. Elle est le lieu d'une joie possible qui ne recule pas devant la mort, qui ne fait pas jouer l'expérience de la vie *contre* la pensée de la mort. L'espérance seule est lucide, seule elle nous délivre de l'illusion d'une vie immortelle rivée sur un présent absolu, car seule l'espérance est capable de mettre le présent dans la perspective de la mort sans que nous détournions le regard ou que nous sombrions dans l'angoisse. Pour le comprendre, encore faut-il cependant désenclaver l'espérance du contre-sens où on la tient communément enfermée. L'espérance, à la différence de l'espoir, a une dimension eschatologique : alors que l'espoir est une tension vers des fins à venir à l'intérieur de ce monde, l'espérance traverse la mort, et est en lien avec un au-delà de notre histoire présente. Mais l'erreur consiste à comprendre ce lien comme une pure extériorité, comme une transcendance radicale, en un mot de comprendre la vie éternelle comme une *autre vie*, totalement étrangère à la nôtre. L'éternité n'est pas le dehors de

**LA GRÂCE DE LA JOIE** \_\_\_\_\_ **Laurent Lavaud**

notre vie, elle est notre vie même, dans la totalité de son histoire et des actes de notre liberté, mais récapitulés en Dieu. Le Royaume n'est pas un « arrière-monde », il est ce monde-ci placé sous le regard de Dieu. Voici ce qu'écrit en ce sens K. Rahner dans un développement sur la liberté humaine et sur son rapport au salut : « le vrai concept théologique de salut ne signifie certes pas une situation de futur qui, du dehors fondrait sur l'homme comme à l'improviste comme une chose agréable, et désagréable en cas contraire, ou qui ne lui est accordée que sur base de jugement moral, mais il dit l'irrévocabilité de la véritable auto-compréhension et du véritable auto-accomplissement de l'homme en liberté devant Dieu (...) L'éternité de l'homme ne peut se comprendre que comme l'authenticité et l'irrévocabilité de la liberté parvenue à pleine maturité. Toute autre réalité ne peut engendrer à nouveau que le temps et non l'éternité, éternité qui n'est pas le contraire du temps, mais la venue à plénitude du temps de la liberté » (*Traité fondamental de la foi*, pp. 54-55).

On mesure ici l'ampleur de l'erreur qui consiste à voir dans l'espérance une fuite dans un ailleurs rassurant, ou comme un symptôme d'une âme affaiblie qui chercherait dans l'espérance un opium apaisant l'angoisse de la mort. Car l'espérance n'a rien de rassurant, et elle est tout sauf une fuite. Le principal effet de l'espérance n'est pas de nier la réalité de ce monde, mais tout au contraire de le prendre au sérieux. Les actes de ma liberté, envisagés dans l'espérance, ne sont plus des traces éphémères et évanouissantes de ma subjectivité, mais ils acquièrent une densité et une profondeur radicales, en tant qu'ils sont appelés à être ressaisis en Dieu dans leur totalité. L'espérance dès lors ne rassure pas, mais elle inquiète mon présent : elle l'ouvre à un autre, l'éternité, qui n'est pas l'étranger et l'extérieur du temps, mais qui est le temps de mon histoire, rassemblée et totalisée dans l'au-delà de la mort. L'éternité n'est rien d'autre que la vérité du temps que j'ai vécu, la vérité de l'exercice de ma liberté et de ma capacité à aimer.

Le rationalisme spinoziste situait certes lui aussi le salut à la croisée de mon présent et de l'éternité, c'est-à-dire plus précisément de la nécessité éternelle de mon être et de toutes ses affections. Mais la mise en relation de mon présent et de l'éternité mise en œuvre à travers la saisie rationnelle de la totalité faisait l'économie de la mort, ou la passait sous silence. Désormais mon histoire et ma liberté doivent d'une certaine façon passer à travers la mort pour être récapitulées et totalisées en Dieu. La mort n'est pas la limite extérieure et

---

## *La joie espérante*

inexistante de ma vie, elle est l'événement qui manifeste dans l'éternité la vérité de ce que j'ai vécu : telle est mon espérance.

### **L'inquiétude et l'insouciance**

A-t-on pour autant atteint la joie en définissant l'espérance eschatologique comme seule saisie lucide de la vie dans la totalité de ses dimensions, c'est-à-dire y compris dans sa finitude et dans sa relation constitutive à la mort ? On l'a dit : l'espérance seule prend pleinement la vie au sérieux, parce qu'elle seule leste notre liberté d'éternité. Mais cela ne doit-il pas plutôt nous inquiéter que nous rendre joyeux ? En étant institué libre par l'espérance, l'homme est aussi institué responsable de son existence. Cela ne peut aller sans inquiétude au sens où J.-Y. Lacoste définit ce terme : « nous contredistinguerons soigneusement inquiétude (eschatologique) et souci (ontologique/historique) – alors même que nous affirmons la toute-présence du souci dans la temporalisation. La conscience inquiète n'est pas moins que soucieuse ; son présent est essentiellement déséquilibré, le sens lui vient par avance de ce qui n'est pas encore présent. Son originalité est toutefois que sa préoccupation n'est pas à la mesure du monde ; on dira qu'elle sanctionne la mise en cause des raisons historiques par des raisons eschatologiques. Si je me soucie de beaucoup de choses, et en elles de ce que je suis, je ne m'inquiète au sens strict que de Dieu » (*Note sur le temps, op. cit.*, p. 97). L'inquiétude réside dans le fait que mon présent est mobilisé et préoccupé par mon éternité. Le souci s'en tient, lui, aux préoccupations propres à ce monde : le présent de l'homme soucieux est essentiellement mis en mouvement et ouvert par les exigences de l'avenir, mais il s'agit d'un avenir homogène à ce présent, et qui s'inscrit dans l'horizon de ce monde. L'inquiétude m'ouvre à un avenir absolu, hétérogène et transcendant par rapport à ce monde. Pourtant, une fois encore, cet avenir n'est pas un ailleurs étranger et anonyme : il est mon avenir, il est ma vie transfigurée.

Cette inquiétude, inséparable de l'espérance, peut-elle s'allier à la joie ? Est-il possible de penser une joie inquiète ? En première analyse, il semble que l'état d'âme fondamental suscité par l'inquiétude soit précisément le souci, c'est-à-dire la préoccupation de mon avenir immédiat et intérieur à ce monde. Si j'ai à répondre de ma liberté devant Dieu, je dois en premier lieu me soucier de son orientation

## LA GRÂCE DE LA JOIE Laurent Lavaud

en ce monde, du sens que je lui donne à travers mon histoire, et ce sens dépend de mon rapport à l'avenir. Le souci cependant, livré à lui-même et à la dynamique qui lui est propre, peut entraîner la liberté à une paradoxale clôture sur elle-même. Cette clôture est paradoxale, puisque l'effet immédiat du souci est au contraire d'ouvrir le présent sur son autre, d'éviter le repliement sur la jouissance immédiate de soi. Mais le risque du souci est de tenter de déterminer l'avenir à partir du présent, sans laisser le présent être mobilisé par l'avenir. L'homme qui, aiguillonné par le souci, se projette vers l'avenir peut être tenté de s'auto-consacrer *causa sui*, de s'auto-instituer « fondateur de lui-même » selon l'expression de Misrahi : l'homme du projet paraît être le maître de son destin, il se fait lui-même à travers un usage calculé de sa liberté. J.-Y. Lacoste souligne à juste titre que l'une des figures secrètes du projet est la « volonté de puissance » : la volonté à l'œuvre dans le projet se fait « volonté de puissance » lorsque « son rapport au monde et à l'être se structure comme "rapport de production" ou de position de soi par mode de mainmise. La volonté de puissance agit en fait avec le temps comme on agit avec un espace, une terre dont on prend possession » (*op. cit.*, p. 204).

À cette « volonté de puissance » par laquelle l'avenir n'est plus qu'une dépendance du présent, J.-Y. Lacoste oppose la figure de la filialité : « Nous pouvons penser une conscience devant laquelle l'avenir se déploie comme ce dont elle ne peut ni ne veut être maîtresse, et qui accepte que les limites du sens ne soient pas celles de son pouvoir-faire. La filialité serait ainsi cette modalité de la conscience qui se démet de toute prétention à s'assujettir l'avenir, et à plus forte raison l'avenir absolu » (*op. cit.*, pp. 204-205). C'est le Christ qui constitue le paradigme de cette conscience filiale, abandonnée à la volonté du Père, et ayant abdiqué toute emprise volontaire sur son destin personnel. Il ne s'agit pas pour le Christ de projeter la réussite de sa mission, et de calculer les moyens les plus propices pour parvenir à ses fins. Il s'agit de tout remettre entre les mains du Père, en abandonnant même toute prétention à être le maître de son succès.

À ce point constitué par la filialité, l'inquiétude eschatologique rejoint l'insouciance quant à l'avenir mondain. Cela ne veut certes pas dire qu'à partir du moment où mon présent se trouve inquiété par Dieu, suscité par un avenir absolu où la totalité de ma personne sera accueillie en Lui, mon souci quant à mon avenir mondain s'en

---

## *La joie espérante*

trouve comme anéanti, comme si je n'avais plus qu'à abdiquer toute responsabilité personnelle. Le souci garde une légitimité et une authenticité propres, mais il perd toute prétention à l'absoluité. Le souci intramondain n'est plus l'horizon indépassable de mon avenir, il est relativisé par l'Espérance du Royaume, et par l'essentielle déprise de ma volonté qui s'en remet à la volonté paternelle de Dieu. Je ne suis pas tel que je me fais, ainsi que la volonté de puissance m'en donne l'illusion, mais je suis tel que Dieu me veut. La dimension du souci, de la projection du sujet dans ce temps et dans ce monde, vient entrecroiser la dimension de ce qu'on peut appeler l'inquiétude insouciant, où la volonté se déprend de toute préoccupation immédiate pour se laisser saisir par Dieu.

À la croisée de ces deux dimensions de l'avenir, celle du projet soucieux, et celle de l'espérance insouciant, se situe la joie. La joie n'est pas désertion du présent, elle conserve en elle la dimension concrète et le poids du monde, et c'est en ce sens qu'elle reste liée au souci. Mais elle réalise l'offrande du souci devant Dieu, l'offrande des préoccupations du monde et du temps présent dans la perspective du Royaume et de l'avenir absolu. La joie vient donc briser la logique virtuellement enfermante et asphyxiante du souci en ouvrant notre présent à la puissance libératrice de l'espérance.

Cette figure de la joie vient radicalement contester celle que lui avait assignée les philosophies contemporaines précédemment évoquées. Le pivot de la joie athée consistait dans son identification au désespoir et à la négation de tout arrière-monde et de tout hors-temps. Désormais l'espérance apparaît être le moteur le plus essentiel de la joie. Mais il s'agit d'une espérance comprise non comme fuite du monde, mais comme intensification du sens de notre vie : mon espérance ne porte pas sur un ailleurs où trouver le repos et l'oubli anonyme, mais sur la manifestation dans la vérité de *ma vie*, de la totalité de mon identité personnelle. La joie athée se définissait en outre par une concentration sur le présent du monde, et par la mise entre parenthèses volontaire de la question de la mort. La joie espérante en passe par la mort : c'est en effet la mort qui permet de faire le partage entre mes préoccupations purement immanentes, mondaines, et la remise du sens de mon existence à une volonté transcendante irréductible à la totalité du réel. La mort n'est plus ici la clôture tragique de mon existence, mais elle ouvre ma vie à un autre où la totalité de ce que je suis sera accueillie en vérité. En outre, la dimension temporelle constitutive de la joie espérante n'est

## **LA GRÂCE DE LA JOIE** \_\_\_\_\_ **Laurent Lavaud**

plus le présent mais l'avenir : non seulement l'avenir immanent à ce monde – puisque la joie ne refoule pas le souci de mon futur immédiat, mais qu'au contraire le souci constitue une dimension irréductible de la joie –, mais aussi l'avenir absolu qui me libère d'une quête crispée des résultats et de la course au succès.

Il y a là un paradoxe essentiel de la joie espérante : elle me donne de prendre mon existence au sérieux, puisque les actes de ma liberté seront éternellement récapitulés en Dieu, mais en même temps elle relativise le souci, puisqu'elle met l'horizon de mon existence en perspective avec un autre horizon irréductible au monde. La joie espérante me rend donc responsable de mon existence – j'aurai à en répondre –, mais dans le même temps elle me révèle que je ne suis pas l'instrument d'une auto-production absolue de moi-même, mais que la volonté d'un Autre me précède, et ne cesse de susciter l'avenir de mon être. Il faut tenir ce paradoxe pour entrer au cœur de la joie : j'ai à répondre de ce que je suis et de ce que je serai, mais c'est la volonté d'un Autre qui constitue la part la plus profonde de mon identité personnelle. Je dois me soucier de ce que je serai, mais je dois aussi m'en remettre totalement et joyeusement à la volonté du Père.

### **La joie espérante accomplie en Jésus-Christ**

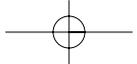
C'est le Christ qui constitue le paradigme accompli de cette joie espérante. Par l'offrande libre de sa vie sur la Croix, il abolit toute volonté de puissance, toute emprise sur l'avenir et toute quête d'un succès immédiatement reconnaissable par ses contemporains. Dans l'abandon total à la volonté du Père, il porte à son accomplissement l'attitude d'obéissance et de confiance filiale dans le dessein de Dieu. Cet abandon et ce dessaisissement de la volonté propre au profit d'une autre volonté sont à la racine de toute joie profondément authentique. De plus, l'obéissance du Christ en croix manifeste l'impérieuse puissance exercée par l'avenir absolu du Royaume à l'égard du présent de ce monde : c'est parce que toute la vie du Christ est orientée vers l'avènement de cet avenir absolu que l'heure de la Croix ne signifie pas l'abolition de toute joie et le règne définitif de l'obscurité et du désespoir. Jusque dans la croix, la joie est présente, parce que jusque dans le présent de la croix – et même particulièrement dans le présent de la croix – l'avenir absolu de Dieu se manifeste en plénitude. La Croix révèle la manière dont le pré-

---

## *La joie espérante*

sent mondain est traversé et habité dans sa profondeur par l'avenir du Royaume : l'épreuve de cette présence intime de l'avenir eschatologique au cœur du présent mondain définit la joie. Enfin, le don de la vie du Christ en Croix et la Résurrection qui lui est consécutive, donnent accès à une joie qui ne recule pas d'effroi et qui ne se dissout pas devant la pensée de la mort. La joie espérante passe avec le Christ par l'épreuve de la mort, et en Christ, elle anticipe dès ce monde et dès ce temps la grâce de la Résurrection.

Laurent Lavaud. Agrégé de philosophie. Marié, un enfant.



Jean-Charles NAULT

## L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

ON raconte qu'au temps des Pères du désert, un samedi de fête, il arriva que les frères mangent à l'église des Kellia. Et comme on présentait le plat de bouillie, abba Helladios l'Alexandrin se mit à pleurer. Abba Jacques lui dit : « Pourquoi pleures-tu, abba ? » Il répondit : « Parce que c'en est fini de la joie de l'âme, c'est-à-dire du jeûne, et que voilà maintenant le contentement du corps »<sup>1</sup>. La conception de la joie qu'avaient ces maîtres spirituels de l'Égypte, vivant aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, nous fait peut-être sourire. C'est sans doute que nous ignorons que leur préoccupation essentielle se résumait à la seule question, fondamentale : comment être sauvé ? Tel était le but de leur ascèse et l'aspiration profonde de leur cœur. Telle était la source de leur joie, mais aussi de leurs larmes. Or leur perspicacité leur avait dévoilé qu'un obstacle redoutable se dressait sur la voie du salut, l'*akedia*, l'acédie, littéralement, le manque de soin pour son salut.

Mais qu'est-ce que l'acédie ? Comment la tradition monastique et théologique l'a-t-elle comprise et étudiée au fil des siècles ? S'agit-il d'un mal d'un autre âge, ou bien est-il encore actuel ?

1. *Helladios S1*, in *Les Sentences des Pères du désert. Collection alphabétique*, Éditions de Solesmes, Solesmes 1981, 329.

**LA GRÂCE DE LA JOIE** \_\_\_\_\_ **Jean-Charles Nault****L'acédie ou le « mal obscur »**

Très tôt, la tradition monastique s'est intéressée à ce phénomène étrange et complexe qu'est l'acédie, qui peut être définie comme une paresse spirituelle, une tristesse ou un dégoût des biens divins, une tiédeur dans le combat spirituel. L'acédie pousse le moine à sortir de sa cellule et à fuir l'intimité avec Dieu, pour rechercher ici et là quelques compensations au régime de vie austère auquel il s'est senti appelé. Les moines du désert nous ont laissé des récits savoureux sur les manifestations du « démon de midi »<sup>2</sup>, comme ils l'appelaient, et sur les remèdes nécessaires à la guérison d'un tel mal. Le texte le plus célèbre est sans doute la description que nous a laissée Évagre le Pontique (345-399) dans son *Traité Pratique*.

« Le démon de l'acédie, qui est appelé aussi « démon de midi » est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure... Le démon force le moine à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule... En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même... Le démon l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin... plaire au Seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout en effet, est-il dit (*Jean* 4, 21ss), la divinité peut être adorée... Le démon, comme on dit, dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte<sup>3</sup>. »

À travers bon nombre de textes, dont le portrait du moine atteint par le fléau, Évagre montre clairement que l'acédie touche deux dimensions fondamentales de la vie humaine : l'espace et le temps.

Le symptôme le plus sûr de l'acédie, est une certaine *instabilité*, qui se manifeste dans le besoin de changer de cellule, d'air ou d'activité<sup>4</sup>. La petite cellule dans laquelle le moine passe toute sa jour-

2. Voir *Psaume* 90, 6 : *daimonion mésèmbri non* selon la traduction des LXX.

3. ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité Pratique* 12 (SC 171, 521-527).

4. Cf. aussi ID., *De octo vitiosis cogitationibus (Huit esprits de malice)* 12 (PG 79, 1457A) : « Il [le démon de l'acédie] vous suggère des idées de départ, le besoin de changer de place et de genre de vie, il dépeint cette autre vie comme votre salut et vous persuade que si vous ne partez pas, vous êtes perdu » (trad. P. MIQUEL, *Lexique du désert. Étude de quelques mots-clés du vocabulaire monastique grec ancien*, Bellefontaine 1986, 21).

## L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

née peut devenir facilement presque insupportable. D'où une profonde aversion pour le lieu où il se trouve. Cependant, la tentation du vagabondage physique est la manifestation tangible d'un mal plus fondamental qui menace toute vie spirituelle : l'instabilité, aversion qui se manifeste non seulement pour le lieu, mais encore pour l'état de vie. L'instabilité extérieure est alors le signe d'une instabilité *intérieure* : il y a en effet un lien étroit entre le fait de fixer le corps dans la cellule et le fait de fixer les pensées dans le souvenir de Dieu. À cette dimension spatiale s'ajoute une dimension temporelle : l'acédie attaque le moine au moment le plus chaud du jour, aux heures où le soleil semble avoir arrêté sa course. La chaleur qui dure lui laisse entrevoir combien sera long son combat, combien durera son ascèse, et le pousse alors à abandonner la lutte et à fuir le stade.

Voilà pourquoi le remède le plus efficace contre l'acédie est la *persévérance* : persévérer en face de toute tentation de fuite. À l'acédie s'oppose donc l'*hypomonè*, littéralement, le fait de rester sous le joug. Ce mot, dans le cadre de la vie monastique, concerne les deux dimensions mentionnées – spatiale et temporelle – car il ne signifie pas seulement la patience, la résistance dans l'épreuve (la durée), mais aussi la persévérance dans la cellule et la vie solitaire (l'espace)<sup>5</sup>. Grâce à cette persévérance, l'acédie est détruite jusqu'à sa racine, *philautía*, c'est-à-dire l'amour de soi. Cette persévérance n'est pas une résignation aveugle, mais une attente vraiment consciente de Dieu, orientée vers une rencontre directe et personnelle avec Lui.

### L'acédie et la tristesse

L'acédie est donc un phénomène complexe<sup>6</sup> et contradictoire. On a pu l'appeler le « mal obscur ». C'est un vice, une passion, qui « mêle d'une manière particulière frustration et agressivité. Elle a horreur de *ce qui est là* et joue en rêve avec ce qui manque ». Son

5. Id., *De octo spiritibus malitiae* 13 (PG 79, 1157D) : « Le flot d'acédie chasse le moine hors de sa maison ; celui qui pratique l'*hypomonè* demeure dans l'*hésychia*, le repos » (cité par P. MIQUEL, *Lexique du désert...*, *op. cit.*, 20).

6. Id., *Scholies sur les Psaumes* 139 : « C'est par les pensées que les démons nous font la guerre, en mettant en mouvement parfois des désirs, parfois des accès de colère, d'autres fois de nouveau colère et désir en même temps, desquels naît ce que l'on appelle la pensée "complexe". Celle-ci n'arrive pourtant qu'au temps de l'acédie, tandis que les autres s'approchent par intervalles, se succédant mutuellement » (trad. G. BUNGE, *Akèdia...*, *op. cit.*, 64).

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean-Charles Nault

désir ne peut être satisfait car il est fondamentalement contre nature. Alors qu'il existe en l'homme un désir merveilleux et insatiable, celui de Dieu<sup>7</sup>, Trinité de personnes se donnant totalement l'une à l'autre, le désir égocentrique insatisfait est au contraire un obstacle à une existence pleinement personnelle. Le moine en vient à s'attrister de ce qui devrait être la source de sa joie : l'intimité avec Dieu. Détruisant la « santé de l'âme » pour provoquer au contraire son « atonie », l'acédie est le grand ennemi de la contemplation.

Si Évagre distingue *acédie* et *tristesse*, il les présente néanmoins comme des « sœurs » jumelles. L'originalité de l'acédie vient du fait qu'elle provoque une excitation simultanée et permanente des deux facultés irrationnelles de l'âme, l'irascible et le concupiscible. Mécontente du présent et pleine de convoitise pour l'avenir, elle regarde « à la fois en arrière et en avant ». Démon de midi, *cœur* de la journée, l'acédie touche au *cœur* de la vie de l'homme, puisqu'elle atteint aussi bien son esprit que son corps, aussi bien sa relation à Dieu que sa relation aux autres, aussi bien sa prière que son agir.

Pourtant, au terme de l'épreuve, « ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent après la lutte » : on a rejoint l'*impassibilité* (*apathéia*), laquelle est, pour Évagre, la condition préliminaire à la contemplation de la Sainte Trinité. Dieu pourra alors « faire sa demeure » dans l'âme purifiée de toutes les passions mauvaises, attendant l'accomplissement dans le « face à face » de la béatitude, c'est-à-dire la communion intime avec l'Aimé.

### L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

Les moines du désert ne sont pas les seuls à avoir affronté l'acédie<sup>8</sup>. Le Moyen Âge s'en est occupé également, jusqu'à saint Thomas d'Aquin qui lui a consacré une question entière dans la *Somme théologique* (Ia-IIa, q. 35, a 1-4) et une autre dans le traité

7. ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Kephalaia Gnostika* IV, 50 (éd. A. Guillaumont, PO 28, 159) : « Il y a un désir qui est bon et éternel, celui qui se dirige vers la vraie connaissance, et on dit qu'il est inséparable de l'intellect. »

8. Il faudrait citer ici JEAN CASSIEN qui, dans ses *Conférences* et surtout ses *Institutions*, introduit en Occident la doctrine d'Évagre et des moines syriens. Sa notion de l'acédie, par rapport à celle d'Évagre, se rapproche de la simple paresse, perdant ainsi un peu le sens de l'abandon de la cellule et du combat spirituel. Une telle évolution sera ratifiée par Grégoire le Grand et ira jusqu'à faire disparaître le mot *acédie* du vocabulaire commun.

## L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

*De Malo* (q. 11, a. 1-4). Thomas situe l'acédie parmi les péchés contre la charité, plus précisément parmi les péchés contre la *joie* qui naît de la charité. Pour lui, l'acédie présente deux caractéristiques principales : elle est à la fois une tristesse du bien divin (*tristitia de bono divino*) et un dégoût de l'agir (*taedium operandi*).

### *La tristesse du bien divin*

C'est une tristesse qui est provoquée par ce bien qu'est la vie spirituelle, c'est-à-dire la vie d'union à Dieu. Comme ce bien est un bien véritable, et même le bien suprême, s'en attrister est un péché, et même un péché grave. L'acédie est donc un péché contre la charité, dans la mesure où elle s'oppose à la joie spirituelle (*gaudium*) qui naît de la charité, cette amitié tout à fait exceptionnelle que Dieu a voulu établir avec sa créature.

À la question du bonheur, Thomas d'Aquin répond en orientant sa morale dans le sens même du Sermon sur la montagne, montrant que la béatitude consiste en une intimité totale, une *communio* avec Dieu : l'homme peut atteindre cette union à travers ses actions qui le conduisent vers Dieu. Si ce destin le dépasse, l'homme est appelé néanmoins à collaborer avec la grâce divine, en mettant tous les dynamismes de son être, les passions en premier lieu, au service de son action, libre et intelligente.

Pour l'Aquinat, l'amour est la passion fondamentale et la source de toute action : l'amour, en effet, se trouve à l'origine d'un mouvement « circulaire » en trois étapes : *unio affectus* (union affective), *intentio* ou *desiderium* (désir) et enfin *unio realis* (union réelle) ou *gaudium* (joie). L'initiative libre de l'agir se trouve exactement entre le premier moment de passivité, totalement gratuit et surprenant où le sujet reçoit le don d'une union initiale (union affective), et son accomplissement dans l'union réelle avec la réalité désirée et aimée. En un mot : l'action tend à l'union effective avec l'être aimé, elle tend au *gaudium*.

À la joie spirituelle s'oppose justement l'acédie, qui est véritablement une tristesse du bien divin, c'est-à-dire une tristesse de Dieu, lui seul pouvant combler l'aspiration du cœur humain à l'Absolu. L'acédie est donc un grave péché parce qu'elle s'oppose directement au *gaudium* de la charité, c'est-à-dire à l'*unio realis* avec l'Être aimé, le Dieu d'Amour. Dans le cas particulier de la charité, la joie de la communion a un caractère totalement surnaturel : l'union par grâce prépare l'union totale au ciel. L'acédie, qui paralyse la

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean-Charles Nault

dynamique de l'amour en ce monde, se présente comme l'obstacle majeur au repos (*quies*) et à la jouissance (*fruitio*) auxquels aspire le cœur de tout homme. Péché contre la charité, l'acédie paralyse également le don de soi et l'ouverture à l'autre.

Si l'acédie s'oppose ultimement au *gaudium* de la charité, elle atteint aussi l'union par grâce (qui n'est pas possible en ce monde). Cette union de grâce étant la source de la bonté de notre agir, l'acédie détruit donc la communion qui se réalise dans le don total de la personne. Mais saint Thomas va plus loin : c'est proprement dans l'*agir lui-même* que se trouve la communion avec Dieu.

### *Le dégoût de l'agir*

Dans le prolongement de la première définition, l'acédie est présentée comme un dégoût de l'agir, un *taedium operandi*.

Dans la vision thomasiennne de l'agir, l'homme est tendu vers la béatitude, fin ultime et acte parfait qui lui permet de se réaliser. Il peut cependant déjà anticiper et préparer, de quelque manière, cette participation totale à la vie divine, à travers son agir au cœur duquel se trouve la communion avec Dieu dans la charité. Si la charité est la plus excellente de toutes les vertus, elle est surtout celle qui ordonne tous les actes vers leur fin ultime, grâce aux autres vertus. La charité étant participation du Saint-Esprit, on peut concevoir l'agir vertueux comme une docilité, un consentement à l'Esprit qui nous attire vers le bien.

Les actions particulières ne doivent donc pas être considérées isolément, mais à l'intérieur d'une dynamique intentionnelle, dirigée vers une communion de personnes. Le premier acte de liberté à l'intérieur de cette dynamique est justement le choix de l'ami, considéré comme fin en soi. L'expérience quotidienne, en effet, nous fait prendre conscience du fait que nous accomplissons chaque acte, même le plus simple et le plus habituel, en vue d'une fin spécifique, que nous pouvons qualifier de fin prochaine. Or, nous voyons bien que cette fin prochaine nous porte vers une autre fin, laquelle nous porte encore vers une autre, et ainsi de suite... Arrive un moment où la demande : « pourquoi fais-tu cela ? » ne trouve plus de réponse dans une fin ultérieure, mais se résout dans cette fin elle-même. Ce moment est atteint lorsque l'on rencontre la personne humaine, reconnue comme valeur en soi : « je le fais pour toi ». La personne humaine doit donc être considérée comme fin ultime, fin ultime « relative », cependant, par rapport à la fin ultime « absolue » qui est Dieu.

---

## *L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle*

Nous pouvons alors percevoir la gravité de l'acédie, ce dégoût de l'agir. Paralysant le dynamisme de l'agir, elle empêche la communion avec l'autre et le don de soi qui la réalise. Comme « torpeur vis-à-vis des œuvres bonnes », elle concerne ultimement la béatitude que ces actes préparent. L'acédie est péché contre la charité, justement parce qu'elle détruit l'action de l'Esprit Saint à l'intérieur de l'agir humain et qu'elle détourne l'être de son orientation fondamentale vers l'amitié avec Dieu et la joie qui en découle : elle est vraiment un vice « théologal ».

L'acédie se manifeste donc comme un profond repli sur soi. L'agir n'est plus conçu comme un don de soi-même, qui est réponse à un amour qui nous précède et nous appelle, mais comme une pure recherche de notre propre satisfaction personnelle, dans la peur de « perdre » quelque chose. La volonté de sauver à tout prix notre propre « liberté » révèle, en réalité, un esclavage plus profond, celui de notre propre « moi ». Il n'y a plus d'espace pour l'abandon de soi à l'autre ou pour la joie du don ; reste seulement la tristesse ou l'amertume de celui qui s'est éloigné de la communauté et qui, dans la séparation des autres, se trouve également séparé de Dieu.

### *Le Christ nous sauve de l'acédie*

Mais loin de s'arrêter à cette menace qui pèse sur l'agir humain, le Docteur Angélique montre que l'acédie, si grave qu'elle soit, n'est pas un mal irrémédiable. Dans un texte magnifique de la *Somme contre les Gentils* sur les motifs de convenance de l'Incarnation, il nous ouvre des perspectives nouvelles sur l'agir « dans le Christ ». Face au désespoir de l'homme devant la grandeur d'une vocation qui lui semble inaccessible, l'Incarnation du Christ se présente comme le nouveau principe de l'agir qui délivre l'homme du dégoût d'agir et lui permet de s'ouvrir de nouveau au don de l'amitié divine. Le Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme, réalise en lui, de façon unique, l'union entre le Créateur et la créature que Dieu a voulue, et à laquelle l'homme est appelé, s'il accepte de s'ouvrir au don de l'amitié divine.

Face à la tentation de rabaisser l'objet de son désir à des biens terrestres et passagers, l'Incarnation ravive l'espérance de l'homme en lui faisant connaître sa dignité. Appelé à participer à la vie divine, l'homme a besoin d'une disposition particulière de son affectivité qui lui permette de rejoindre une telle plénitude. Le *don de sagesse* est précisément donné par l'Esprit Saint pour rendre accessible à l'homme la connaissance par connaturalité grâce à laquelle il puisse

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean-Charles Nault

«juger de tout» (1 *Corinthiens* 2, 15). L'Incarnation lui donne déjà un avant-goût de ce que sera sa béatitude et lui permet d'entrer dans une relation d'amitié encore plus intime avec son Créateur.

L'acédie, selon Thomas d'Aquin, peut donc être reconnue comme l'ennemie de la joie spirituelle, joie qui est causée par la charité et qui en constitue le premier fruit. Cette joie (*gaudium*) de la charité, c'est celle qui naît de la participation à la vie divine, par la grâce en ce monde, jusqu'à atteindre au ciel la transformation même en Dieu. Extraordinairement dynamique, cette joie stimule puissamment la qualité de l'action<sup>9</sup>, puisqu'elle est l'épanouissement de l'amour en présence de la Réalité aimée, Dieu lui-même. Or, celui qui nous fait entrer dans l'amitié avec le Dieu d'amour, c'est l'Esprit Saint : c'est par lui que nous vient la joie spirituelle. Définitivement sauvés de l'acédie par l'Incarnation du Fils, il nous reste à nous laisser mouvoir par l'Esprit, pour être de vrais fils de Dieu (*Romains* 8, 14).

### Actualité de l'acédie dans la vie chrétienne

Morosité, lassitude, abattement, tristesse, découragement, dégoût de tout, mélancolie, ennui, déprime.... Derrière notre *acédie*, il y a tout cela. Il n'est pas besoin de chercher bien loin pour rencontrer l'un ou l'autre de ces maux. Notre propos n'est pas d'en analyser les causes, mais d'ouvrir quelques pistes de réflexion sur l'actualité de l'acédie *dans la vie du chrétien*, dans la vie de celui qui, par vocation baptismale, est déjà membre du Corps du Christ et tend, parfois même sans en avoir grande conscience, vers la participation plénière à la vie de Dieu.

#### *La désintégration de la personne humaine*

On a pu dire que «la vie morale est choix de donner sens au temps qui passe». C'est très vrai si l'on garde au mot «sens» sa

9. T.-M. HAMONIC, *L'acédie et l'ennui spirituel selon saint Thomas*, in D. NORDON (éd.), *L'ennui. Féconde mélancolie*, Éditions Autrement, Paris 1998, pp. 95-96 : «La joie, c'est cette sorte de dilatation de l'affectivité qui, pour ainsi dire, s'élargit afin de mieux accueillir et de mieux savourer la bonté de l'objet, bonté que l'amour initial avait déjà pressentie. La joie, surtout lorsqu'elle est spirituelle, stimule puissamment la qualité de l'action.»

## L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

double valeur de *signification* et d'*orientation*. Saint Thomas présentait l'agir moral comme orienté, polarisé vers un but : la vision de Dieu, c'est-à-dire la participation à sa propre vie. C'est ce but qui donne à l'agir son sens, de telle sorte qu'il puisse devenir une anticipation, une préparation à la béatitude. Dans cette perspective, l'acédie se présente comme la tentation de faire de la vie morale un *non-sens*. Apparaît ainsi le caractère profondément immoral d'un tel vice : l'acédie admet que l'absurdité puisse être le dernier mot de l'existence. Ne peut-on pas alors la rapprocher de ce que Sartre appelait la « nausée » ?

Nous sommes sans doute ici confrontés à l'aspect le plus dangereux de l'acédie : la tentation du *nihilisme* : c'est une véritable haine de l'être<sup>10</sup>, une dislocation de la personne humaine qui se trouve expulsée de l'univers de l'être et arrachée à son lieu propre : en un mot, c'est la sortie de l'homme de sa demeure. On peut y voir aussi le péril peut-être le plus grave pour la dignité de la personne humaine, une véritable dépression spirituelle : le nihilisme juge la réalité comme inintelligible, privée de sens en soi et pour soi : le concept même de vérité est nié comme un non-sens. Le nihilisme nie qu'il y ait une dynamique de la vie humaine. On voit ici comment l'intuition thomasienne du danger de l'acédie pour l'agir était d'une impressionnante perspicacité. Le nihilisme le confirme et va même encore plus loin : il nie purement et simplement la possibilité d'une fin. L'acédie manifeste la volonté de se débarrasser de Dieu ; l'homme a voulu promouvoir son auto-création, il n'a débouché que sur le non-sens.

Quand le sens de la vie disparaît, l'acédie engendre alors le mal le plus redoutable de tous, le désespoir ! Un tel manque d'espérance est bien présent chez nos contemporains<sup>11</sup> et, plus grave encore, chez les jeunes. Ne serait-on pas ici en présence des ultimes conséquences de la nouvelle conception de la liberté, introduite par Ockham ? La liberté, entendue non plus comme l'acceptation de

10. M. LÉNA, *Éloge du temps ordinaire*, in *Christus* 157 (1993) 18-28 : « Pour le nihilisme, le passé est mort, et l'avenir va à la mort. À quoi bon se souvenir et s'engager, à quoi bon espérer ? Quand se perd ainsi, par ennui et satiété mêlés, le sens du temps, c'est le sens même de l'être qui s'altère » [22].

11. Le dernier Synode pour l'Europe a justement diagnostiqué le manque d'espérance comme une des caractéristiques de notre temps. Cf. *Jésus-Christ vivant dans son Église, source d'Espérance pour l'Europe*. Instrumentum Laboris de la deuxième Assemblée spéciale pour l'Europe du Synode des évêques, n° 11-15, in DC n° 2210 (1999), 768-770.

**LA GRÂCE DE LA JOIE** \_\_\_\_\_ **Jean-Charles Nault**

l'orientation vers le bien, mais comme la possibilité de faire ce que l'on veut – a réclamé d'être sans limites. Mais au lieu d'engendrer le bonheur, elle n'a fait que rendre plus cruel le sentiment d'insatisfaction<sup>12</sup>. La chute des idoles que l'homme s'était construites à la place de Dieu le fait maintenant sombrer dans la désespérance.

Saint Thomas avait bien montré qu'il fallait chercher la racine du désespoir dans l'acédie, qui est un manque d'amour, le manque du grand Amour. Capable de briser l'élan de l'espérance et de conduire au refus même de la vie, véritable *flirt avec la mort*, l'acédie est à la source du désespoir de nos contemporains, qui estiment qu'il vaudrait mieux ne pas exister : elle est vraiment ce péché contre l'Esprit Saint, qui se refuse à accueillir l'Amour et le pardon. Evagre n'avait pas tort lorsqu'il disait que l'acédie risquait de précipiter l'homme dans l'abîme béant de l'autodestruction.

*L'instabilité : dimension spatiale*

C'est une banalité de dire que nos contemporains sont instables. C'est pourtant une constatation bien fondée dans la réalité. Chez les anachorètes du désert, l'envie de sortir de la cellule était la manifestation la plus significative de l'acédie : tous les prétextes étaient bons pour quitter la demeure et l'impression d'étouffement qu'elle provoquait. N'allons pas croire que les épreuves des ermites du v<sup>e</sup> siècle aient disparu avec eux ! L'instabilité dont souffrent nos contemporains n'est sans doute pas très éloignée de celle qui tentait les solitaires du désert...

Cette instabilité se manifeste tout d'abord par un besoin permanent de bouger, de changer. Changer de lieu, de travail, de situation, d'institution, d'occupation, de conjoint, d'amis... Un auteur du XII<sup>e</sup> siècle, Galand de Reigny, avait personnifié l'acédie et la faisait parler, dans un dialogue plein d'humour, avec les autres vices. :

Je cherche à tuer le temps en papotages, peu importe lesquels. Car si je ne passe la journée à bavarder ou à me promener, je meurs d'ennui (...). Vagabonder ou divaguer, voilà qui me donne des forces ! Entendre des racontars, voir du nouveau, quel bonheur à mes yeux ! Je voudrais qu'il y ait tous les jours changements d'autorité, législation nouvelle, modifications dans les institutions, afin d'obtenir, grâce à ces mutations, quelque remède à mon ennui. Car j'ai en horreur

12. Voir J. RATZINGER, *Regarder le Christ. Exercices de foi, d'espérance et d'amour*, Fayard, Paris, 1991, p. 87 et ss.

---

## *L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle*

tout ce qui dure ; j'abhorre de voir quelque chose rester dans un même état<sup>13</sup>.

On découvre donc une *frénésie* de nouveau et, du fait même, une *horreur* de ce qui dure, de ce qui tient en place, signes d'une insatisfaction générale : dès qu'on a obtenu ce que l'on désirait, on veut autre chose, tout comme les enfants. Ne pourrait-on pas, à la suite du Père de Finance, qualifier de « passage » cette recherche permanente de changement ? Dans l'horizon du désir, il distingue en effet entre *passage* et *dépassement*. Le passage est un glissement continu d'un objet à un autre, sur le plan horizontal<sup>14</sup>, qui peut dégénérer en bougeotte ou en instabilité. Le dépassement, au contraire, est un mouvement vertical, qui entraîne vers un ordre de valeurs supérieur, et finalement à Dieu.

On pourrait dire alors que l'acédie est la tentation de refuser le *dépassement* et de s'en tenir au *passage*, perdant ainsi de vue la dynamique du désir, qui est dynamique de l'amour. Un signe de cette acédie ne serait-il pas la culture du « zapping » ? Au-delà d'une simple envie de tout voir à la fois, ce zapping est la manifestation d'une instabilité radicale de l'être humain, toujours tenté par le facile *passage* à des biens immédiatement disponibles, au lieu de l'effort coûteux mais constructif du *dépassement*, en vue d'atteindre un but, une finalité. L'acédie entraîne la disparition des grands projets de vie et des engagements qui demandent le don, voire le sacrifice de sa propre personne.

Évagre avait déjà finement perçu que l'envie de sortir de la cellule est en réalité une fuite : la fuite de soi-même. La dimension spatiale s'élargit, ou plutôt s'approfondit, s'intériorise : elle ne concerne plus seulement la cellule, mais le sujet lui-même. Il ne sait plus être seul. Bien plus : il a peur d'être seul. Car dans la solitude, on se découvre tel qu'on est, sans fard ni masque ; on est confronté à sa misère, à sa pauvreté spirituelle et morale. On ne joue pas longtemps un personnage lorsqu'on est seul, puisqu'il n'y a personne qui puisse nous observer, sinon nous-mêmes. Alors on se voit tel qu'on est, et ce spectacle est insupportable. L'acédie est ainsi une fuite de soi-même.

13. GALAND DE REIGNY, *Parabolaire* 16, 7 (SC 378), Éd. du Cerf, Paris 1992, 279-281.

14. J. DE FINANCE, *Essai sur l'agir humain*, Culture et Vérité, Bruxelles, 1997, 105 : « Nous entendons par *passage* le glissement continu d'un objet ou d'une valeur, à un autre objet, à une autre valeur du même ordre. C'est un mouvement, si l'on peut dire, dans le plan horizontal. »

## LA GRÂCE DE LA JOIE Jean-Charles Nault

Mais n'est-elle pas aussi une fuite de Dieu ? On a parfois l'impression, en effet, que l'acédie est plutôt une recherche de soi et une fuite de Dieu. Israël n'avait-il pas déjà trouvé trop exigeant d'être le peuple choisi par Dieu ? Il aurait préféré retourner en Égypte (cf. *Nombres* 14, 2-4), c'est-à-dire retourner à la normalité, cesser d'être l'élu de Dieu. Or l'épreuve d'Israël peut être considérée comme le paradigme de toute épreuve de la liberté. La tentation qu'a connue le peuple élu renvoie à la tentation qui pousse tout être humain à refuser sa propre grandeur.

Une des « filles » de l'acédie, selon saint Thomas, est la *pusillanimité*, vice opposé à la magnanimité, la grandeur d'âme. C'est l'incapacité de croire à la grandeur de la vocation à laquelle Dieu nous appelle : devenir participants de la nature divine<sup>15</sup>. Ultimement, nous retrouvons la haine de l'être, cette haine qui pousse l'homme à accepter sa propre destruction. Il est d'ailleurs étonnant de voir comment, au commencement, l'homme a été tenté par l'orgueil : il voulait « être comme Dieu » (*Genèse* 3, 5), autrement dit, devenir Dieu sans Dieu, ou contre Dieu : c'était la *présomption*. Aujourd'hui, c'est la tentation inverse : on juge qu'il serait mieux de ne pas exister ; c'est la *pusillanimité*. Ce sont justement les deux vices opposés par saint Thomas à la magnanimité, l'un par excès, l'autre par défaut.

L'âme s'est donnée à Dieu, mais elle trouve dans la fidélité à ce don une épreuve insurmontable. Face à ce refus, il faut de nouveau faire prendre conscience à l'homme de sa propre grandeur, comme le pape saint Léon le prêchait vigoureusement au <sup>ve</sup> siècle<sup>16</sup>. Il faut retrouver l'intuition thomasienne du rôle de l'Incarnation du Christ : le Christ est *venu* nous redonner l'espoir d'atteindre notre vocation de fils dans le Fils ; il est *venu* nous rappeler notre propre grandeur, et nous rouvrir le chemin du ciel. Bien plus, par sa résurrection, c'est lui-même qui nous prend sur ses épaules pour nous porter jusque vers le Père.

15. Cf. J. RATZINGER, *Regarder le Christ...*, op. cit., p. 88 : « L'homme n'a pas le courage d'atteindre sa véritable grandeur ; il veut être "plus réaliste". L'indolence métaphysique (acédie) serait par conséquent identique à la pseudo-humilité qui est devenue si fréquente aujourd'hui : l'homme ne veut pas croire que Dieu s'occupe de lui, le connaisse, l'aime, le regarde, soit à côté de lui. »

16. LÉON LE GRAND, *Sermon I pour la Nativité* (SC 22, 73) : « Prends conscience, ô chrétien, de ta dignité. »

---

### *L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle*

La grandeur de la vocation humaine ne se limite pas à l'aspect individuel de l'existence ; elle doit atteindre toute la société, pour que celle-ci soit véritablement libre et humaine. On a pu dire que notre temps était marqué par une certaine « acédie culturelle ». Face à elle, les chrétiens ont la responsabilité de savoir rendre raison de leur foi : c'est ainsi qu'ils contribueront à lutter contre la fragmentation du savoir que cette acédie manifeste.

Le refus de la grandeur de l'homme et de la vocation à laquelle il est appelé pourra se dissimuler derrière un semblant d'humilité : l'homme affirme ne pas être digne de l'amour de Dieu, réaction qui manifeste, une fois encore, une perspective anthropocentrique : en réalité, c'est Dieu qui nous a aimés le premier (1 *Jean* 4, 10), sans aucun mérite de notre part (*Romains* 5, 8). L'amour de Dieu n'est pas conditionné par notre sainteté personnelle ; mais c'est bien plutôt notre sainteté qui dépend de l'amour de Dieu, et doit en être la réponse libre et amoureuse. C'est pourquoi la fausse modestie est en réalité le pire des orgueils, celui qui refuse l'accueil de l'infini pour se contenter de ce qui est à sa portée. C'est la tentation d'être « raisonnable ».

Saint Thomas avait d'ailleurs très finement analysé, dans une des objections qu'il proposait, l'erreur qui consisterait à identifier acédie et humilité. L'humilité n'est pas la dépréciation de soi-même ; il est bon, au contraire, de tendre toujours plus haut, pour autant qu'on ne s'appuie pas sur ses propres forces mais qu'on place sa confiance dans le secours de Dieu. Dans la *Somme contre les Gentils*, il dénonçait aussi la tentation subtile qui consistait à rabaisser l'objet de son désir et à se contenter d'une « béatitude bestiale ».

Ce refus de la grandeur de l'homme peut encore se manifester, plus subtilement, par une tristesse en face du bien que l'on voit faire par les autres. Saint Thomas avait expliqué que l'acédie était une tristesse mauvaise parce qu'elle portait sur le bien et non sur le mal. Or il peut arriver qu'on s'attriste non de la faute d'un frère, mais au contraire de ses vertus, car elles nous manifestent notre propre négligence ; les défauts des frères, au contraire, provoquent souvent une secrète complaisance, car ils semblent légitimer nos propres manquements. D'autres encore pourront être portés à dénoncer chez autrui les manquements semblables aux leurs, car l'être humain a toujours du mal à accepter de regarder l'image défectueuse de lui-même que l'autre lui renvoie.

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean-Charles Nault

### *L'acédie et l'ennui*

Cette dimension aussi nous réserve des surprises par son actualité. Alors que l'ange agit au moyen d'un seul acte, l'homme, lui, a besoin d'une multiplicité d'actes, car il est soumis au temps. Or, le péril de l'acédie réside précisément dans le fait qu'elle utilise cette dimension essentielle de l'être humain d'être situé dans le temps, dans une époque, à un moment précis de l'histoire. Avec le temps, on perd intérêt et motivations. Arrive un jour où l'on n'a plus goût à rien. Tout nous ennueie et nous pèse. Ce qui nous motivait spirituellement a perdu tout attrait et tout dynamisme pour agir : le peuple d'Israël a connu cette épreuve : au bout d'un certain temps, il a été dégoûté de la manne (*Nombres* 21, 5), pain merveilleux pourtant, donné par Dieu et adapté au goût de chacun (*Sagesse* 16, 20-21). C'est sur cette expérience d'Israël que s'appuyait saint Thomas pour dire que l'acédie était un *taedium operandi*.

La tradition, à la suite d'Évagre, identifiait l'acédie avec le démon de midi du *Psaume* 90, acédie surtout redoutable quand le soleil tropical semble ne jamais devoir descendre du zénith où il paraît fixé à tout jamais. Si le soleil semble arrêté, le temps, dont il est la mesure, paraît lui aussi se fixer et durer. Arrive un moment où l'instant présent devient insupportable. Deux réactions sont alors possibles : perdre le sens du temps, passé ou futur, comme fait le nihilisme ; ou bien, au contraire, fuir le présent, pour se réfugier dans le passé ou dans le futur.

Face à la morosité du présent, peut apparaître, en effet, la tendance à cultiver à l'excès la nostalgie des moments réussis et bien occupés du passé. On l'embellit, on s'y complaît, on le raconte. Quand rien ne va plus dans le présent, il est tellement sécurisant de se raccrocher au passé où l'on a « fait tant de choses ». Alors, on se raconte... à soi-même ou aux autres. Ou bien on plonge dans le futur, en étant le jouet de l'imagination et du rêve. Mais souvent, fuite dans le passé ou évasion dans le futur ne produiront que tristesse et dégoût : on leur trouvera un goût d'amertume et d'insatisfaction.

Habituellement, face à la suspension du temps et au vide de l'ennui, la stratégie la plus classique est d'essayer de « tuer le temps », comme on dit. Il n'est sans doute pas insignifiant que cette expression courante emploie le verbe *tuer*, ce qui met en relation l'ennui avec la *haine*. Pourtant le temps ne se tue pas ; il faut au contraire l'*épouser*, c'est-à-dire adhérer à l'instant présent et le vivre dans toute son intensité spirituelle. Comme l'acédie crée un vide, on essaie de le « meubler » : c'est le *divertissement* pascalien.

## *L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle*

Il existe un lien étroit entre cette forme d'ennui et le sentiment que toute charité a disparu chez les autres... Le terme grec utilisé pour indiquer cette disparition de la charité (*éclipsein*) signifie en effet littéralement *éclipser*, et n'est certainement pas utilisé par Évagre sans motif<sup>17</sup>. La lumière accablante du soleil et la nuit de la charité sont deux aspects d'un même phénomène, si bien que l'une peut être la figure adéquate de l'autre ; car l'amour du frère suppose un rapport au temps qui est ici rendu impossible<sup>18</sup>. Si seul le présent existe, on ne peut aimer.

Quand tout est noir, et que cela dure, apparaît le doute : on ne voit ni le terme, ni même la route qui y conduit et sur laquelle on croyait marcher. Alors on se dit : « Et si tout cela n'était qu'illusion ? Si ce monde matériel était finalement l'unique réalité ? S'il n'y avait rien au-delà de ce que je peux voir, de ce que je peux sentir, de ce que je peux toucher ? » Tentation redoutable qui n'a pas épargné les saints<sup>19</sup>, et qui nous guette tous.

Mais si c'est une tentation du démon, c'est tout particulièrement celle du démon *de midi*. Démon du milieu du jour, l'acédie est aussi démon du « midi » de la vie, C'est-à-dire : du tournant de la vie. Il nous guette pourtant à tout moment, même s'il attaque certainement de façon plus violente vers le milieu de l'existence, à l'âge mûr, lorsqu'il est trop tard pour « refaire sa vie » ; on parle souvent,

17. Ainsi l'a remarqué très judicieusement R. BRAGUE, « L'image et l'acédie », in *Revue Thomiste* 85 (1985), pp. 197-228 : « Le démon empêche l'éclipse du soleil, qui semble désespérément fixe. Mais il invite à penser que la charité, elle, "s'est éclipsée" » [204].

18. *Ibid.* : « Nous ne pouvons aimer que ce qui est absent et, pour aimer ce qui est présent, il faut que nous nous imaginions son absence (cf. PLATON, *Le Banquet* 200, a-e). L'amour ne peut subsister que s'il creuse dans le présent une dimension supplémentaire, la possibilité de son absence. Sa joie est de voir la présence y triompher sans cesse de l'absence. »

19. À titre d'exemple, relisons ce texte de THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Manuscrit C*, 6 v° (éd. cit., 242-243) : « Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble, il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi : – Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession *éternelle* du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent, avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

**LA GRÂCE DE LA JOIE** \_\_\_\_\_ **Jean-Charles Nault**

en ce sens, de la « crise de la quarantaine » ou de la cinquantaine. De même qu'à midi, on fait le bilan de la matinée, de même à cet âge, on fait déjà un certain bilan de sa vie. Néanmoins, l'acédie est avant tout le démon du regret de la décision prise. C'est en ce sens qu'il est le démon de la maturité, même si l'on est encore jeune. Alors qu'il existe un démon qui retient l'homme de s'engager, de faire le pas, l'acédie, elle, lui fait regretter de l'avoir fait. On voit ainsi le paradoxe de la fuite : alors qu'elle semble être une promotion, elle est au contraire une véritable régression. On pourrait dire que c'est une « fuite en arrière », ou encore une « fuite à reculons ». Mais il n'est pas toujours possible de fuir ! L'unique voie de salut devient alors la médiocrité.

L'Écriture nous avertit sévèrement : « Puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche » (*Apocalypse* 3, 16)... Si l'époque moderne a réduit l'acédie à une tiédeur, c'est bien parce que la négligence et la médiocrité en sont des éléments réels, même si on ne peut la réduire à cela. Lorsqu'il semble trop tard pour tout recommencer, pour refaire sa vie, il ne reste qu'une solution : vivre dans la médiocrité.

On commence alors à devenir négligent pour de toutes petites choses. Apparaissent des infidélités mineures, à peine perceptibles. Puis, un beau jour, on s'aperçoit – ou plutôt les autres s'aperçoivent, car le démon de l'acédie fait tout pour se faire ignorer de celui qu'il atteint –, que l'on a quitté le chemin, que l'on s'est égaré sur la route. Une telle négligence révèle un manque de foi dans la dignité de l'agir humain, accompli dans l'Esprit. Lorsqu'on n'ose plus faire ce qui est essentiel et grand, il faut se contenter du secondaire, du médiocre.

Pour fuir la médiocrité, et rester fidèle à la vocation à laquelle l'homme est appelé – devenir saint, devenir Dieu par participation –, il faut rester fidèle dans les toutes petites choses : l'épreuve peut être elle-même motif d'espérance. Il faut savoir vivre intensément l'instant présent, sachant bien qu'il est occasion de rencontre avec le Seigneur. Fuir la médiocrité, c'est alors persévérer dans la voie étroite qui conduit au salut, au lieu de s'engager sur la voie large et facile qui conduit finalement à la perdition (*Matthieu* 7, 13) ; c'est refuser le compromis et choisir la sainteté !

*La persévérance joyeuse*

Quelle stratégie adopter pour lutter contre l'acédie ? C'est la persévérance joyeuse qui regroupe le mieux l'ensemble des moyens à mettre en œuvre contre une acédie d'autant plus dangereuse qu'elle

## L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle

semble sans cause apparente<sup>20</sup>. Il ne s'agit pas tant d'une tristesse due à une souffrance particulière, ou à l'absence d'un bien spécifique. Elle est une chute de tension de l'âme et concerne tout le dynamisme de la vie du chrétien : elle correspond à une sorte de blocage, de rupture dans la recherche de Dieu : c'est bien l'épreuve morale par excellence. Seule la persévérance peut lutter contre elle.

Évagre et les Pères du désert ramenaient tous les remèdes à la seule persévérance (*hypomonè*), ce qu'il faudra ensuite préciser selon les diverses formes que prend la fuite de soi ou de Dieu. Il faut donc résister, tenir bon, persévérer, demeurer fidèle. Autant d'expressions qui manifestent la lutte contre le *vagabondage des pensées*, cette fuite non seulement hors de la cellule, mais aussi hors du temps, hors de son état de vie, et finalement hors de sa condition de créature. L'acédie est la tentation de se soustraire à l'étroitesse du présent pour se réfugier dans l'imaginaire ; c'est la tentation de quitter la lutte pour devenir simple spectateur des conflits du monde.

Or les Pères étaient très réalistes : ils savaient bien que la solution n'est pas d'abandonner le combat, de sortir de la demeure étroite, mais de lever les yeux vers le ciel, vers Celui qui attend pour nous regarder combattre. Car celui qui sort en croyant se libérer de ce qui lui apparaît comme une prison, retombe en réalité dans un filet et des chaînes encore plus solides : la prison et l'esclavage du *péché*.

« Rends-moi la joie d'être sauvé, assure en moi un esprit magnanime » (*Psaume* 50, 14). Telle est la prière qui doit habiter notre cœur aux jours d'acédie. Elle résume parfaitement notre attitude spirituelle en face de la tentation. Nous sommes radicalement sauvés, ressuscités avec le Christ : notre tristesse s'est définitivement changée en joie (*Jean* 16, 20). Ce *gaudium* né de la Résurrection du Christ, il nous faut le montrer, il nous faut en témoigner. Nous sommes appelés à une œuvre merveilleuse : contribuer, dans la faible mesure qui est la nôtre – c'est-à-dire par notre agir excellent –, à marcher vers notre réalisation plénière dans le Christ, ce qui nécessite magnanimité, grandeur d'âme.

La joie est bien le critère qui ne trompe pas, le « baromètre » qui nous renseigne sur notre vie spirituelle<sup>21</sup>. Un chartreux l'avait

20. ÉVAGRE, *Tractatus ad Eulogium monachum* 8 (PG 79, 1144C) : « L'acédie : une affection vague, qui vous fait tourner en rond et mépriser tout entrain au travail » (trad. P. MIQUEL, *Lexique du désert...*, *op. cit.*, 21).

21. JEAN-PAUL II y insistait dans sa lettre apostolique *Tertio millenio adveniente* 16 : « Le mot "Jubilé" évoque la joie, non seulement la joie intérieure

## LA GRÂCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean-Charles Nault

parfaitement compris : « La tristesse, c'est le regard sur soi ; la joie, c'est le regard sur Dieu »<sup>22</sup>. Cette joie est le *gaudium*, fruit de la communion avec l'être personnel. C'est l'anticipation, dans la foi, de l'union plénière et définitive avec le Dieu d'Amour. Si l'acédie est le péché opposé à ce *gaudium*, elle présente toutefois l'avantage, par rapport à toutes les autres pensées, de n'être suivie immédiatement par aucune autre pensée ; au contraire, nous dit Évangéliste, après la lutte apparaît un état de paix extraordinaire et une joie ineffable. C'est également cette joie que saint Antoine expérimenta lorsqu'il eut vaincu l'acédie<sup>23</sup>. Péché contre le *gaudium*, l'acédie y conduit cependant, si on a su lui résister et demeurer fidèle. Alors, celui qui a persévéré entendra le Seigneur lui dire : « Serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de ton Seigneur ! » (*Matthieu 25, 21*).

### « Vous n'êtes pas du monde » (*Jean 15, 19*)

L'épreuve de l'acédie à laquelle le moine du désert était soumis fait partie intégrante de la condition même du chrétien dans le monde : la tribulation n'est pas une spécificité monastique. C'est pourquoi nous avons pu dire que l'acédie est, sous un certain aspect, le péché par excellence. « Dans le monde, nous prévient le Christ, vous aurez de la *tribulation* » (*Jean 16, 33*). C'est justement cette expression que l'on trouve employée pour Antoine lorsque l'acédie le tourmente. L'acédie pousse donc l'homme à fuir la condition de tribulation qui est celle du chrétien vivant *dans* le monde sans être *du* monde<sup>24</sup>, en l'invitant à vivre comme étant *du* monde.

Le Christ nous dit, au contraire : « Vous n'êtes pas du monde » (*Jean 15, 19*) et saint Paul renchérit : « Ne vous modelez pas sur le monde présent » (*Romains 12, 2*). C'est donc que le combat spirituel

mais la joie qui se manifeste extérieurement, car la venue de Dieu est un événement qui est également extérieur, visible, audible et tangible, comme le rappelle saint Jean (1 *Jean 1, 1*). »

22. DOM A. GUILLERAND, *Écrits spirituels*, Benedettine di Priscilla, Roma 1966, t. 2, 226.

23. *Apophtegme Antoine 1* (SC 387, 336) : « C'était un ange du Seigneur envoyé à Antoine pour le corriger et l'affermir. Et il entendit l'ange lui dire : "Fais ainsi et tu seras sauvé." Entendant ces paroles, il éprouva beaucoup de joie et de courage ; et faisant ainsi, il fut sauvé. »

24. Ainsi l'interprète R. BRAGUE, « L'image et l'acédie... », *op. cit.*, 217.

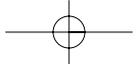
---

### *L'acédie, l'ennemie de la joie spirituelle*

est inhérent à la condition du chrétien : il consiste à atteindre la liberté d'habiter son cœur en paix pour y demeurer en Dieu. La demeure à ne quitter à aucun prix, c'est donc le lieu même de l'agir chrétien, cet agir qui se déroule dans l'espace et dans le temps, sous la conduite de l'Esprit Saint : c'est Lui qui meut le chrétien de l'intérieur et lui donne d'anticiper déjà, dans ses actes, la rencontre définitive dans la demeure éternelle : la maison du Père. Or, ici-bas, l'agir lui-même a une demeure, qui est l'Église. C'est donc dans l'Église que nous atteindrons la vraie liberté des enfants de Dieu, selon cette parole que saint Augustin nous laisse aux jours d'acédie : « Ne cherche pas à être libéré en t'éloignant de la maison de ton libérateur ! »<sup>25</sup>.

Jean-Charles Nault, osb (Abbaye de Fontenelle, Saint-Wandrille). A publié en 2003 (Rome : Lateran University Press) : *La saveur de dieu : l'acédie dans le dynamisme spirituel : Evagre, Cassien, Thomas d'Aquin*.

25. SAINT AUGUSTIN, *Enarratio in Psalmum XCIX*, 7 (CCL 39, 1397) : *Non te sic quaeras manumitti, ut recedas de domo manumissoris tui ! Cf. JEAN-PAUL II, Lettre Encyclique « Veritatis Splendor », n. 87.*



*Communio, n° XXIX, 4 – juillet-août 2004*

Janez ZUPET

## **C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde**

**La joie dans le Nouveau Testament**

*« Joie pour les cœurs qui cherchent Dieu »  
(Psaume 105, 3)*

**L**E désir fondamental de l'homme, c'est le désir de Dieu. Ce désir « est inscrit dans le cœur de l'homme, car l'homme est créé par Dieu et pour Dieu (...) et ce n'est qu'en Dieu que l'homme trouvera la vérité et le bonheur » enseigne *Le Catéchisme de l'Église catholique*,<sup>1</sup> en continuant : « Si l'homme peut oublier ou refuser Dieu, Dieu, Lui, ne cesse d'appeler tout homme à Le chercher pour qu'il vive et trouve le bonheur »<sup>2</sup>. Ce bonheur éternel est un don gratuit de Dieu, quelque chose que l'homme ne pourrait jamais atteindre par ses propres forces, quelque chose de tout à fait surnaturel. Henri de Lubac remarque que « Dieu aurait pu se refuser à sa créature, tout comme Il a pu et voulu se donner. La gratuité de l'ordre surnaturel est particulière et totale (...). Cette gratuité est toujours intacte, toujours nouvelle »<sup>3</sup>. Le bonheur éternel est et reste une grâce, un fruit de la charité et de la faveur imméritées de Dieu.

Dieu, par conséquent, répond merveilleusement au désir le plus profond de l'homme – celui de la vie et du bonheur, de la joie impérissable. En messager de toute l'humanité, saint Augustin

1. *Catéchisme de l'Église catholique* (CEC), § 27.

2. CEC, § 30.

3. *Le mystère du Surnaturel*, Aubier 1965, p. 289.

## PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Jabez Zupet

acclame Dieu avec reconnaissance : « Toi-même Tu incites [l'homme] à Te louer, en faisant qu'il trouve ses délices dans ta louange, parce que Tu nous as faits pour Toi et notre cœur est sans repos tant qu'il ne se repose en Toi. <sup>4</sup> »

### Le Ciel – plénitude de la joie

Notre désir de bonheur se réalisera en plénitude chez Dieu dans le Ciel, aux cieux nouveaux et sur la terre nouvelle (*Apocalypse* 21, 1). Dieu prépare à ses fidèles une joie ineffable – tout « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 *Corinthiens* 2, 9). En parlant du Royaume céleste, saint Paul dit que « Le règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson, il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint » (*Romains* 14, 17). La béatitude céleste, c'est d'entrer dans la gloire du Christ et dans la jouissance de la vie du Dieu trinitaire.

Il est intéressant que Jésus, par la bouche du maître dans la parabole, appelle cette béatitude indicible tout simplement *joie* : « Entre dans la joie de ton seigneur » (*Matthieu* 25, 21.23). Pour entrer dans la joie céleste, sont nécessaires la vitalité spirituelle, l'amitié vécue avec Dieu, la sainteté. Le bonheur des élus, c'est leur participation à la nature divine et à la vie éternelle. Dans la gloire du Ciel, les bienheureux continuent, joyeusement, à faire la volonté de Dieu. La joie céleste est l'éternelle récompense de Dieu pour les bonnes œuvres accomplies avec la grâce du Christ.

Ici-bas, on goûte l'avant-goût de la joie de l'éternité par et dans la foi. « La foi nous fait goûter comme à l'avance la joie et la lumière de la vision béatifique, but de notre cheminement ici-bas. Nous verrons alors Dieu, face à face, “tel qu'Il est” (1 *Jean* 3, 2) <sup>5</sup>. » Et saint Basile explique : « Tandis que dès maintenant nous contempons les bénédictions de la foi, comme un reflet dans un miroir, c'est comme si nous possédions déjà les choses merveilleuses dont notre foi nous assure qu'un jour nous en jouirons. <sup>6</sup> »

4. SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, I, 1, 1.

5. CEC, § 163.

6. SAINT BASILE, *Spir.* 15,36.

————— *C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde*

## La joie dans la vie des premiers chrétiens

Dans l'Ancien Testament déjà, la joie est considérée comme une caractéristique de l'époque rédemptrice et de la paix eschatologique. D'une manière plus évidente encore, cela se manifeste dans les écrits néotestamentaires. L'évangile selon saint Matthieu compare le Royaume céleste, inauguré sur la terre par l'incarnation de Jésus, à une perle et à un trésor caché dans un champ. En trouvant ce trésor, cette perle, l'homme s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ (cf. *Matthieu* 13, 44-46). Jean Baptiste se réjouit de la venue du Christ dans le sein de sa mère (cf. *Luc* 1, 41-44) et, comme « l'ami de l'époux », il « est ravi de joie à la voix de l'époux » (*Jean* 3, 29). Et quand le Rédempteur est né à Bethléem, l'ange annonce aux bergers une grande joie, qui sera celle de tout le peuple.

Ce sont Luc et Jean qui parlent le plus de la joie. L'évangile de Luc est, à vrai dire, une bonne nouvelle de la joie. Celle-ci est présente à son annonce et à sa réception, dans le cas de miracles (cf. *Luc* 10, 17), à la conversion des pécheurs, et surtout à la résurrection (cf. 24, 41-52). Selon saint Luc, la rédemption de Dieu est surtout un appel à la joie spirituelle. Jésus a donné à ses apôtres une part à sa mission et à sa joie : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux » (*Luc* 10, 20). Dans l'évangile selon saint Jean, les disciples qui vivent la vie nouvelle, participent dès ici-bas à la joie du Christ ressuscité. À cette joie qui est, en secret, présente aussi au milieu des souffrances, le chrétien doit s'appliquer de toutes ses forces, car ce n'est qu'avec elle qu'il peut atteindre la plénitude de sa vie.

Dans son discours après la Cène, Jésus parle beaucoup de la tristesse des apôtres à son adieu, mais il les console en leur promettant la joie des retrouvailles : « Vous pleurerez et vous vous lamenterez (...), mais votre tristesse se changera en joie. La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde. Vous aussi, maintenant vous voilà tristes ; mais je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera (...). Demandez et vous recevrez, pour que votre joie soit complète » (*Jean* 16, 20-22.24).

## **PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Janez Zupet**

Dans les *Actes des apôtres* les premiers chrétiens sont représentés comme des hommes que la résurrection de Jésus et la venue de l'Esprit Saint ont tellement saisis qu'ils « étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint » (*Actes* 13, 52). La joie est leur trait constitutif et, parmi les fruits de l'Esprit, elle est mentionnée au commencement : « charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (*Galates* 5, 22).

Les épîtres de saint Paul sont imprégnées des expressions de la joie. Son épître aux *Philippiens* peut être appelée l'épître de la souffrance et de la joie dans le Seigneur. La pensée fondamentale de la joie se répète à travers toute l'épître : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous » (4, 4). Paul appelle ses fidèles sa « joie » et sa « couronne » (cf. *Philippiens* 4, 1). Dans l'antiquité, la couronne était signe de la joie, de la dignité et de la victoire.

Les apôtres collaborent à la joie des fidèles. Saint Pierre s'écrie, parlant du Christ : « Sans l'avoir vu vous l'aimez ; sans le voir encore, mais en croyant, vous tressaillez d'une joie indicible et pleine de gloire » (1 *Pierre* 1, 8). En glorifiant le Fils de Dieu, l'*Épître aux Hébreux* met dans la bouche de Dieu cet éloge au Christ : « Tu as aimé la justice et tu as haï l'impiété. C'est pourquoi, Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse » (*Hébreux* 1, 9). Dans la Bible, l'huile est signe d'abondance et de joie. « L'huile d'allégresse », cependant, signifie ici l'Esprit Saint lui-même. Les apôtres invitent les gens de tous les temps à entrer dans la joie de leur communion avec le Christ : « Tout ceci, nous vous l'écrivons pour que notre joie [c'est-à-dire, celle des fidèles et des annonciateurs] soit complète » (1 *Jean* 1, 4 ; cf. 2 *Jean* 12). Rien ne leur est un plus grand sujet de joie que d'apprendre que les fidèles vivent dans la vérité.

Une solidarité chrétienne caractérise les fidèles : « Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure » (*Romains* 12, 15). Et encore : « Un membre souffre-t-il ? tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il à l'honneur ? tous les membres se réjouissent avec lui » (1 *Corinthiens* 12, 26).

### ***Propter lignum venit gaudium in universo mundo***

Il est évident que la joie est un trait essentiel du chrétien. À la question : où est sa source ? la réponse est unique : la joie chrétienne résulte du mystère pascal du Christ – de sa souffrance et sa mort, de sa résurrection et de sa glorification.

————— *C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde*

La mort et la résurrection du Christ nous révèlent les profondeurs de l'amour trinitaire de Dieu envers l'humanité, de cet amour qui ne s'épouvantait pas de la souffrance et de la mort pour qu'il rendît possible à l'homme une participation à la vie immortelle de Dieu. L'apôtre Jean souligne : « En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4, 10). Et saint Paul de le compléter : « Mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (Romains 5, 8). Ce sacrifice du Christ, c'est, en premier lieu, le don de Dieu le Père lui-même : c'est le Père qui donne son Fils pour qu'Il nous réconcilie avec le Père. En même temps, c'est le sacrifice du Fils de Dieu incarné qui, librement et par amour, donne sa vie au Père par l'Esprit Saint pour qu'Il répare notre désobéissance et satisfasse pour elle. « Par sa sainte passion, sur le bois de la Croix, Il nous a mérité la justification » enseigne le Concile de Trente<sup>7</sup>. Dans la foi et la confiance, l'Église acclame : « Salut, Ô Croix, notre unique espérance ! » Dans la liturgie du Vendredi Saint et de la Fête de la Croix glorieuse, elle chante : « Propter lignum venit gaudium in universo mundo – Grâce au bois de la Croix la joie est venue dans le monde. »

Comme le sacrifice de Jésus sur la Croix, sa Résurrection aussi est l'œuvre de la Sainte Trinité. La résurrection s'est faite par la puissance du Père qui a ressuscité le Christ, son Fils. Jésus est définitivement révélé « Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit, par sa Résurrection d'entre les morts » (Romains 1, 3-4). Saint Paul insiste sur la manifestation de la puissance de Dieu par l'œuvre de l'Esprit qui a vivifié l'humanité morte de Jésus et l'a appelée à l'état glorieux de Seigneur.<sup>8</sup> »

L'auteur de l'*Épître aux Hébreux* s'écrie : « Fixons nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus, qui en vue de la joie qui lui était réservée, endura une croix, dont il méprisa l'infamie, et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu » (Hébreux 12, 2). Cette « joie qui lui était réservée » est, d'un côté, la béatitude infinie dont Jésus jouit comme Fils de Dieu et, d'un autre côté, la joie dont il est rempli dans la conscience que, par sa mort et sa résurrection, il a réconcilié l'humanité avec son Père.

7. DS 1529.

8. CEC § 648.

## PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – *Janez Zupet*

Le mystère pascal de Jésus est la source de notre salut, de notre participation à la vie de Dieu et, en outre, la source de la joie la plus profonde du chrétien. Rédemption-vie-joie : trinité indissociable qui caractérise l'existence du chrétien. Toutes les trois, cependant, sont le fruit de l'amour trinitaire gratuit de Dieu.

Le chrétien est plein de joie quand il tourne son regard vers son but sublime : la vie immortelle dans le bonheur céleste, la joie de son Seigneur. Cette joie n'est pas partielle, émotionnelle seulement, ou seulement humaine. Elle est intégrale, existentielle, divine. Cette joie du chrétien est secrète et cependant indestructible, présente et source d'inspiration aussi dans ses afflictions, ses souffrances et ses épreuves.

En s'en allant du Sanhédrin, les apôtres étaient « tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le Nom » (*Actes* 5, 41). Saint Pierre encourage ses disciples : « Dans la mesure où vous participez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lors de la révélation de sa gloire, vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse » (1 *Pierre* 4, 13). Et l'apôtre Jacques d'une façon semblable : « Tenez pour une joie suprême, mes frères, d'être en butte à toutes sortes d'épreuves » (*Jacques* 1, 2). Jésus lui-même, cependant, dans son Sermon sur la montagne, déclare bienheureux les chrétiens persécutés et insultés : « Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux » (*Matthieu* 5, 12).

### **La joie du chrétien comme participation à la béatitude de Dieu trinitaire**

La vie de Dieu trinitaire est vie de béatitude, c'est-à-dire de la plénitude éternelle de la joie. L'amour, la liberté et l'union des trois Personnes divines sont la source inépuisable de leur bonheur et de leur joie. C'est la dimension trinitaire de la joie.

Comme membre de cette communion divine, le Christ jouit de la plénitude de la béatitude et de la joie de la Sainte Trinité. Dans son discours après la Cène dans lequel il a révélé aux apôtres les profondeurs de la vie trinitaire, il a parlé aussi de « sa » joie : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (*Jean* 15, 11). « Ma joie » évoque justement cette joie infinie dont Lui, en Fils de Dieu, jouit au sein de la Trinité et qui est tout le temps, de manière secrète ou évidente, présente aussi dans sa

## ————— *C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde*

vie humaine – y compris dans ses souffrances. Ici se révèle le caractère christologique de la joie, élément constitutif de la personne divino-humaine du Christ. Le passage est surprenant : ma joie en vous – votre joie. Le Seigneur nous donne sa joie qui devient la nôtre ; une espèce de communion spirituelle.

Aussi, en vertu de son mystère pascal, le Christ offre-t-il sa joie aussi à ses disciples : « afin qu'ils aient en eux-mêmes ma joie complète » (*Jean 17, 13*). Il est intéressant que dans la littérature rabbinique l'équivalent hébreu de l'expression grecque « la joie en eux-mêmes complète » signifie, plusieurs fois, la béatitude eschatologique. Dieu par le Christ fait aux disciples ce don : la participation à sa béatitude et à la joie trinitaire. Cette espérance indestructible du bonheur éternel qui l'attend, c'est pour le chrétien une source de la joie débordante et si puissante qu'elle peut luire dans les ténèbres les plus sombres de la souffrance et même dans la mort elle-même. Une anticipation de cette joie éternelle, le chrétien la ressent même dans des afflictions et des épreuves qui jamais ne sont « à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous » (*Romains 8, 18*).

### **La joie dans les souffrances**

La nouveauté de la joie chrétienne c'est qu'elle est capable de pénétrer la souffrance la plus grave. Le monde pense que la joie et la souffrance sont incompatibles. Le chrétien, cependant, peut être joyeux jusque dans la souffrance. Afin d'éviter un malentendu : il ne s'agit d'aucune jouissance dans la souffrance en tant que souffrance. Ce serait une jouissance masochiste ou morbide et non pas une joie chrétienne saine.

Le chrétien peut être joyeux dans sa souffrance s'il est, et dans la mesure où il est, dans la foi et l'amour, lié au Christ, à sa souffrance rédemptrice. S'il l'accepte librement des mains de Dieu, il s'associe à la souffrance du Christ et co-délivre le monde avec Lui. Ainsi, en son corps il complète la souffrance du Christ. Pour lui, les paroles de Paul ont un sens : « En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps, qui est l'Église » (*Colossiens 1, 24*).

Dans la mesure où il endure ses souffrances dans cet esprit, il ressent et connaît par l'expérience son attachement intime au Christ souffrant qui lui donne la force (*cf. Philippiens 4, 13*). De cette

## **PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Janez Zupet**

conscience, de cette liaison mystique avec Lui, il jaillit dans son âme la joie la plus pure, cette calme allégresse qui est la participation à la joie divine du Christ.

Heureux les malades et les souffrants qui sont capables de cette offrande généreuse et noble pour d'autres ! Ils goûtent, déjà ici-bas, de manière la plus profonde, ce bonheur divin qui leur est assuré dans les cieux.

### **La compréhension chrétienne du renoncement**

Dans cette lumière se manifeste aussi le regard chrétien authentique sur le renoncement. Sans s'en rendre compte, on considère le renoncement à soi-même, à son égoïsme et son amour-propre, comme quelque chose de désagréable, de contre nature et de pénible. Tel serait le renoncement s'il était une fin en lui-même. Mais le renoncement évangélique n'est qu'un moyen, un chemin qui mène vers un but. Le chrétien ne renonce pas pour le renoncement lui-même ou bien pour la torture, mais afin d'atteindre la libération intérieure et la liberté et, par conséquent, la vitalité spirituelle et la coexistence avec Dieu dans la joie.

Cela doit être souligné à plus forte raison parce que, dans le passé, la conception du renoncement était souvent unilatérale et trop comprise comme une fuite du monde (comme par exemple dans *l'Imitation de Jésus-Christ*). Une telle vue pessimiste n'a rien à faire avec la conception et l'expérience du renoncement chrétien authentique.

Dans le renoncement, il faut prendre en considération l'échelle des valeurs : on renonce aux biens plus petits et inférieurs en faveur des valeurs plus grandes et supérieures. Chaque homme prudent renoncera avec joie à un bien éphémère s'il sait qu'en faisant cela il pourra gagner quelque chose d'impérissable. Et c'est ce que nous les chrétiens faisons en renonçant. Il ne doit pas être oublié qu'un véritable renoncement est une œuvre divine et humaine en même temps et que Dieu, par sa grâce, surélève et bénit l'effort sincère de l'homme. Ce renoncement à cause d'un bien plus grand et impérissable est bien exprimé dans la parabole de la perle et du trésor caché dans un champ (cf. *Matthieu* 13, 44-46).

Le renoncement chrétien est l'expression et le fruit de l'amour. De l'amour de Celui qui, seul, peut nous assurer le bonheur éternel. Si nous renonçons par amour, notre renoncement est pénétré d'une

## ————— *C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde*

joie authentique. Car le renoncement par amour de Dieu nous libère, et c'est pour une vie immortelle. La libération, cependant, apporte la joie et la paix. La joie et la paix de l'homme délivré. Cette joie est plus profonde et plus pure que tout plaisir mondain. Il n'y a rien d'étonnant à cela car elle est une participation à la joie divine. Celui qui vit la vie nouvelle, la vie de l'amour désintéressé et du renoncement amoureux, participe, ici-bas déjà, à la joie de Jésus ressuscité. Cette joie qu'on sent, dans la profondeur du cœur, en renonçant, est l'avant-goût de la plénitude de joie dans l'éternité.

Plus grand est notre amour, plus grande est notre force à renoncer. Comme le fruit du renoncement, on goûte une vraie liberté de laquelle la joie profonde, la paix et le bonheur jaillissent. Et alors, toute notre vie rayonne de joie chrétienne authentique.

### **La joie de la rémission des péchés**

La joie chrétienne, cependant, ne résulte pas seulement du libre renoncement, mais de l'imitation intégrale du Christ. Si l'on porte, d'une manière fidèle et dévouée, sa croix à la suite du Seigneur, on est, dans cette vie déjà, plein de joie et de paix intérieure qui « n'est pas d'ici » (*Jean* 18, 36), de joie et de paix du juste que l'Ancien Testament connaît déjà : « Je trouve en tes volontés mes délices, je n'oublie pas ta parole (...) Joie pour moi dans ta promesse, comme à trouver un grand butin » (*Psaume* 119, 161-162). L'observation du prophète Jérémie : « Renseignez-vous sur les chemins de jadis : quelle était la voie du bien ? Suivez-la et vous trouverez le repos pour vos âmes » (*Jérémie* 6, 16) a été rendue encore plus concrète par Jésus : « Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes » (*Matthieu* 11, 29). À ce soulagement et cette paix, la joie remplissant le cœur de tous ceux qui suivent les pas de Jésus avec persévérance est inséparablement liée.

Mais la joie la plus profonde ici-bas naît, chez le chrétien, de l'expérience de la rémission des péchés. Cette expérience aussi a été partagée avec lui, comme anticipation, par les justes de l'ancienne alliance : « Heureux qui est absous de son péché, acquitté de sa faute ! (...) J'ai dit : J'irai à Yahvé confesser mon péché. Et toi, tu as absous mon tort, pardonné ma faute (...) Réjouissez-vous en Yahvé, exultez, les justes, jubilez, tous les cœurs droits » (*Psaume* 32). La plénitude de la rémission, cependant, a été apportée par la Nouvelle alliance.

## **PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Janez Zupet**

La rémission des péchés est un don pascal de Jésus et le fruit de son libre sacrifice rédempteur sur la Croix. Par le sacrement de la réconciliation, un homme spirituellement mort revit, car ce sacrement rend possible une vraie résurrection spirituelle. Le fardeau de son péché est enlevé, il est libre de nouveau, il respire, de nouveau, à pleins poumons. Quelle pourrait être une raison plus forte pour une joie surabondante ! La libération intérieure lui rend Dieu qui est sa paix et son bonheur. Pour lui aussi, il est vrai maintenant que la joie de Seigneur est sa forteresse. Maintenant, il jouit du bonheur d'un homme délivré. Son âme pousse des cris d'une joie que le monde ne peut pas donner.

Cependant, ce n'est pas seulement lui qui se réjouit de la rémission de ses péchés – et l'Église avec laquelle il s'est réconcilié par sa conversion. Encore plus se réjouit Dieu lui-même, le Bon Pasteur, et avec Lui tous les élus dans les cieux : « Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai trouvé, ma brebis qui était perdue !... C'est ainsi qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir » (*Luc 15, 6-7*). Car, finalement, le but de la venue de Jésus dans le monde, c'est justement de chercher des pécheurs perdus, de leur rendre la dignité et le bonheur des enfants de Dieu et de les faire rentrer à la maison, à la résidence du Père, à la plénitude de joie.

### **Conclusion**

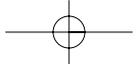
On constate que l'homme moderne ne voit plus de sens à sa vie et que, par conséquent, il perd la joie de vivre et devient la proie de « la culture de la mort » (Jean Paul II) et de l'ennui vital. Il trouve son recours dans l'impasse des drogues, de la violence, du sexe effréné et, assez souvent, même dans le suicide. Ainsi, le monde d'aujourd'hui lance un cri ouvert à la rédemption.

Dans de telles conditions, nous, les chrétiens, sommes appelés à montrer à nos contemporains le sens de la vie que Jésus Christ nous a montré et a rendu possible par sa mort et sa résurrection. Nous, chrétiens, sommes et devons être des témoins de la vie et du bonheur que Dieu nous assure – dans la mesure où nous sommes liés à Lui. Notre foi et notre espérance dans la vie sont le fondement et la source de notre joie de vivre. De la joie qui est rayonnée par le vrai chrétien et qui est capable de persuader aussi les autres, surtout tous

————— *C'est par la Croix que la joie est venue dans le monde*

les chercheurs sincères de la vérité et du sens de la vie. Que les cœurs qui cherchent Dieu se réjouissent (*cf. Psaume 105, 3*) – grâce à notre témoignage aussi !

Janez Zupet, né en 1944, est prêtre diocésain depuis 1971. Il est aussi diplômé en linguistique comparative indo-européenne et traducteur d'œuvres théologiques et philosophiques de plusieurs langues. Membre de la rédaction slovène de *Communio*.



*Communio, n° XXIX, 4 – juillet-août 2004*

Aldino CAZZAGO

## La joie du Christ et du chrétien

*La joie naît toujours d'un certain regard  
sur l'homme et sur Dieu*

PAUL VI

**L**E 9 mai 1975, en pleine célébration de l'Année Sainte, et à l'approche de la solennité de la Pentecôte, Paul VI publia son exhortation apostolique sur la joie chrétienne, intitulée *Gaudete in Domino*<sup>1</sup>.

Il ne s'agissait pas, bien sûr, d'un sujet que l'on pourrait dire canonique pour un document pontifical. D'un Pape, on attend qu'il parle de doctrine, de morale ou à la rigueur de questions comme la nécessité de la paix et du développement.

1. On trouve la version italienne dans *Insegnamenti di PAOLO VI*, vol. XIII, 1975, Typographie Polyglotte Vaticane, Cité du Vatican, 1976, pp. 452-474. Les renvois aux passages de cette exhortation se feront désormais en indiquant uniquement la page de cette édition. Assez curieusement le texte italien et latin de l'exhortation n'est subdivisé qu'en chapitres (sept, plus la conclusion) et non pas aussi en paragraphes comme c'est habituel pour un document pontifical d'une certaine longueur et importance. (Cf. aussi AAS, LXVII (1975) 289-322.) Les italiques sont de notre fait. Pour un premier commentaire de l'exhortation, on se reportera à J. Galot, *Gioia per il nostro tempo*, dans *La Civiltà Cattolica*, 1975, III, 24-34.

## PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Aldino Cazzago

Depuis la publication de quelques écrits jusqu'alors inédits, nous savons avec certitude que *Gaudete in Domino* ne fut pas pour le Pape un document improvisé ni non plus un texte écrit par un quelconque collaborateur anonyme. Il trouva simplement son origine, comme l'exhortation elle-même le dit, dans une « heureuse nécessité intérieure »<sup>2</sup>. Il faut en effet savoir qu'au thème de la « joie personnelle », de la « joie métaphysique » et de « Dieu [qui] est amour » le Pape avait consacré les pensées et les réflexions de toute une retraite spirituelle de six jours au cours de l'été 1974<sup>3</sup>. Aujourd'hui, les réflexions que Paul VI a mises par écrit à cette occasion nous aident à mieux comprendre son intériorité et le climat spirituel dans lequel il a pu élaborer son exhortation apostolique.

Ces notes privées contiennent quelques pensées et idées qui, en l'espace d'un an, se mêleront pour donner *Gaudete in Domino*. Pour s'en convaincre, il suffit, par exemple, de confronter les pages du texte de retraite intitulé « Premier jour [de retraite] – la réalité humaine »<sup>4</sup> au premier chapitre de l'exhortation, intitulé « Le besoin de joie dans le cœur de tous les hommes »<sup>5</sup>. On a la nette impression que ce que le croyant Paul VI avait exprimé sous la forme d'une prière absolument personnelle a été transposé, une fois revu de manière adéquate, dans le texte de l'exhortation.

Comme on l'a déjà souligné, *Gaudete in Domino* a été publiée peu de temps après le milieu de l'Année Sainte de 1975, s'inscrivant opportunément à l'intérieur du climat de « renouveau spirituel » et de « réconciliation » dans le Seigneur que Paul VI avait à plusieurs reprises indiqué comme étant la finalité principale des célébrations jubilaires en cours<sup>6</sup>. « Notre invitation – écrivait Paul VI – appelle essentiellement, vous le savez, au renouveau intérieur et à la réconciliation dans le Christ. Il en va du salut des hommes, il en va de leur bonheur plénier. Au moment où, dans le monde entier, les croyants

2. P. 452.

3. On peut trouver les textes de cette *Retraite spirituelle* dans le recueil intitulé : PAUL VI, *Meditazioni inedite*, Institut Paul VI-Edizioni Studium, Brescia-Rome, 1993, pp. 55-82, avec la reproduction des manuscrits originaux datés du 18 juillet 1974.

4. *Meditazioni inedite*, pp. 71-72.

5. Pp. 453-455.

6. Sur cet aspect spécifique, voir G. FURIONI, *Rinnovamento e riconciliazione* in *Communio*, n° 160-161 (1998) 47-55.

---

## *La joie du Christ et du chrétien*

se préparent à célébrer la venue de l'Esprit Saint, Nous vous invitons à implorer de Lui le don de la joie. (...) Nous avons donc senti comme l'heureuse nécessité intérieure de vous adresser, au cours de cette Année de grâce, et très opportunément à l'occasion de la Pentecôte, une Exhortation Apostolique dont le thème principal est, précisément, la joie chrétienne, la joie dans l'Esprit Saint»<sup>7</sup>.

### **La joie du Christ**

Selon Paul VI, le Christ a été un homme capable d'une joie pleine et absolument originale: c'est pourquoi «il est important de bien repérer le secret de la joie inscrutable qui demeure en Jésus et qui lui est propre»<sup>8</sup>.

La phénoménologie de la joie de Jésus et en Jésus est décrite par le Pape par les trois affirmations lapidaires suivantes. La joie du Christ «est une Présence qui ne le laisse jamais seul» (cf. *Jean* 16, 32). C'est une connaissance intime qui le comble: «Le Père me connaît et je connais le Père» (*Jean* 10, 15). C'est un échange incessant et total: «Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi» (*Jean* 17, 10)<sup>9</sup>.

Présence, connaissance et échange qui prennent forme et qui se manifestent dans le rapport ininterrompu que Jésus entretient avec son Père. Ce rapport ne naît pas d'une éphémère prise de conscience: c'est l'écho, dans sa conscience humaine, de l'amour qu'il connaît depuis toujours comme Dieu dans le sein du Père: «Tu m'as aimé dès avant la création du monde» (*Jean* 17, 24)<sup>10</sup>. Le Christ consume donc son «existence de Fils» dans cette «relation incommunicable d'amour» avec le Père. L'expérience de la Croix ne viendra pas diminuer ce rapport et cet «échange» et la résurrection de Jésus se révélera comme «la preuve de la fidélité du Père»<sup>11</sup> à la joyeuse donation du Fils.

Avec une heureuse intuition, Paul VI a pu écrire que la joie du Christ représente pour le croyant une sorte d'accès original au

7. P. 452.

8. P. 458.

9. Pp. 458-459.

10. P. 459.

11. P. 460. Le Pape cite ici *Jean* 17, 1: «Père, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie.»

## PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Aldino Cazzago

« secret de la vie trinitaire »<sup>12</sup>. Ici, « le Père y apparaît comme celui qui se donne au Fils, sans réserve et sans retenue, dans un élan de joyeuse générosité, dans l'Esprit Saint »<sup>13</sup>.

La joie de Jésus n'a donc qu'une seule origine : « l'amour ineffable de celui qui se sait aimé du Père »<sup>14</sup>. Sa « paix », son « allégresse » et sa « disponibilité »<sup>15</sup> jaillissent uniquement de là.

### « Le réalisme du regard »

Ainsi, durant sa vie terrestre, Jésus a été continuellement habité et mû par cette joie divine et trinitaire. Cette joie absolument originale n'a pas rendu pour autant l'humanité du Christ moins sensible et moins ouverte aux joies plus franchement humaines. Le Pape écrit : « La profondeur de sa vie intérieure n'a pas atténué *le réalisme de son regard*, ni sa sensibilité »<sup>16</sup>. Jésus a « manifestement connu, apprécié, exalté toute une gamme de joies humaines, de ces joies simples et quotidiennes, à la portée de tous »<sup>17</sup> : celle de l'homme qui trouve un trésor caché, celle des invités au banquet, celle du père qui accueille son fils perdu, celle du berger qui retrouve la brebis perdue, et beaucoup d'autres encore.

Les termes de *Gaudete in Domino*, même s'ils n'y font pas explicitement référence, renvoient facilement le lecteur au passage connu de la Constitution *Gaudium et spes*, n° 22, où le document conciliaire s'exprime ainsi : « Par son incarnation, en effet, le Fils même de Dieu s'est uni d'une certaine manière à tout homme. Il a travaillé avec des mains d'homme, *il a pensé avec une mentalité d'homme*, il a agi avec une volonté d'homme, *il a aimé avec un cœur d'homme* »<sup>18</sup>.

12. P. 459.

13. P. 459.

14. P. 458.

15. P. 458.

16. P. 457.

17. P. 457.

18. Ce passage de *Gaudium et spes* sera repris plus tard d'une manière originale par JEAN-PAUL II dans son Encyclique *Redemptor hominis* (cf. n° 8 et 18). Le cardinal Karol Wojtyła se livra à un commentaire détaillé de ce passage de *Gaudium et spes* dans l'une des méditations des exercices spirituels qu'il prêcha pour Paul VI et pour l'ensemble de la Curie romaine au cours du carême de 1976. Cf. K. WOJTYŁA, *Segno di contraddizione* [Le signe de contradiction, Communio/Fayard, Paris, 1979], Vita e Pensiero, Milan, 1977, pp. 114-122.

---

## *La joie du Christ et du chrétien*

Si d'un côté Jésus sut accueillir et éprouver « les joies affectives et spirituelles comme un don de Dieu »<sup>19</sup>, de l'autre, il sut faire de l'expérience de la joie un instrument privilégié pour l'annonce de la joie propre au Royaume de Dieu<sup>20</sup>; un élément de comparaison duquel partir pour renvoyer plus facilement aux choses du ciel. « Ces joies humaines – affirmait Paul VI – ont une telle consistance pour Jésus qu'elles sont pour lui le signe des joies spirituelles du Royaume de Dieu »<sup>21</sup>.

Jésus est donc au sommet de la joie lorsqu'il voit que certains hommes, se détachant du mal, désirent le connaître et entrer dans une plus profonde communion avec lui, et à travers lui, avec le Père : « Son bonheur est surtout de voir la Parole accueillie, les démoniaques libérés, une pécheresse ou un publicain comme Zachée se convertir, une veuve soustraire à sa pauvreté pour donner »<sup>22</sup>.

### **La joie du chrétien**

La vie du chrétien ne serait pas pleine et authentique si elle n'avait pas part à la joie du Christ lui-même et, par son intermédiaire, à celle de Dieu qui est amour. Dans le disciple de Jésus, la joie, avant d'être le fruit d'une conquête personnelle, est avant tout un don de Dieu. En conclusion de son exhortation, le Pape rappelait en effet que « *en Dieu seul tout est joie parce que tout est don* »<sup>23</sup>.

Ceci dit, comment toutefois définir la joie chrétienne ? *Gaudete in Domino* la décrit selon deux mouvements. Pour le premier : « Par essence, la joie chrétienne est une participation spirituelle à la joie insondable, à la fois divine et humaine, qui est dans le cœur de Jésus-Christ glorifié »<sup>24</sup>.

Les paroles du Pape donnent à penser. Pour un chrétien, rester d'une certaine manière à la superficie ou à la périphérie du Christ signifie non seulement s'exclure de ses enseignements mais, plus profondément, ne pas avoir part à sa propre joie et à son propre cœur.

Dans cette perspective, la célébration de l'eucharistie en vient aussi à assumer une signification particulière : la « joie (...) de Jésus-Christ

19. P. 458.

20. Cf. p. 455.

21. P. 458.

22. P. 458.

23. P. 474.

24. P. 456.

**PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – Aldino Cazzago**

glorifié » ne se communique au chrétien de manière plénière qu'ici, et ce n'est qu'ici qu'il lui est donné d'avoir part à ce « cœur ». La vie des saints n'est qu'un témoignage ininterrompu de ce fait et leur joie pourrait être décrite comme une joie pascale et eucharistique. Voici alors l'invitation de Paul VI : « Dans la vie des fils de l'Église, cette participation à la joie du Seigneur ne peut se dissocier de la célébration du mystère eucharistique, car c'est là qu'ils sont nourris de son Corps et abreuvés par son Sang »<sup>25</sup>.

La joie chrétienne a aussi un autre mouvement par lequel le chrétien est conduit jusqu'à la source divine et trinitaire de la joie : « Alors, nous pouvons goûter la joie proprement spirituelle, qui est le fruit de l'Esprit Saint (cf. *Romains* 14, 17 ; *Galates* 5, 22) : elle consiste dans le fait que l'esprit humain trouve son repos et une satisfaction intime dans la possession de Dieu Trinité connu grâce à la foi et aimé avec la charité qui vient de lui. Une telle joie caractérise, à partir de là, toutes les vertus chrétiennes »<sup>26</sup>.

De ce qui vient d'être dit, on peut déduire une conséquence importante pour la vie morale du chrétien. La participation à la « joie insondable qui est dans le cœur de Jésus-Christ glorifié » et « la satisfaction intime dans la possession de Dieu Trinité » doivent se réverbérer dans la vie du chrétien parce que, autrement, « *il serait très étrange que cette Bonne Nouvelle, qui suscite l'alléluia de l'Église, ne nous donne pas un air de sauvés* »<sup>27</sup>.

25. P. 465.

26. P. 461.

27. P. 473. En écrivant cela, PAUL VI devait certainement penser à la fameuse invective que Nietzsche adressait aux chrétiens pour leur faible capacité à manifester extérieurement aussi leur caractère de « sauvés ». Quoique popularisée par un texte de J. Leclercq, l'affirmation de Nietzsche avait déjà été citée de manière résumée par le Pape dans un discours du 17 avril 1968. Cf. *Insegnamenti di Paolo VI*, vol. VI, 1968, Typographie Polyglotte Vaticane, Cité du Vatican, 1969, p. 770. Voici le texte exact de Nietzsche : « Mais vous, si votre foi vous rend heureux, montrez-vous donc heureux ! Vos têtes sont encore plus tristes que vos raisons. Si le message joyeux de votre Bible était marqué sur votre visage, vous n'auriez pas besoin d'exiger de manière aussi obstinée foi en l'autorité de ce livre » (F. Nietzsche, *Humain trop humain*, II, Opinions et sentences mêlées, § 98).

---

## *La joie du Christ et du chrétien*

### **« L'ouverture catholique » de la joie chrétienne**

Comblé de joie divine, le chrétien n'en est pas moins attentif à la vie quotidienne, aux problèmes et aux drames, auxquels il participe. « D'aucune façon [la joie] pourrait conduire celui qui la goûte à une quelconque attitude de repli sur soi »<sup>28</sup> affirme le Pape.

Dans son déploiement la joie chrétienne tend nécessairement à embrasser et à envahir tout ce qu'elle rencontre. Dans cette rencontre même la souffrance peut mystérieusement s'ouvrir à l'espérance<sup>29</sup>. C'est précisément parce qu'elle a en Dieu sa source que « la joie ample et profonde qui jusqu'ici-bas se répand dans le cœur des vrais fidèles ne peut apparaître que 'diffusive de soi', exactement comme la vie et l'amour dont elle est un heureux symptôme. Elle résulte d'une communion humano-divine et aspire à une communion toujours plus universelle. (...) Elle donne au *cœur une ouverture catholique sur le monde des hommes* tandis qu'il fait sentir [au croyant], comme une blessure, la nostalgie des biens éternels.<sup>30</sup> »

En vertu de cette « ouverture catholique », le chrétien est appelé à se soucier des situations d'injustice, de pauvreté et d'inégalité qui empêchent de nombreux hommes d'avoir part à la joie. Au début de sa lettre, Paul VI s'était ainsi exprimé sur ce point : « Combien de fois vous avons-Nous incité, Frères et Fils très chers, à préparer avec ardeur une terre plus habitable et plus fraternelle, à réaliser sans retard la justice et la charité pour le développement intégral de tous ! (...) Même si ce n'est pas directement le thème que Nous traitons, il ne faut pas oublier ce devoir primordial de l'amour du prochain sans lequel il serait déplacé de parler de la joie.<sup>31</sup> »

La même « ouverture catholique » du cœur rempli de joie, à laquelle on vient de faire référence, pousse également le croyant dans une autre direction. Non plus vers des choses ou des problèmes matériels, mais vers cette multitude d'hommes qui, quoique vivant dans des sociétés de bien-être et de progrès, aspirent encore davantage à la vraie joie. « La société technologique – écrivait le Pape – a pu multiplier les occasions de plaisir, mais elle réussit difficilement

29. Cf. p. 460. « C'est le paradoxe de la condition chrétienne, qui éclaire singulièrement celui de la condition humaine : ni l'épreuve, ni la souffrance ne sont éliminées de ce monde, mais elles acquièrent une signification nouvelle dans la certitude de participer à la rédemption opérée par le Seigneur et de partager sa gloire. »

30. P. 465.

31. Pp. 454-455.

## PERSPECTIVES THÉOLOGIQUES ET BIBLIQUES – *Aldino Cazzago*

à procurer la joie. Parce que la joie vient d'ailleurs. Elle est spirituelle»<sup>32</sup>. En l'homme, le besoin d'une joie authentique et durable ne peut certainement pas être étouffé par une éphémère situation de plaisir. Conscient de cela, Paul VI se demandait : « Ou ne s'agit-il pas, avant tout, de *solitude*, d'une *soif d'amour* et d'une *présence non satisfaite*, d'un *vide mal défini* ? »<sup>33</sup>. L'analyse du Pape parvenait ainsi à son niveau le plus profond. Il écrivait : « Il [l'homme] a désacralisé l'univers et du coup l'humanité ; il a parfois coupé le lien vital qui l'unissait à Dieu. La valeur des êtres, l'espérance ne sont plus suffisamment garanties. Dieu lui semble abstrait, inutile : sans qu'il sache l'exprimer, le silence de Dieu lui pèse. *Oui, le froid et les ténèbres sont avant tout dans le cœur de l'homme qui connaît la tristesse.* »<sup>34</sup> »

Les paroles de Paul VI assignent à la joie chrétienne une grande tâche missionnaire : supprimer ce « froid » et dissiper ces « ténèbres » du cœur de l'homme qui rendent « abstrait » le mystère de Dieu pour tant d'hommes.

### Conclusion

Au cours de l'audience du mercredi 21 mai 1975, Paul VI rappela au public présent la lettre apostolique qu'il venait de faire publier et les exhortait à la restituer dans le contexte plus large de renouveau et de réconciliation propre à l'Année Sainte en cours. Les invitant non seulement à la lire mais aussi à en faire l'objet d'une « réflexion », il leur rappela que « si nous sommes vraiment chrétiens et catholiques, nous devons être plongés dans une joie toujours nouvelle et toujours véritable, celle qui nous provient de la grâce du Saint-Esprit »<sup>35</sup>.

Les réflexions privées du Pape sur la joie chrétienne auxquelles on a fait référence ci-dessus montrent clairement que même au milieu d'un pontificat difficile et contesté<sup>36</sup> il s'est laissé envelopper le pre-

32. P. 454.

33. P. 454. Le théologien russe P. EVDOKIMOV a écrit à ce même sujet : « Tout homme, derrière la façade des objections intellectuelles, du cynisme et de l'indifférence, cache son isolement, le besoin d'une présence ». P. EVDOKIMOV, *L'amore folle di Dio*, Paoline, Rome, 1981, p. 173.

34. P. 455.

35. *Discorso all'udienza generale*, in *Insegnamenti di PAOLO VI*, vol. XIII, 1975, p. 549.

36. Des échos de cette difficulté sont clairement perceptibles vers la fin de *Gaudete in Domino* : « Que nos fils inquiets de certains groupes repoussent donc les excès de la critique systématique et destructrice ! » (p. 473).

---

## La joie du Christ et du chrétien

mier par cette joie. Comment expliquer autrement les paroles qui suivent : « *Dieu est amour. Telle est la vérité sur Dieu. L'Évangile nous l'a enseigné. Dieu est Père. Je crois au Père tout-puissant (...). Cette religion dérive de cette révélation, du Père vers nous et de nous vers le Père. Je suis aimé de Dieu : joie, joie, pleurs de joie !* »<sup>37</sup>.

Pour conclure son exhortation, Paul VI écrivait : « *La joie naît toujours d'un certain regard sur l'homme et sur Dieu* »<sup>38</sup>. Les paroles de la retraite spirituelle que nous venons de rapporter attestent la manière et l'intensité (« *pleurs de joie* ») avec lesquelles ce grand Pape du Concile a su diriger sur lui et sur Dieu ce « certain regard ».

À ce « regard », aujourd'hui plus qu'hier, il est nécessaire de s'éduquer et d'éduquer. Il s'agit d'une tâche à laquelle l'Église ne peut se soustraire : « Sans s'éloigner d'une vision réaliste, écrivait Paul VI, que les communautés chrétiennes deviennent des lieux d'optimisme où toutes les composantes s'engagent résolument à discerner l'aspect positif des personnes et des événements (...). *L'éducation à un tel regard ne relève pas seulement de la psychologie. C'est aussi un fruit de l'Esprit Saint* »<sup>39</sup>.

La question que l'incroyant adressait aux chrétiens dans *Les Grands Cimetières sous la Lune* de Bernanos n'a pas perdu son caractère de provocation et d'actualité : « Lorsque vous sortez du confessionnal vous êtes "en état de grâce". L'état de grâce... Eh bien ! que voulez-vous, il n'y paraît pas beaucoup. Nous nous demandons ce que vous faites de la grâce de Dieu. Ne devrait-elle pas rayonner de vous ? Où diable cachez-vous votre joie ? »<sup>40</sup>

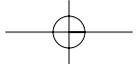
Aldino Cazzago (1958) est prêtre depuis 1983 et appartient à l'Ordre des Carmes Déchaux. Licencié en Sciences Ecclésiastiques Orientales, il enseigne la Théologie de l'Orient Chrétien et l'œcuménisme au studium théologique carmélitain de Brescia et à l'Institut Supérieur de Sciences religieuses de l'Université Catholique (à Brescia). Il a publié *Cristianesimo d'Oriente e d'Occidente* in *Giovanni Paolo II*, Jaca Book, Milan, 1996, et *Paolo VI Invito alla lettura*, San Paolo, Cinisello B, 1999. Il fait partie de la rédaction italienne de *Communio*.

37. Meditazioni inedite, p.74. Les italiques sont de nous. Elles renvoient aux paroles célèbres du *Mémorial* de PASCAL, « Joie, joie, pleurs de joie » que Paul VI rappellera à la fin de son exhortation (cf. p. 473).

38. P. 473.

39. P. 473-474.

40. G. BERNANOS, *Les Grands Cimetières sous la Lune*, deuxième partie, p. 510, Gallimard, « La Pléiade », 1961.



Jean-Rodolphe KARS

## La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen

**L**E grand compositeur catholique Olivier Messiaen (1908-1992), organiste titulaire du Grand Orgue de l'église de la Sainte Trinité à Paris de 1931 à 1992, se définissait lui-même comme un musicien de la Joie. Auteur d'une œuvre immense, fruit de plus de soixante années de créativité, il affirme qu'il n'aurait peut-être jamais rien composé s'il n'avait pas reçu la grâce de la foi, qui l'habite, selon ses dires, depuis sa petite enfance. L'aspect le plus important de son œuvre, « le seul peut-être que je ne regretterai pas à l'heure de ma mort », disait-il, c'est l'expression des vérités de la foi catholique. Toutes ses compositions rayonnent de cette splendeur des mystères révélés, explicitement dans la majorité de ses pièces, et souvent implicitement dans celles qui n'ont pas, au premier abord, de contenu « religieux ».

Lorsqu'on parle de la joie dans l'œuvre de Messiaen, on pense, bien entendu, spécifiquement à la *joie chrétienne* (sujet d'une célèbre exhortation de Paul VI<sup>1</sup>), à cette joie qui est la vocation de ceux qui, par grâce, ont reçu la plénitude de la Révélation : « *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, – car la Vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est*

1. *Gaudete in Domino*, 1975.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

*apparue – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons... pour que notre joie soit complète* » (1 Jean 1, 1-4). S'il fallait choisir une Parole de la Sainte Écriture pour qualifier la musique d'Olivier Messiaen, ce serait ce début de la première *Épître* de Jean.

Indépendamment du thème plus spécifique de la *Joie* chez Messiaen, il y a déjà une joie spirituelle profonde qui se communique à l'âme à l'audition de beaucoup de ses œuvres : elles ont cette capacité de nous faire entrer en contact avec la substance des mystères contemplés, de nous faire *toucher le Verbe de vie*. C'est cette joie évangélique qui dilate l'âme lorsqu'on lit ou entend la Parole de Dieu, qu'on retrouve dans l'œuvre du compositeur, laquelle est souvent *épiphanie* sonore de cette plénitude de la Vérité communiquée par l'Écriture Sainte. Cette dilatation de l'âme peut parfois être éprouvée de façon analogue à l'écoute de Jean Sébastien Bach, cet autre musicien-théologien, chantre de la Parole de Dieu<sup>2</sup>.

### Un secret d'amour

Plus que Bach encore, Messiaen le catholique, outre qu'il sait exprimer comme son illustre aîné le caractère sacré de la Transcendance de Dieu et la fulgurance de l'Écriture, n'a pas son pareil pour évoquer la bouleversante proximité de l'amour de Celui qui par son Incarnation puis par le mystère de l'Église s'est fait « plus intime à nous-même que nous-même » (saint Augustin) ; ce qui confère à son œuvre une dimension *quasi sacramentelle*. C'est le cas de plusieurs pièces de contemplation et d'adoration qui abordent des sujets « indicibles » comme le mystère de la Très Sainte Trinité, l'Incarnation ou la Résurrection du Christ, l'Eucharistie, le Paradis... musiques qui plongent le regard intérieur en « plein ciel » pour ainsi dire. Musiques pures et entièrement transparentes de la Grâce, sans opacité subjectiviste. Certes, en écoutant son œuvre, on pressent chez Messiaen une âme passionnée, d'une extrême sensibilité ; mais il ne se raconte pas, sa musique ne décrit pas ses états d'âme. Il est le messager émerveillé de la Joie de la Révélation chrétienne qu'il a accueillie et qu'il transmet à travers le prisme de son génie humblement mis au service de sa foi. À lui s'applique la Béatitude « *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* » (Matthieu 5, 8).

2. « J. S. BACH et O. MESSIAEN sont les deux plus puissants “consolateurs” de la musique occidentale » (Harry HALBREICH, musicologue et ancien disciple du Maître).

---

## *La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen*

Car si Messiaen est le musicien de la joie, c'est qu'il est d'abord le musicien de l'amour<sup>3</sup>. Voici l'extrait d'un de ses derniers entretiens, trois mois avant sa mort : « Celui qui est croyant est joyeux d'être capable d'accéder au mystère divin : c'est une libération. Il est très difficile de parler de la joie : beaucoup de gens ont interrogé des sœurs clarisses ou bénédictines sur ce sujet. L'une d'elles a réfléchi et répondu : "C'est un secret d'amour." Je pourrais faire mienne cette réponse »<sup>4</sup>.

Secret d'amour qui débouche sur la joie surnaturelle, comme nous le montre ce commentaire analytique du compositeur qui accompagne une de ses pièces, extraite de *Vingt Regards sur L'Enfant-Jésus*, pour piano (1944), intitulée « *Je dors, mais mon cœur veille* »<sup>5</sup> : « Emprunté au plus beau de tous les poèmes d'amour mystique, le *Cantique des cantiques*, le titre fait parler l'âme qui attend le Bien-Aimé. La musique peut dire plus que les mots, et je ne l'expliquerai que par une autre image de l'amour mystique, tirée des *Fioretti* : l'Ange poussa l'archet sur la viole et fit une note si suave, que s'il avait continué en tirant l'archet, on serait mort de joie... » (commentaire rédigé en 1969). Cet épisode des *Fioretti* sera repris et amplement développé par Messiaen, bien des années après, dans son gigantesque opéra *Saint François d'Assise* (1983), dans le cinquième tableau intitulé « *L'Ange musicien* ». Les paroles que le compositeur met sur les lèvres de saint François se réveillant de son évanouissement serviront idéalement de conclusion à ce paragraphe sur « l'amour-joie » qui caractérise tant de pièces de Messiaen... Paroles qui éclairent aussi un peu le secret de la joie que l'auditeur éprouve<sup>6</sup> :

3. Le fait que le compositeur se soit lui-même défini comme « musicien de la joie » ne doit pas nous faire négliger l'importance des pièces exprimant les mystères douloureux, en particulier la Passion. Même si ces pièces sont minoritaires dans sa production, elles n'en sont pas moins puissamment novatrices, saisissantes de profondeur spirituelle et de beauté poignante. Là aussi, par delà les ténèbres exprimées, on déchiffre la brûlure de cet Amour incandescent, cette Gloire que l'évangéliste saint Jean savait discerner au cœur du mystère de la Croix (cf. entre autres, *Jean* 13, 31).

4. In « *L'avant Scène Opéra* », hors série n° 4, 1992.

5. MESSIAEN a rédigé lui-même des commentaires analytiques très développés, accompagnant la quasi totalité de ses œuvres. A côté d'explications techniques parfois ardues, on y trouve de précieuses informations sur les sources bibliques, théologiques, liturgiques, picturales ou naturelles de son inspiration.

6. Nous sommes conscients, en écrivant ces lignes, que pour beaucoup, à l'heure actuelle, la musique de MESSIAEN reste encore d'un abord difficile.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

« Je ne suis pas malade... Seulement terrassé, anéanti par cette musique, par cette musique céleste. Si l'Ange avait joué de la viole un peu plus longtemps, par intolérable douceur mon âme aurait quitté mon corps... ».

### L'Esprit de Joie

Le fondement théologique du thème de la *Joie* chez Messiaen pourrait bien être contenu dans son commentaire d'une de ses pièces les plus populaires chez les pianistes : « *Regard de l'Esprit de Joie* », extrait des *Vingt Regards sur L'Enfant-Jésus* (1944). Immense cycle pour piano en lequel l'auteur nous introduit d'abord par ces mots : « Contemplation de l'Enfant-Dieu de la crèche et Regards qui se posent sur lui : depuis le Regard indicible de Dieu le Père jusqu'au Regard multiple de l'Église d'amour, en passant par le Regard inouï de l'Esprit de joie... ». Puis, commentant spécifiquement la pièce qui nous intéresse : « ...transport du Saint-Esprit... la joie d'amour du Dieu bienheureux dans l'âme de Jésus-Christ... – J'ai toujours été très frappé par ce fait que Dieu est heureux, et que cette joie ineffable et continue habitait l'âme du Christ. Joie qui est pour moi un transport, une ivresse, dans le sens le plus *fou* du terme ». Et dans un commentaire plus développé de 1969 Messiaen précise : « L'âme du Christ, au cours de sa vie terrestre, a joui du privilège constant de la vision béatifique. Dieu est heureux, et le Christ possédait cette même joie, ce transport, cette ivresse spirituelle... Cette joie entraînait l'habitation permanente du Saint-Esprit : tel est le sens du titre de la pièce ».

Un souffle de Pentecôte traverse en effet cette pièce. Ivresse, joie de plus en plus véhémence ; et des indications musicales sur la partition comme pour le *thème de joie*, par exemple, où le compositeur note : « Dans un grand transport de joie » ; de même qu'il avait noté dans une partition de peu antérieure : « avec une joie délirante » (dans un passage de la deuxième des *Trois Petites Liturgies de la Présence Divine*, pour orchestre et chœur de femmes<sup>7</sup>). Messiaen,

C'est le lot de tout langage inspiré et novateur. Il faut entrer progressivement dans cet univers sonore et spirituel, en commençant par les œuvres dont les sujets religieux parlent le plus à notre imaginaire ou à notre mémoire, en s'aidant des commentaires du compositeur (*cf.* note 5).

7. Titre de cette deuxième *Petite Liturgie*... : « *Séquence du Verbe, Cantique divin (Dieu présent en lui-même...)* ».

## *La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen*

dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres du même style, se révèle être le musicien audacieux de l'*excès*, de la *folie de Dieu* (cf. 1 Corinthiens 1, 21). Dans la pièce conclusive de *Vingt Regards sur L'Enfant-Jésus* intitulée « *Regard de l'Église d'amour* », Messiaen veut exprimer selon son propre commentaire « La grâce (qui) nous fait aimer Dieu comme Dieu s'aime... Voici les cloches, la gloire et le baiser d'amour... toute la passion de nos bras autour de l'Invisible... Fanfare... Gloire... Triomphe d'amour et de joie, larmes de joie ». Une inspiration de la même veine suscite déjà en 1934 une pièce pour orgue, extraite de *L'Ascension*, au titre suggestif et riche de contenu théologique : « *Transports de joie d'une âme devant la gloire du Christ qui est la sienne* ». En exergue de cette pièce, une citation condensée de deux épîtres de Paul : « *Rendons grâces à Dieu le Père, qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des Saints dans la lumière, ... nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, en Jésus Christ* » (Colossiens 1, 12 et Éphésiens 2, 6). Et l'auteur de commenter : « La Résurrection et l'Ascension du Christ sont le prélude de notre entrée au Ciel. Cette vérité nous remplit de joie. Joie qui s'exprime en un Alléluia exubérant... ».

À partir de ce centre théologique constitué par le commentaire du « *Regard de l'Esprit de Joie* », nous pouvons maintenant entreprendre un « pèlerinage » de la *Joie* dans l'œuvre de Messiaen. Vu la richesse du sujet et les limites de cet article, nous ne pouvons aucunement prétendre à l'exhaustivité<sup>8</sup>.

### **Résurrection**

La Résurrection du Christ – ainsi que notre propre résurrection à la fin des temps – est un des thèmes privilégiés de Messiaen, qui jalonne les diverses périodes de sa création. Des pièces et des cycles entiers y sont consacrés. La joie qui en découle est exprimée sous des modes variés. Le recueil de mélodies pour soprano et piano *Poèmes pour Mi* (1936), se termine par ces paroles chantées avec grande jubilation : « Carillonne, mon cœur !... Voici ton jour de

8. Nous devons en particulier renoncer à explorer les écrits du Maître (conférences, articles), et surtout cette mine que représentent les sept volumes de son immense *Traité de Rythme, de Couleur, et d'Ornithologie*, édités par les Éditions musicales Leduc.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

gloire et de résurrection ! La joie est revenue »<sup>9</sup>. L'important cycle pour orgue *Les Corps glorieux* sous titré par l'auteur « Sept visions brèves de la Vie des Ressuscités » (1939) est en partie inspiré par la théologie de saint Thomas d'Aquin sur les qualités des Corps glorieux. Il comprend une pièce intitulée « *Joie et clarté des Corps glorieux* ». La deuxième partie de la quatrième pièce de ce cycle, « *Combat de la mort et de la vie* », est un des sommets mystiques de la musique... joie toute intérieure et contemplative, marquée déjà par l'Éternité. Cette musique extrêmement lente, qui nous fait sortir du Temps, « représente (selon le commentaire de l'auteur) le moment le plus haut, le plus émouvant, le plus secret de la Vie du Christ... cet instant sublime où Jésus se lève, vivant, lumineux, premier-né d'entre les morts, et, dans la Paix ensoleillée de sa Résurrection, adresse à son Père cet hommage d'amour : "Je suis encore avec Toi" ». Ici, à l'instar de saint Ignace de Loyola dans la quatrième semaine de ses *Exercices*, Messiaen a l'audace de nous inviter à contempler l'ineffable joie du Cœur du Christ au moment secret de sa Résurrection. Quant à la grande œuvre pour orchestre *Et exspecto resurrectionem mortuorum* (1964), il convient de mentionner, par rapport à notre thème, le titre de la quatrième pièce : « *Ils ressusciteront, glorieux, avec un nom nouveau – dans le concert joyeux des étoiles et les acclamations des fils du ciel* » (1 Corinthiens 15, 43... *Apocalypse* 2, 17... *Job*, 38, 7). Messiaen précise dans son analyse : « Les anges et les étoiles s'unissent pour acclamer les ressuscités dans leur gloire... ». Dans cette pièce, comme dans celle qui suit et qui conclut l'œuvre, qui a pour titre « *Et j'entendis la voix d'une foule immense...* » (*Apocalypse* 19, 6), l'expression de la joie se fait plus solennelle, presque terrible ; ce n'est pas sans crainte parfois que l'esprit humain essaie de percevoir le poids « écrasant » de joie et de gloire qui nous attend au ciel.

### Hymne à la joie

Par contre, c'est à nouveau la jubilation « sans frein » qu'on retrouve dans les *Trois Petites Liturgies de la Présence Divine* déjà

9. MESSIAEN a lui-même rédigé les textes et poèmes de la plupart de ses œuvres vocales. Il tient cette fibre poétique de sa mère, la poétesse Cécile SAUVAGE. Signalons aussi que le compositeur a fait une version pour soprano et orchestre des *Poèmes pour Mi*.

## La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen

mentionnées (1944). Le chœur de femmes chante les paroles du poème rédigé par Messiaen ; poème de style un peu surréaliste (chez lui, le surréalisme n'exprime pas l'absurde mais plutôt le *sur-réel*) et qui énonce en fait des vérités bibliques et théologiques. Et l'orchestre, considérablement enrichi par les deux instruments solo, le piano et l'onde Martenot (dont le son étrange, suave dans la douceur et rutilant dans la force, donne une puissance d'expression presque déchirante), se déploie en un impressionnant foisonnement de timbres, de mélodies et d'harmonies somptueuses, de rythmes... La joie *excessive* qui en découle est toute surnaturelle, c'est l'ivresse de la relation mystiquement amoureuse à Dieu, dans la spiritualité du *Cantique des cantiques* et de plusieurs passages de l'*Apocalypse*<sup>10</sup>.

Et nous nous acheminons vers un des premiers sommets (il y en a d'autres !) de l'expression de la joie dans l'œuvre de Messiaen : la célèbre *Turangalîla-Symphonie* pour orchestre (1948), avec à nouveau piano et onde Martenot. Cette œuvre en dix mouvements, inspirée du mythe profane de *Tristan et Yseult*, exalte l'amour humain. La joie, ici plus que jamais inséparable de l'amour, déferle littéralement au long de ces pages, tour à tour d'une violence extrême ou d'une douceur extatique. « Chant d'amour... hymne à la joie » commente l'auteur, « la joie telle que peut la concevoir celui qui ne l'a entrevue qu'au milieu du malheur<sup>11</sup>, c'est-à-dire une joie surhumaine, débordante, aveuglante et démesurée ».

Une joie cosmique, qui semble secouer les puissances des cieux, traverse le cinquième mouvement intitulé « *Joie du sang des étoiles* ». On y trouve, parmi bien d'autres, des indications de l'auteur dans la partition comme : « dans un délire de passion et de joie ». Œuvre profane ? Dans un entretien, le compositeur précisera que l'amour humain ici exprimé est « reflet de l'Amour divin ». Pour ma part, j'y vois comme une « traduction vertigineuse » de la passion d'amour de Dieu pour ses créatures.

### Colorations de la joie

La joie messiaenesque devient véritable témoignage de foi dans l'épreuve, lorsque le compositeur écrit son *Quatuor pour la fin du*

10. A l'époque de la création de l'œuvre, cette mise en forme poétique et musicale de la relation amoureuse à Dieu avait scandalisé un bon nombre d'auditeurs.

11. On retrouve ici, bien que dans un sujet « profane », le mystère de la Croix et de la Gloire.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

*Temps* (1941) durant sa captivité dans un camp de prisonniers en Silésie. Écrite pour les instruments qu'il avait « sous la main » dans ces circonstances (violon, clarinette, violoncelle, piano), l'œuvre s'inspire de la vision de l'Ange de l'*Apocalypse* qui annonce la fin du Temps (*Apocalypse* 10, 1 et sq.). Dans un de ses divers commentaires de l'œuvre, Messiaen nous dit qu'il ne s'est pas « adressé aux cataclysmes et aux monstres de l'*Apocalypse*, mais plutôt à ses silences d'adoration, à ses merveilleuses visions de paix ». C'est de cette paix inaltérable, vision de l'Éternité, que découle la joie intérieure et surnaturelle qui imprègne toute l'œuvre.

C'est aussi dans les circonstances de la captivité que Messiaen prend davantage conscience de ce don de « synopsis » qui va marquer son œuvre entière de façon essentielle. « L'absence de nourriture me faisait rêver de son-couleur ». Il s'agit de cette faculté (intellectuelle et contrôlable chez Messiaen, donc nullement pathologique) de voir des couleurs très précises qui correspondent aux sons ou plutôt aux complexes de sons (accords)... et inversement d'entendre des complexes de sons en voyant des couleurs, par exemple celles des vitraux de cathédrale ou celles de l'arc-en-ciel. Cette faculté, qu'il va cultiver systématiquement, donnera cette dimension visionnaire qui caractérise sa musique, et qui fera de lui le musicien de l'*Apocalypse* par excellence. *Couleurs de la Cité céleste*, tel est le titre d'une de ses œuvres pour orchestre (1963), qui décrit les pierreries et les couleurs des portes de la Jérusalem céleste (*Apocalypse* 21). Chez Messiaen, la joie devient vision, festival de couleurs, « éblouissement » (selon ses propres termes), anticipation de la joie béatifique. N'écrivait-il pas dans les années 40 qu'il souhaitait faire une « musique en vitrail », une sorte d'« arc-en-ciel théologique »<sup>12</sup> ?

Parfois, la joie chez Messiaen se fait silence et c'est dans le secret de la nuit qu'on peut percevoir son tressaillement. Ainsi dans ce petit chef d'œuvre de théologie sonore intitulé « *Regard du Fils sur le Fils* » (extrait de *Vingt Regards sur L'Enfant-Jésus*). Méditation sur le Fils éternel qui se contemple dans le Mystère insondable de son Incarnation. Voici le petit « poème » de l'auteur mis en exergue de cette pièce : « Mystère, rais de lumière dans la nuit – réfraction de la joie, les oiseaux du silence – la personne du Verbe dans une

12. « *Technique de mon langage musical* », 1944.

---

### *La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen*

nature humaine – mariage des natures humaine et divine en Jésus-Christ... ». Et plus loin : « La joie symbolisée par des chants d'oiseaux »<sup>13</sup>.

Une atmosphère de pureté, d'humilité, de sainteté habite la joie de Noël dans le cycle de neuf pièces pour orgue *La Nativité du Seigneur* (1935). Joie mystérieuse et poétique dans les pièces consacrées aux *bergers*, aux *anges*, aux *mages*. Joie exultante de l'Église dans la pièce conclusive « *Dieu parmi nous* » (avec, entre autres, une évocation du *Magnificat*). Joie toute intérieure, pure comme un vitrail, puis discrètement exultante dans la première pièce « *La Vierge et l'Enfant* » que Messiaen accompagne d'une citation du Prophète Zacharie : « *Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Voici que ton roi vient à toi, juste et humble* » (Zacharie 9, 9). L'auteur précise que « l'allégresse de la Sainte Vierge » est exprimée à un moment donné par une forme variée de « l'introït de Noël "Puer natus est nobis" » (chant grégorien).

On retrouve l'évocation du *Magnificat* dans la partie centrale de « *Première communion de la Vierge* » (extrait des *Vingt Regards...*), où l'auteur indique « enthousiasme haletant » sur la partition. Le reste de la pièce est une méditation (probablement unique dans l'histoire de la musique) sur l'union intime de la Mère et du Fils alors qu'elle le porte en son sein, entre l'Annonciation et la Nativité. La joie de Marie est toute adoration silencieuse.

Parmi les « colorations » de la joie chez Messiaen, il faut aussi mentionner l'utilisation fréquente de thèmes de plain-chant grégorien. La sobre jubilation de certains contours mélodiques de ces thèmes confère une dimension sacrée à l'expression de la joie. Parfois enrichis d'harmoniques et de timbres typiquement messiaenesques (comme dans *couleurs de la Cité céleste*), parfois énoncés dans leur nudité originelle (comme dans le cycle pour orgue *Méditations sur le Mystère de la Sainte Trinité*, 1969), ces thèmes semblent monter de la mémoire de l'Église, ils viennent s'insérer dans le langage si novateur de Messiaen, ils sont comme le sceau de la catholicité de son message qui assume tous les temps.

13. Nous reviendrons dans un instant sur les chants d'oiseaux dans l'œuvre de MESSIAEN.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

### L'immatérielle joie

Les chants d'oiseaux ! la grande passion de Messiaen. Musicien fasciné par les chants de ceux dont il affirme qu'ils lui ont « redonné le goût de composer »<sup>14</sup>, il prononce aussi, en vrai théologien, ces paroles devenues célèbres sur les oiseaux qui sont « nos petits serveurs de l'immatérielle joie »<sup>15</sup>. Notés par le compositeur dans la nature et transcrits de manière de plus en plus systématique – surtout à partir des années 50 –, les chants d'oiseaux deviennent, dans son œuvre, symbole privilégié de la joie. Le *Catalogue d'oiseaux* (1958), cycle de treize pièces pour piano, « festival » de chants d'oiseaux constamment accompagnés de l'évocation musicale de l'environnement naturel des « solistes » ailés, rayonne d'une joie émerveillée toute franciscaine, bien qu'il n'y ait dans cette œuvre aucune allusion religieuse<sup>16</sup>.

Dans les autres œuvres, les chants d'oiseaux ne sont pas seulement confiés au piano, mais aussi à l'orgue, aux instruments d'orchestre, etc. Dans les œuvres religieuses ou mystiques, il arrive plus d'une fois que l'auteur ait recours à des chants d'oiseaux pour exprimer l'inexprimable... Les oiseaux deviennent alors les « liturges » de l'indicible devant lequel tout autre langage s'efface. Il en est ainsi, par exemple, dans la pièce intitulée « *La joie de la grâce* », extraite du *Livre du Saint Sacrement* pour orgue (1984). Cette pièce veut évoquer la joie sublime de l'âme du croyant au moment de la communion eucharistique. Messiaen cite d'abord l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Celui qui aime, court, vole ! il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête ». Puis il précise : « Cette pièce symbolise la joie de l'amour divin par des chants d'oiseaux ». Et ce sont trois oiseaux de Terre Sainte qui chantent tour à tour, à l'état pur, sans autre élément musical qui viendrait les accompagner. Pure médiation entre ciel et terre.

Et puis il y a le triomphe ornithologique de Messiaen ! le prêche de Saint François d'Assise aux oiseaux, sujet du sixième tableau de son opéra, déjà mentionné. Après que le saint les eut invités à louer le Créateur, en particulier parce qu'« Il vous a permis de chanter si

14. Après un temps de « désert » et de doute au niveau de sa créativité, dans les années 50.

15. « *Technique de mon langage musical* », 1944.

16. Il vaut la peine de noter que le commentaire descriptif de chaque pièce par l'auteur est déjà un trésor de contemplation des merveilles de la nature.

## La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen

merveilleusement, que vous parlez sans mots, comme la locution des Anges, par la seule musique »<sup>17</sup>, la gent ailée, avant de s'envoler, répond par un « tumultueux concert » (Messiaen dixit), le « plus fou et le plus foisonnant que Messiaen ait jamais écrit... exprimant une joie surnaturelle... le trop-plein de jubilation ne [pouvant] plus s'extérioriser qu'en quittant terre ! » (Harry Halbreich). Un grand nombre d'instruments d'orchestre assurent ce concert d'oiseaux dont l'écriture extrêmement rigoureuse met en place ce que Messiaen appelle lui-même un « fouillis organisé ». Joie pour les oreilles et pour l'esprit ! joie visuelle aussi pour le mélomane averti qui peut suivre la partition ou regarder la performance du chef d'orchestre.

### Toute la Création aspire...

Selon la *Lettre aux Romains*, la Création toute entière aspire à la joie et à la gloire des enfants de Dieu (*Romains* 8, 19-23). Messiaen, en théologien catholique, convoque non seulement les oiseaux mais toute la Création à la louange de Dieu. La joie et la puissance créatrice de Dieu sont admirablement exprimées dans « *Par Lui tout a été fait* » (extrait des *Vingt Regards...*). On a l'impression d'assister au violent foisonnement originel des éléments (formation des galaxies etc.) qui se mettent en place... et à la fin du morceau, comme pour une hymne jubilante, « la Création chante le *thème de Dieu* »<sup>18</sup> (commentaire de l'auteur).

Dans le *Catalogue d'oiseaux*, le compositeur, grâce à son extraordinaire capacité d'évocation, nous fait « entendre » les éléments divers du paysage : rochers, rivières, mers, arbres, étangs, brouillards, nuits... La joie participative de la Création s'exprime par exemple dans une des pièces où l'auteur veut évoquer la beauté radieuse de la mer sous le soleil : un thème bref et fulgurant revient à plusieurs reprises avec à chaque fois l'indication « Joie de la mer bleue »<sup>19</sup>.

Dans l'immense œuvre pour grand orchestre et grand chœur de 1969 *La Transfiguration de Notre-Seigneur-Jésus-Christ* (un autre

17. Les paroles du livret de l'opéra sont d'Olivier MESSIAEN.

18. *Thème de Dieu* : sorte de *leitmotiv* de cinq accords, qui revient souvent dans les « *Vingt Regards...* ».

19. « *Le traquet rieur* », 12<sup>e</sup> pièce du « *Catalogue...* ».

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

sommet !), outre les nombreuses mélodies d'oiseaux qui s'y trouvent, Messiaen fait « chanter » avec un rare bonheur les montagnes, les neiges éternelles, le soleil, les gouffres... Une célébration cosmique de la splendeur de la Transfiguration.

Dans cette liturgie cosmique, les étoiles occupent une place privilégiée dans certaines œuvres. Elles symbolisent au plan de la vision ce que les chants d'oiseaux symbolisent au plan de l'audition, à savoir la joie surnaturelle et la Gloire. Ainsi dans la pièce pour grand orchestre intitulée « *Les étoiles et la Gloire* » (extrait de *Éclairs sur l'au-delà...*, 1991). Entre autres citations choisies par l'auteur, on lit les paroles du Prophète Baruch : « *Dieu appelle les étoiles, elles répondent : nous voici ! elles brillent avec joie pour Celui qui les a créées* » (*Baruch 3, 35*)<sup>20</sup>.

Cette assomption unificatrice à la Gloire de Dieu de l'immense diversité de la Création dans la démarche messiaénique, est admirablement synthétisée par le compositeur au début du commentaire analytique de son œuvre pour orchestre (avec piano) *Des canyons aux étoiles...* (1974). Il écrit : « Des canyons aux étoiles... C'est-à-dire en s'élevant des canyons jusqu'aux étoiles – et plus haut, jusqu'aux ressuscités du paradis – pour glorifier Dieu dans toute sa création : les beautés de la terre (ses rochers, ses chants d'oiseaux), les beautés du ciel matériel, les beautés du ciel spirituel. Donc, œuvre religieuse d'abord : de louange et de contemplation. Œuvre aussi géologique et astronomique. Œuvre de son-couleur, où circulent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... ».

Et il y a l'ineffable transfiguration de la Création en *cieux nouveaux* et en *terre nouvelle*, dans l'Amour du Cœur de Jésus. Dans une des pièces extraites de *Des canyons aux étoiles...*, Messiaen cite le théologien allemand Romano Guardini (mort en 1968) : « Le Cœur de Jésus sera l'espace qui renfermera toutes choses... Tout sera transparence, lumière... L'amour comme état permanent de la Création, l'identité de l'intérieur et de l'extérieur : voilà ce que sera le Ciel ! » (*Le Seigneur*)<sup>21</sup>.

20. Chez MESSIAEN, les étoiles symbolisent souvent la Résurrection, et à divers endroits il cite les paroles de Paul en 1 *Corinthiens* 15, 41-42.

21. Citation qui introduit la 8<sup>e</sup> pièce intitulée « *Les ressuscités et le chant de l'étoile Aldébaran* ».

---

## *La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen*

### **La joie parfaite**

Nous atteignons le sommet avec l'opéra *Saint François d'Assise*, texte et musique d'Olivier Messiaen (1983), quelques quatre heures et demie de « célébration » de la joie. En trois actes et huit tableaux (nous avons déjà évoqué les cinquième et sixième), le compositeur nous décrit le cheminement de la grâce et l'accroissement de la joie dans l'âme de saint François ; cheminement qui passe par l'épreuve redoutable des *stigmates* (septième tableau) pour aboutir, par delà la mort, à l'union à Dieu. Le premier tableau intitulé « *La Croix* » nous donne les célèbres paroles de François à Frère Léon sur la *joie parfaite* qu'on ne peut trouver qu'à travers la Croix. C'est dans le troisième tableau « *Le baiser au lépreux* » que la joie se manifeste, surtout par la reprise fréquente du *thème de la joie*, un thème bref, rapide et lumineux de quatre accords descendants qui reviendra comme un *leitmotiv* dans le reste de l'œuvre. À la folle exultation du lépreux miraculeusement guéri, exprimée par une vertigineuse danse de joie, s'ajoute selon Messiaen la joie encore plus essentielle de François qui a remporté une grande victoire sur lui-même avec la grâce de Dieu en embrassant le malade. C'est à ce moment-là que « François devient Saint François » nous dit l'auteur.

Le point culminant de la joie dans l'ensemble de l'œuvre de Messiaen est atteint dans la partie conclusive du huitième et dernier tableau « *La mort et la Nouvelle Vie* ». Après les adieux et la mort du saint, le grand chœur (150 personnes), avec le grand orchestre, proclame dans une solennelle exultation les paroles inspirées de 1 *Corinthiens* 15 : « Autre est l'éclat de la lune, autre est l'éclat du soleil, Alléluia ! Autres sont les corps terrestres, autres sont les corps célestes, Alléluia ! Même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile ! ainsi en va-t-il de la résurrection des morts, Alléluia ! Alléluia ! De la douleur, de la faiblesse, et de l'ignominie : il ressuscite... de la Force, de la Gloire, de la Joie !!! ». L'intensité de la joie, dans tout ce passage, devient presque insoutenable. Fanfares de trompettes, carillons, percussions, le « délire de joie » symbolisé par le chant de deux alouettes, l'interminable clameur du mot final, *Joie*, par le chœur, soutenu par l'immense orchestre (dont trois ondes Martenot) déployant toute sa puissance... telle est cette extraordinaire célébration – probablement inégalée à ce jour – de la joie chrétienne, message profondément évangélicisateur pour notre époque et notre culture, que le compositeur a l'audace de nous présenter sur un plateau d'opéra !

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean-Rodolphe Kars

Le *Saint François d'Assise* est comme la *somme* de tout l'univers sonore et spirituel de Messiaen<sup>22</sup>. Peut-être son testament ? D'aucuns déchiffrent le secret de sa vie de compositeur catholique et mystique dans les paroles, inspirées de saint Thomas d'Aquin, qu'il met sur les lèvres de saint François mourant : « Seigneur, Seigneur, Musique et Poésie m'ont conduit vers Toi : par image, par symbole et par défaut de vérité... Seigneur, Seigneur, illumine-moi de ta Présence ! Délivre-moi, éblouis-moi pour toujours de ton excès de vérité ».

### Joie et Eucharistie

À la suite d'une telle *somme* était-il envisageable qu'il y ait un *après* saint François ? Au bout de huit années, souvent harassantes, consacrées à la composition de son opéra, Messiaen disait : « J'ai 75 ans, et probablement j'ai fini ».

Et voilà que la Providence a permis que le musicien, exténué, retrouve l'inspiration en improvisant à son orgue de la Sainte Trinité, lors de la célébration de la *Cène du Seigneur*, Jeudi Saint 1984. Il a été donné à Messiaen cette grâce de pouvoir encore aller au-delà de ce qui semblait indépassable, et il n'y a que le Mystère de l'Eucharistie qui permettait ce dépassement, surtout en intériorité. Et c'est ainsi que nous avons le *Livre du Saint Sacrement*, un cycle monumental de dix-huit pièces pour orgue (1984), le plus somptueux sanctuaire sonore édifié en l'honneur de la Sainte Eucharistie. Dans ce chef-d'œuvre d'adoration, de louange, d'union mystique, la joie messianique devient Eucharistie, pure transparence à la grâce. « *La Résurrection du Christ* », 10<sup>e</sup> pièce, est à nouveau célébrée – d'une manière très différente de celle de l'extrait des *Corps glorieux* précédemment mentionné – musique *fortissimo*, très lente et solennelle, sorte d'explosion de lumière dans la nuit, inspirée en

22. Y compris de cet aspect de son langage que nous ne pouvons développer, à savoir ses œuvres les plus spéculatives comme les *Quatre études de rythme* pour piano (1950) ou *Chronochromie* pour orchestre (1960), entre autres. Une certaine joie de l'esprit, certes beaucoup plus austère, se dégage de cette recherche du compositeur sur le *rythme*, les différentes dimensions du *Temps*, l'*Éternité*... Il utilisera plus tard ce langage spéculatif pour exprimer l'épaisseur d'un mystère comme pour « *Les stigmates* » de saint François, par exemple.

## *La joie dans l'œuvre d'Olivier Messiaen*

partie par la *Résurrection du Retable d'Issenheim* de Mathias Grünewald. La pièce suivante, intitulée « *L'apparition du Christ ressuscité à Marie-Madeleine* », est remplie de la « joie folle » qui saisit la sainte lorsqu'elle reconnaît Jésus. Il y a encore la « *Prière après la communion* », 16<sup>e</sup> pièce, avec les paroles de saint Bonaventure citées en exergue par Messiaen : « Mon parfum et ma douceur, ma paix et ma suavité... ». Et enfin, la dernière pièce, « *Offrande et Alléluia final* », inspirée par ces paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Je vous offre, Seigneur, tous les transports d'amour et de joie, les extases, les ravissements, les révélations, les visions célestes de toutes les âmes saintes... »<sup>23</sup>.

### **Jérusalem au sommet de ma joie**

Puis dans les années qui suivent, d'autres œuvres voient le jour. Voici un petit joyau, typique encore de la joie messianique : *Un sourire*, pièce pour orchestre écrite pour le 5 décembre 1991, bicentenaire de la mort de Mozart. L'auteur écrit : « Malgré les deuils, les souffrances, la faim, le froid, l'incompréhension, et la proximité de la mort, Mozart souriait toujours. Sa musique souriait aussi. C'est pourquoi je me suis permis, en toute humilité, d'intituler mon hommage : "Un sourire"... ».

Et nous atteignons le sommet invisible, la *Jérusalem d'en haut*, aboutissement de l'activité créatrice de Messiaen. *Éclairs sur l'au-delà...*, cycle de onze pièces pour grand orchestre (1991), est son œuvre ultime<sup>24</sup>. Rien ne laissait prévoir que la fin serait si proche (avril 1992). *Éclairs sur l'au-delà...*, inspiré en grande partie par des extraits du livre de l'*Apocalypse*, se révèle être le dernier et sublime acte de foi exprimé par le compositeur avant le Face à Face éternel. Message radieux d'espérance en la vie éternelle dans le Christ, cette œuvre est comme un « sourire » de Dieu venant couronner toute la création de son serviteur Olivier. Nous avons déjà mentionné la

23. Vers la fin du morceau, le mot *Joie* est même proclamé par un thème en *langage communicable*, procédé musical inventé par MESSIAEN : sorte d'alphabet musical où chaque lettre correspond à une note et à une durée.

24. Il en a achevé la composition, quelques mois avant sa mort, mais il ne l'a jamais entendue.

**L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE** ————— **Jean-Rodolphe Kars**

8<sup>e</sup> pièce, « *Les étoiles et la Gloire* ». Qu'il nous soit permis d'évoquer la 3<sup>e</sup> pièce intitulée « *L'Oiseau-Lyre et la Ville-Fiancée* », où la *Cité Sainte qui descend du ciel... comme une fiancée... (Apocalypse 21)* est symbolisée par le chant de l'Oiseau-Lyre-Superbe que le compositeur, émerveillé, avait entendu pour la première fois en 1988, lors d'une tournée en Australie. Il y a aussi la sublime consolation exprimée par la 7<sup>e</sup> pièce, « *Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux...* » (*Apocalypse 21*). Et enfin l'ouverture sur le ciel : « *Le Christ, Lumière du Paradis* » (*dernière pièce*). *En exergue les paroles de l'Apocalypse : « La ville n'a pas besoin de soleil : la gloire de Dieu l'illumine et son flambeau est l'Agneau. Les serviteurs du Christ verront sa face, son nom sera sur leurs fronts, et Dieu jettera de la lumière sur eux ! » (Apocalypse 21 et 22)*. La musique, très lente et très douce, évolue dans le registre aigu des violons à la sonorité tendre et lumineuse, accompagnés par les trilles *pianissimo* de trois triangles qui auréolent toute la pièce d'une vibration lointaine. Dans le commentaire rédigé par Yvonne Loriod-Messiaen, l'épouse du Maître, on lit : « C'est l'arrivée, le Bonheur, le Paradis, la Lumière qui est le Christ et qui éclaire l'Éternité... La page est tournée, la terre est loin, le temps est aboli, c'est un présent de bonheur qui ne finira plus. L'Amour infini du Christ dans l'âme qui le contemple... »

Paray-le-Monial, Ascension 2004.

Père Jean-Rodolphe Kars. Chapelain de Paray-le-Monial. Ancien Pianiste-Concertiste, premier Prix du Concours de Piano Olivier Messiaen (1968). Conférencier du Festival Messiaen à l'église de la Sainte Trinité, Paris (1995).

Jean BASTAIRE

## La joie pascale

**D**ANS la quête mystique qui bouleversa mon adolescence, autour de ma vingtième année, j'oscillai entre l'exultation et l'abattement, le trésor de grâces et la nudité dérisoire. Il va de soi que je n'étais pas un héros de l'aventure intérieure, mais un pauvre gamin naïf et pur, qui germait du sol laborieux d'un milieu populaire aux horizons restreints. La religion y était nulle, pas l'amour.

« Inchrétien » dans la moëlle, comme aurait dit Péguy, je n'avais pour formuler les passions spirituelles qui commençaient à m'agiter que le bric-à-brac d'aumônes glanées au hasard de lectures buissonnières, miettes philosophiques, bibliques et asiatiques qui apaisaient ma faim en relançant mon appétit. Situation banale de nos jours où l'« l'inchristianisation » est devenue générale et le bazar des religions ouvert à tous. J'ai connu cela il y a près de soixante ans, dans mon coin de province artisanale et laïque.

Une phrase de Spinoza m'avait retenu, la seule que j'aie jamais lue de l'auteur de l'*Éthique*. J'en devais la citation à Romain Rolland, mon premier éducateur dans la vie mystique. Le philosophe juif avait écrit : « Le rire est un pur sentiment de joie, et il ne peut avoir d'excès, et il est bon » (IV, 42).

Ce fut le point de passage entre ma vie d'enfant et ma vie adulte. Je ne l'ai jamais renié, et j'y ai toujours vu le noyau de mon existence ultérieure, la force déflagratrice qui a brisé mes pires scléroses et m'a relevé des plus profonds abîmes. Le rire est bon, et je crois fermement que le diable est un chevalier à la triste figure auquel infiniment trop de chrétiens à travers les siècles, ont cru nécessaire de ressembler.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE Jean Bastaire

Quand je pense qu'on a pu soutenir que Jésus n'avait jamais ri, je suis partagé entre l'étonnement et l'indignation. Je compatis aussi à la misère de ceux qui ont pu avoir une telle image d'un sauveur désespérément sérieux, impassible, insensible, à ce point désincarné qu'on aurait pu aussi bien prétendre qu'il n'avait jamais pleuré. Or il a pleuré. L'Évangile le dit, au moment où Jésus s'apprête à ranimer son ami Lazare et à le sortir de la tombe. En souverain thaumaturge, il aurait pu se passer de cette émotion déplacée. En homme fraternel, il a préféré verser des larmes.

A-t-il ri aux noces de Cana ou au banquet offert par Simon le pharisien ? Je doute qu'il se soit comporté en convive réservé, distant, soucieux de marquer qu'il n'était pas comme les autres. Car justement il était comme les autres, hormis le débordement, la vulgarité, l'ironie, la malice. Il avait la saine gaîté de l'homme qui se réjouit dans les bons moments comme il s'attriste dans les mauvais.

Nous pouvons être absolument certains qu'il a ri étant enfant, participant aux jeux des autres enfants, ne se tenant nullement à l'écart comme aurait été un jeune observateur absent des piailllements d'allégresse ou s'érigeant en censeur des plaisanteries de ses petits camarades. Encore plus impossible qu'il n'ait pas ri à la maison, entre Marie et Joseph, dans un foyer où il était aimé comme jamais aucun enfant ne l'a été.

Le rire est le propre de l'enfant. Un enfant qui ne rit pas est un enfant assassiné. Un adulte qui ne rit plus est un enfant affaibli, étouffé, desséché. Il faut avoir honte de ne pas rire, même et surtout lorsqu'on n'en a pas envie. La grâce ranime dans l'aridité du péché la source du rire. C'est une grande charité que de faire don du rire quand on n'a pas envie soi-même de le donner. Il n'est pas besoin d'être japonais pour comprendre que le devoir de gaîté est une politesse éminente et sacrée.

\*  
\* \*

Dans mon herbier adolescent, une deuxième citation était empruntée à Augustin. J'ignore qui me l'avait donnée et dans quelle œuvre de l'évêque d'Hippone elle était prise. Elle reposait à mes yeux sur l'affirmation de Spinoza en procurant à l'expérience de la joie – et non plus seulement du rire – une profondeur insoupçonnée.

«La joie, remarque Augustin, entre en nous lorsqu'elle est médiocre, mais nous entrons dans la joie quand elle surmonte la

---

## *La joie pascale*

capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge et que nous en sommes absorbés. »

Qu'est-ce à dire, sinon que la joie est première, qu'elle nous précède, et que loin d'être une proie dont nous nous emparons en la taillant à notre mesure, elle est un don qui nous envahit, hors de toute mesure, en nous configurant à ses dimensions absolues.

Telle était l'expérience balbutiante que je faisais à vingt ans : celle non pas d'une immersion dans le divin où je me serais perdu, mais d'une exaltation en Dieu qui n'annihilait pas ma personne et la portait au contraire à un degré d'incandescence inconnu, inaccessible à mes propres efforts, et dont me gratifiait une libéralité mystérieuse et pure.

J'interprète les choses de cette façon, maintenant que j'y vois rétrospectivement plus clair. Mais à l'époque l'expérience pouvait aussi bien être interprétée de manière panthéiste, dans le sens de Spinoza et non d'Augustin. J'étais incapable d'opérer le discernement nécessaire.

Je flairais pourtant le problème à travers une troisième citation que j'avais moi-même choisie dans les *Fioretti* (chapitre 8). Elle était extraite de la page célèbre de cette « joie parfaite » que François enseigne à frère Léon, un jour d'hiver à ne pas mettre un chien dehors. Le paradoxe de la croix inspire à François de dire que la joie parfaite serait justement, arrivés au couvent de la portioncule, de ne pas être reconnus par les frères et d'être rejetés comme des vauriens dans la neige et la boue.

La parabole crucifère ne m'avait pas touché. Par contre, j'avais aimé la référence à saint Paul que François citait en conclusion pour condamner toute glorification de soi-même et exalter l'humilité des vrais disciples de Jésus : qu'as-tu que tu ne l'aies de Dieu ? Et si tu l'as de Lui, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu l'avais de toi ? (*Première Épître aux Corinthiens*, 4, 7).

Je déplaçais la question posée par François. Pour moi, la joie parfaite n'était pas dans la résolution de se conformer aux souffrances du Christ, mais dans l'aveu d'une radicale dépendance de chaque créature envers son Créateur. La perfection de la joie tenait à ce qu'elle était reçue et non produite par l'homme. Là encore, comme chez Augustin, elle naissait d'un abandon et non d'une possession.

\*  
\* \*

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean Bastaire

Il est significatif que je ne m'étais pas arrêté une seconde à ce qui était pourtant central aux yeux de François : le scandale d'une douleur injuste qui, loin d'être combattue, doit être acceptée, cultivée, privilégiée par amour de Jésus et volonté de l'imiter dans son amour pour nous pousser jusqu'au martyre.

Je n'étais pas insensible à cette compassion, à ce désir de communier littéralement à la souffrance, au pain du Christ. Mais ce n'était pas alors mon problème. Mon attention se tournait tout entière vers la joie et sa justification. J'étais un enfant gonflé de sève, assoiffé de lumière, et follement soucieux de comprendre pourquoi un océan de bonheur gémissait dans son sein.

Invinciblement je me détournais de la religion catholique qui m'offrait une saveur de sépulcre. Elle me semblait suinter d'un pessimisme foncier, être perpétuellement en deuil, comme ces paysannes d'autrefois qui, à partir de quarante ans, ne cessaient plus de s'habiller en noir.

L'Église romaine vêtait symboliquement ses prêtres en noir dès leur entrée au séminaire, et ils continuaient ensuite de vivre parmi leurs ouailles dans ce costume d'enterrement, en contraste avec les moines, ces vrais retranchés du siècle, qui étaient souvent habillés de bure blanche ou brune. Certaines bonnes sœurs se revêtaient de serge bleue. Que de variété et de couleurs chez ces ascètes !

Le catholicisme me paraissait enfermé dans un cimetière, du moins sur terre. La Résurrection n'était certes pas oubliée, et les cloches sonnaient à toutes volées au sortir du Carême. Mais sortait-on vraiment de la mort ? Le Vendredi Saint était-il vraiment englouti par le triomphe de Pâques ?

Sous mon regard profane, tout se déroulait comme si la Résurrection, à l'inverse de ce qu'affirmaient pourtant les chrétiens, relevait encore de l'avenir. Extraordinaire promesse, invincible espérance, mais qui restait à réaliser *hic et nunc*. L'expérience concrète, palpable, vérifiable, enseignait la dissolution de toutes choses ici-bas. La terre était une vallée de larmes, un royaume voué au vide dont il ne fallait rien attendre de solide.

Comme si la Résurrection n'était pas, dans la vie de Jésus, un événement aussi charnel, aussi advenu, aussi réalisé que sa Nativité et sa Passion ! Et comme si le mystère chrétien, auquel l'évangile nous invite à participer, ne consistait pas à communier spirituellement, mais non moins réellement, à la naissance, à la mort et à la résurrection du Christ !

---

## *La joie pascale*

Ce qui me sautait aux yeux, c'était le malaise d'une religion trop souvent freinée, inhibée, contrariée avant d'avoir atteint le terme de son parcours. Comment croire à ce terme si les fidèles eux-mêmes n'osaient pas en être les témoins résolus, rayonnants, à l'exemple des premiers apôtres et de tant d'autres innombrables disciples à travers les siècles ?

\*  
\* \*

Tout a changé pour moi le jour où la joie est redevenue lisible sur le visage du Christ, où l'impatience de Pâques n'a plus été retenue par la patience du Vendredi Saint. Le mystère de Jésus tient tout entier dans la résolution de cette tension entre souffrance assumée et souffrance vaincue.

Je me suis converti quand des chrétiens m'ont appris que Jésus n'est pas un maître de douleurs, stoïquement accroché au gibet pour enseigner l'impassibilité, mais un serviteur souffrant qui offre son sang et ses plaintes pour libérer la gloire. C'est un maître de béatitudes autrement efficace que Schiller et Beethoven avec leur *Hymne à la joie* dont je m'emplissais le cœur.

La joie du Christ rayonne de sa croix lumineuse, car grâce à Lui il n'existe pas de croix sans éclat, d'abjection sans assumption, de déréliction sans sacre. Je fus très frappé lorsque je vis à Rome, quelques années plus tard, les sarcophages chrétiens arborant unanimement une croix cerclée de lauriers, où l'instrument d'infamie était transformé en sacrement de victoire.

Restait à faire mon éducation à la souffrance par la contemplation de cette croix triomphante. Ce travail s'effectue toujours mal, et c'est au fond très bien, car il montre que la souffrance n'est pas inscrite dans le dessein de Dieu. Il innocent Dieu du soupçon de l'avoir créée ou simplement tolérée à des fins pédagogiques ou thérapeutiques.

Il n'en est absolument pas ainsi. Dieu n'est pas auteur ou complice, mais victime. C'est bien pourquoi il débarque du haut du ciel pour remédier à cette situation en se posant lui-même comme victime. Il relève le défi lancé par le mal en se saisissant du supplice de la croix comme moyen de sauver et de guérir.

L'agonie christique est indissociable de la libération christique, car comme toute agonie, elle est un combat qui postule une issue.

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE ————— Jean Bastaire

Mais puisque c'est Dieu qui combat, aucun doute n'existe sur la nature de l'issue. Il n'est pas envisageable que Dieu soit vaincu, si pour tout autre homme que Jésus l'incertitude demeure. À charge pour les autres hommes d'imiter Jésus, de s'identifier à Jésus, afin de ne pas être vaincus.

Mais nous avons une tendance irrésistible à fuir le modèle. Nous répugnons totalement à gagner la joie au prix de la croix. Il faut que le Bon Pasteur nous ramène longuement, patiemment aux sombres pâturages de Gethsémani et du Calvaire pour qu'il nous introduise enfin à l'éblouissement de Pâques.

\*  
\* \*

Nous avons été de ceux, ma femme et moi, qui ont participé dans l'émerveillement au plein retour de la veillée pascale, durant les années 60. Rassemblés sur la place devant l'église, nous regardions, frémissant d'attente, le bois sec crépiter dans le brasier, avec de brefs éclats de parousie.

Les étoiles dans le ciel se taisaient. Le grand cierge était béni et encensé, puis allumé aux flammes. Nous tous tenant nos petits cierges éteints, nous suivions la colonne de feu avançant vers le porche. Dans l'église obscure, la procession remontait la nef, et la multitude des petits cierges se couronnait de semences d'or, à partir du luminaire royal.

Par trois fois l'acclamation s'élevait : « Lumen Christi ! ». C'était vraiment pour chacun, au plus timide et bouleversé de son âme, un défi aux enfers, un recul des ténèbres, une transfiguration de la nuit. Celle-ci n'était pas effacée, mais peu à peu saturée de clarté, poreuse à la gloire.

Le prêtre proclamait alors la pâque du Seigneur et, dans une explosion de joie, célébrait le cierge pascal, figure du Christ vraiment mort et vraiment ressuscité. « Ô nuit de vrai bonheur : toi seule pus connaître cette heure où le Christ a surgi des enfers. C'est de toi qu'il fut écrit : "La nuit resplendit comme le jour, la nuit même est lumière pour ma joie" ».

« La nuit même est lumière pour ma joie ». On ne saurait soutenir de paradoxe plus fulgurant, et d'une telle douceur pourtant. Cette nuit qui offusque si cruellement ma joie, qui la torture, l'étouffe et la supprime, non seulement elle n'a pas le dernier mot, mais par un retournement prodigieux elle se métamorphose en clarté, elle est l'aliment même de ce qu'elle croyait détruire.

---

## *La joie pascale*

La joie pascale est un miel qui semble amer au premier goût. Mais c'est la rançon du *passage*. L'issue est radieuse, et tout converge vers cette issue par le Christ Jésus. Il ne faut pas céder aux ténèbres, car ce serait trahir le sens de leur opacité. Dans la matrice de Calvaire, sur le berceau de la croix, la nuit engendre la splendeur.

\*  
\* \*

C'est bien pourquoi Paul peut écrire aux Thessaloniens : «Soyez toujours dans la joie, priez sans relâche, rendez grâce en toute circonstance» (*Première Épître aux Thessaloniens*, 5, 16-18). Il est impossible d'être dans la joie à tout moment, quels que soient les événements qui arrivent. Le malheur fait plier et tomber le malheureux. Au creuset de l'épreuve, le plus fidèle des chrétiens est comme le plus héroïque des stoïciens. Il ne peut que durer, endurer. Il ne peut pas se réjouir.

Je me méfie des joies mystiques fondées sur la douleur. Il n'y a de joie que procédant de l'amour. Seule la compassion d'amour à l'égard des souffrances d'une personne qu'on aime suscite une joie véritable, joie de secourir et de sauver qui aide insensiblement le souffrant à résister, même si elle ne peut aller jusqu'à le libérer.

C'est le sens le plus profond de la «joie parfaite» engendrée chez saint François d'Assise par sa communion aux douleurs de Jésus. Elle excède le simple devoir de reconnaissance pour le Sauveur venu délivrer le monde du péché. L'échange d'amour exige que le pécheur aide à son tour Jésus, souffre pour Jésus qui souffre pour lui.

Alors il y a joie à souffrir, puisque la souffrance n'est plus seulement subie, mais donnée. Elle n'est plus seulement dommage pour soi, mais avantage pour autrui. On entre avec elle dans le système de Jésus qui consiste à convertir, par l'alchimie de l'amour, la boue en or, l'enlissement en exaltation, le néant en gloire.

\*  
\* \*

La joie pascale ne triomphe pas seulement des douleurs humaines. Elle assume aussi et sanctifie les douleurs de l'univers entier. Il y a une façon étroite, mesquine, égoïste de restreindre le salut aux seules dimensions de l'humanité qui fait fi de la communauté de création instaurée dès l'origine par le Père, bouleversée ensuite par

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean Bastaire

la chute, et que le Fils a eu pour tâche de restaurer, dans l'unité du Saint-Esprit.

Nous avons toujours été scandalisés, ma femme et moi, par l'indifférence globale des chrétiens des derniers siècles à l'égard du calvaire de « notre petite sœur la Terre », comme dit Chesterton. Cette insensibilité massive offrait sans doute de nombreuses exceptions individuelles. Mais le principe restait sauf : tout pour l'homme, créature libre, et rien pour les autres créatures, bonnes pour la casse après une accession éphémère à l'existence.

Ce quant-à-soi théologiquement odieux, infidèle à la plus haute tradition chrétienne, n'a commencé à se fissurer que depuis quelques décennies, lorsqu'on s'est aperçu que les malheurs de la planète pouvaient fort bien engendrer les malheurs de l'humanité. Mais ce *mea culpa* ne changeait rien sur le fond, car il s'agissait toujours pour l'homme de sauver sa précieuse peau par le détour de la sauvegarde des autres créatures.

Il n'était pas question d'avoir pitié de l'ensemble de la création et de ce que le péché de l'homme en avait fait, au mépris des commandements premiers du Créateur. Encore moins d'imaginer que cette pitié aurait pu entrer pour une part essentielle dans la démarche d'incarnation du Verbe. « Cur deus homo ? » Certainement pas pour sauver les hirondelles, les arbres et les étoiles.

Saint Paul écrit pourtant aux Romains que « la création aspire de toutes ses forces à voir cette révélation des fils de Dieu. Car la création a été livrée au pouvoir du néant, non parce qu'elle l'a voulu, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage, de la dégradation inévitable, pour connaître la liberté, la gloire des enfants de Dieu. Elle gémit présentement dans les douleurs de l'enfantement » (*Épître aux Romains*, 8, 19-22).

La création est elle aussi en croix. La croix de Jésus est une croix cosmique, comme l'ont très bien décrite les pères de l'Église, tels Irénée de Lyon et Grégoire de Nysse, et comme l'ont magnifiquement représentée de grandes mosaïques, dans l'abside byzantine de Saint-Apollinaire-in-Classo, à Ravenne, ou dans l'abside romane de Saint-Clément, à Rome. Dans l'un et l'autre cas, une croix gigantesque figure l'arbre du salut qui jaillit d'une terre parousiaque où paissent les gazelles et volettent les oiseaux.

\*

\* \*

---

## *La joie pascalle*

Pas plus que l'homme, la terre ne peut éviter les souffrances de la chute, ni faire l'économie du sang du Calvaire. Vis-à-vis du cosmos, ce qui différencie la joie chrétienne de la joie païenne, c'est précisément son caractère de mort et résurrection, de *passage* par la mort pour ressusciter à jamais vivante.

La tendance naturelle est de s'abandonner à l'ivresse des forces telluriques. Ainsi courais-je, pendant mon adolescence, sur l'herbe des collines qui dominaient ma ville, ou me laissais-je aspirer par la splendeur des crépuscules d'été qui incendiaient le couchant. Une joie extatique m'emportait en me procurant la certitude que la vérité se confond avec une allégresse indicible, dans une explosion lumineuse qui dissipe toute ombre.

Mais après un tel excès de jubilation, qu'en est-il de la douleur imprévue, de l'atrocité qui s'introduit à doses plus ou moins fortes dans cette béatitude ? Chez certains, l'infiltration maléfique peut s'effectuer très tôt, presque à l'origine. La menace du néant rôde autour de chaque naissance. Pour d'autres, le choc de l'irréparable intervient plus tard et fêle irrémédiablement la vitre pure à travers laquelle ils contemplaient le monde.

À quelque moment que ce soit, la nature révèle une vulnérabilité bouleversante qui invalide au fond toute joie en la rendant précaire, trompeuse, périssable. « La vérité est peut-être triste », sussurait l'affreux Renan, tant honni par Claudel. Avait-il raison ? La vérité ultime de toute créature s'exprime-t-elle dans le désordre, la cruauté, la laideur, la nuit ?

Il suffit de penser aux catastrophes naturelles, ou dites *naturelles*, car on ne saurait croire qu'elles sont l'œuvre de Dieu, fût-ce par le biais de causes secondes qui désobéiraient ainsi à la cause première toute nourrie d'amour. Il y a pire encore : l'universelle loi de la jungle, non moins naturelle, semble-t-il, qui pousse les créatures à se dévorer, s'étouffer, s'exterminer entre elles, l'homme ne faisant pas exception.

Que vient faire la joie de vivre dans ces massacres et ces ruines ? À ce défi, les disciples de Bacchus et de Shiva répondent en transformant la détresse en ivresse. Pour eux, la jubilation de l'être copule avec la jouissance du néant. Un orgasme au noir pollue les noces de clarté dans un assouvissement qui assure en fin de compte le triomphe du vide.

\*

\* \*

## L'EXPÉRIENCE DE LA JOIE \_\_\_\_\_ Jean Bastaire

La joie cosmique que propose le Christ n'a rien de ces bacchantales shivaïques. Elle ne rétablit pourtant pas l'harmonie originelle, comme on l'a trop souvent dit. Elle est certes le résultat d'un combat. Mais c'est pour que l'harmonie originelle, telle qu'elle était inscrite dans le dessein du Père, s'accomplisse enfin pleinement par le Fils, malgré le désastre de la chute.

La joie pascale des créatures, comme toute joie résurrectionnelle, est onéreuse. Mais envers et contre tout, elle marque la volonté d'amour du Créateur. Le Père ne se repent pas de sa radicale charité. S'il a décidé de toute éternité de créer pour son Fils un corps non seulement individuel mais cosmique, univers de pure grâce, afin de donner figure à la parfaite altérité d'amour qui circule au sein de l'existence trinitaire, ce n'est pas pour restreindre après coup son projet.

Il entend bien sauver tout ce qu'il a créé. À tout jamais il a besoin d'insuffler la vie à ces petits gosiers d'oiseaux et à ces brasiers d'étoiles qui le ravissent par les mille traits mystérieux qu'ils empruntent à son Fils. Il a besoin d'un Visage terrestre et charnel à caresser, d'une terre qui ne se dissipe plus en poussière, d'une chair qui ne se corrompt plus en fumier, d'une terre et d'une chair libérées de leur vanité et promues définitivement à la gloire.

Avoir pitié de la création, c'est épouser la pitié du Créateur à son égard, partager la commisération du Père pour son Fils, relayer le désir fou du Père de sortir du tombeau le corps entier de son Fils, non réduit à la seule chair de l'humanité, mais investi de toute la chair de l'univers.

Ainsi la création répondra-t-elle à la genèse qui l'a portée à l'être, et à la commisération qui lui a rendu l'intégrité de l'être, par une acclamation sans fin exprimant non seulement la louange cosmique qu'il lui était normalement assigné de produire, mais la gratitude qui l'inonde d'avoir été tirée une seconde fois du néant pour constituer une nouvelle terre et de nouveaux cieux autour de la nouvelle Ève et du nouvel Adam<sup>1</sup>.

Jean Bastaire, né en 1927. Écrivain, membre du comité de rédaction francophone de *Communio*.

1. Sur l'expérience de la Pâque et de la joie pascale, voir Hélène et Jean BASTAIRE (2004), *La Pâque à deux*, Paris, Parole et Silence.

# **Hans Urs von Balthasar et la culture européenne**

Colloque de l'UNESCO  
le 22 janvier 2005

*Avec : Mgr Peter Henrici, évêque de Coire,  
coordinateur international de Communio.*

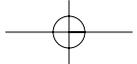
*Jean-Louis Chrétien (Université Paris-IV)*

*Jean-Luc Marion (Paris-IV – Chicago)*

*Jean-Yves Lacoste (Université de Chicago)*

*Gérard Pfister (Éditeur, Arfuyen),*

*Xavier Tilliette (Paris-Rome)*

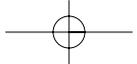


## Faire la Paix : 6 juin 2004

**T**OUT le monde se souviendra du geste du président de la République française, Jacques Chirac, étreignant le chancelier allemand Gerard Schröder, ce 6 juin 2004, à Arromanches. Soixante ans après le débarquement des troupes alliées en Normandie, venues libérer l'Europe de la barbarie nazie, ce geste, à la fois réel et hautement symbolique, marque un moment essentiel dans l'histoire de l'Europe et du monde occidental : la perception commune que ce débarquement apportait la libération à tous, c'est-à-dire à chacun des belligérants.

La veille, anticipant ces commémorations, le cardinal Joseph Ratzinger, représentant personnel du Pape et invité par la paroisse Saint-Étienne de Caen à célébrer au nom de l'Église un tel événement, développa une réflexion sur les conditions de la paix. C'est au cours d'un *Te Deum* fervent et en présence d'une assemblée nombreuse et attentive que le Cardinal prononça cette conférence que nous avons la joie de publier ici.

Le cardinal Francis George, archevêque de Chicago, accompagnait un groupe de catholiques américains venus célébrer ce soixantième anniversaire du débarquement qui marquait le début de la libération de l'Europe. Au cours de la messe paroissiale de ce dimanche 6 juin où l'Église fête la sainte Trinité, le cardinal George évoqua le sacrifice de ceux qui étaient morts pour rétablir la liberté. Il invita l'assemblée à combattre la peur pour poursuivre sans entrave une œuvre de paix parmi les nations, au cours de l'homélie que nous publions ici.



*Communio, n° XXIX, 4 – juillet-août 2004*

Cardinal Francis GEORGE

## Dimanche de la Trinité

Saint-Étienne de Caen  
6 juin 2004

« **Q**UI est Dieu ? » « À quoi ressemble Dieu ? » Ce sont les questions que les enfants d'un certain âge posent parfois à leurs parents ou à leurs professeurs. En grandissant, les enfants s'arrêtent parfois de poser cette question, mais l'Église ne s'arrête jamais.

Où s'adresser pour obtenir une réponse ? Au cours des siècles, on a interrogé la nature, en cherchant dans l'ouvrage de Dieu des traces du Créateur. Certains se sont tournés vers le monde intérieur, ont scruté leur cœur et leur esprit pour y découvrir l'idée d'un principe divin dans notre désir d'infini qui dépasse l'expérience. L'Église se tourne vers l'histoire, vers le récit de l'auto-révélation de Dieu, et elle répond à la question : « Qui Dieu est-il ? » par la doctrine de la Sainte Trinité : un Dieu en trois Personnes.

Dans l'histoire de l'auto-révélation de Dieu, Jésus est le Verbe qui explique que Dieu est son Père. Parmi les douze apôtres choisis par Jésus, Philippe a posé à Jésus la question de l'enfant : « Seigneur, montre-nous le Père ». Et Jésus a répondu : « Celui qui me voit, voit le Père ». À quoi Dieu ressemble-t-il ? Regardez Jésus. Jésus est le visage humain de Dieu.

Et qui est Jésus ? Regardez les témoignages : lisez les Évangiles ; écoutez le Corps du Christ, l'Église ; entrez en contact avec Lui dans la vie sacramentelle de l'Église. Vous y découvrirez qui est Jésus. Mais qui est la troisième personne de la Trinité, qui est l'Esprit ?

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Francis George**

Regardez les résultats. Jésus dit de l'Esprit dans l'évangile d'aujourd'hui : « Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il entend... Il me glorifiera, car il prendra dans ce qui m'appartient et vous le proclamera ». L'Esprit reste en retrait, apparaissant seulement dans ce qu'il donne à l'Église et dans les fruits de sainteté dans la vie des fidèles : miséricorde, pardon, unité, joie, paix. La présence de l'Esprit Saint convertit et transforme ceux en qui il habite.

Nous célébrons la fête de la Très Sainte Trinité cette année, le jour du 60<sup>e</sup> anniversaire du commencement de la libération de l'Europe pendant la Seconde Guerre Mondiale. Nous célébrons cette fête ici, dans cette église, et dans cette ville qui a tant souffert des combats. Ces combats ont été livrés pour parvenir à la paix et à la liberté. Ce sont là des signes de la présence de Dieu parmi son peuple. On ne peut les réduire à de simples réalités politiques, car ils disent aux croyants notre communion avec Dieu et entre nous. La communion des personnes divines qu'est la Sainte Trinité cherche toujours à créer une communion de personnes dans l'Église et une solidarité des peuples du monde. La Trinité œuvre dans l'histoire de notre époque et de tous âges pour unir les hommes dans la paix.

Nous évoquons le souvenir de ceux qui ont combattu ici, en particulier de ceux qui sont tombés ici il y a 60 ans, et cette évocation a pour contexte notre foi en Dieu : le Père, le Fils et l'Esprit. Nous voyons leur sacrifice à la lumière de ce que Jésus a fait pour sauver le monde il y a deux mille ans. Nous voyons que leur vie et leur mort ont une signification qui dépasse celle de la perte ou de la victoire militaires, qui dépasse celle de la survie des États-nations. Ceux qui sont morts sont-ils des martyrs ? Pas au sens classique du terme, car aucun de ceux qui sont morts n'est mort explicitement pour sa foi. Le monde les dirait martyrs de la liberté, et nous le pouvons également. Mais ce mot s'est chargé de tant de significations qu'il faut le définir dès qu'on l'utilise. Je crois qu'on peut les dire martyrs de la charité, car ils sont morts par amour pour leur famille, leurs amis et leur patrie. Ils ont donné leur vie pour que d'autres puissent vivre en paix. Ce sont des martyrs de la charité.

Notre contemplation du mystère de la Sainte Trinité doit nous faire passer de la vision à l'action. Nous nous demandons : quand je connais Dieu dans la foi, comment savoir que je L'aime ? Je sais que j'aime le Père si je sais que je suis pardonné et si, moi aussi, je me montre miséricordieux envers les autres. Je sais que j'aime le Fils si je passe du temps avec lui dans la prière et si je suis désireux d'imiter son sacrifice pour les autres. Je sais que j'aime l'Esprit si ses dons

---

*Dimanche de la Trinité*

agissent dans ma vie, si j'œuvre à la réconciliation des ennemis, et ceci dans la joie qui est le signe de la présence de Dieu.

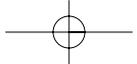
De même, quand nous évoquons le souvenir de ceux qui sont morts ici il y a 60 ans, nous devons passer du souvenir à la résolution. Nous nous demandons : les avons-nous trahis ? Comment rester fidèles à leur sacrifice ? Pour ceux qui sont morts ici, la vie était moins importante que les raisons de vivre : la liberté, la fidélité, des relations vraies entre les hommes, la mise en œuvre de la paix. Est-ce là des raisons qui nous font vivre ?

Dans mon pays on qualifie parfois la Seconde Guerre mondiale de dernière Bonne Guerre, de dernière guerre où les enjeux moraux étaient assez simples et où on voyait la frontière entre le bien et le mal. Bien sûr, dans une guerre chaque camp présente ses actions comme étant justifiées moralement, mais il existait aux États-Unis un consensus qui a fait défaut depuis dans chacun des conflits armés. Si le signe de la présence de Dieu est la paix et l'amour, alors le signe de la présence de Satan est la peur et la haine. Il faut que la fidélité à ceux qui sont tombés ici ait le sens d'un combat contre leurs ennemis présents encore parmi nous. Quel ennemi nous faut-il affronter ? Je me rappelle la voix du Président Roosevelt qui nous parvenait à la radio, alors que j'étais tout jeune : « nous n'avons rien d'autre à craindre que la peur elle-même ». La formule est suffisamment énigmatique pour inviter à la réflexion. Celui qui croit au Christ ne peut que rapprocher les paroles de Roosevelt du commandement du Christ Ressuscité : « N'ayez pas peur ». La peur est de l'essence du mal parce que la peur est ennemie de l'amour. L'amour parfait, qui est l'un des noms de Dieu, chasse la peur. Pendant la Messe nous célébrons la victoire sur le mal ; nous confessons qui est Dieu et nous apprenons à ne pas avoir peur. Cette Messe est celle du souvenir de la libération de votre pays ; nous rappelons qui nous sommes et nous reprenons, sans peur, l'œuvre de paix parmi les nations et les peuples.

Que le Dieu miséricordieux, Père, Fils, Esprit, fasse le don de la paix éternelle à tous ceux qui sont morts ici en martyrs de la charité ; et que le même Dieu nous donne le courage de vivre pour ce pour quoi ils sont morts. Amen.

Traduit de l'américain par René Gallet

Cardinal Francis George, né à Chicago en 1937. Ordonné prêtre en 1963. Doctorats de philosophie et de théologie. Après avoir fait partie des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, a été évêque de Yakima, puis de Portland avant d'être nommé en 1997 archevêque de Chicago, puis cardinal en 1998.



*Communio, n° XXIX, 4 – juillet-août 2004*

Cardinal Joseph RATZINGER

## À la recherche de la paix

LORSQUE commença le débarquement des troupes alliées dans la France occupée par la Wehrmacht allemande, le 5 juin 1944, ce fut pour les gens du monde entier, mais également pour une très grande partie des Allemands, un signal d'espérance : que viennent bientôt la paix et la liberté en Europe. Qu'était-il arrivé ? Un criminel et ses comparses avaient réussi à prendre le pouvoir de l'État en Allemagne. Et cela créa une situation où, sous la domination du Parti, le droit et l'injustice s'imbriquaient l'un dans l'autre et souvent passaient, presque inséparablement, l'un dans l'autre. Car le régime conduit par un criminel exerçait aussi les fonctions classiques de l'État. Il put ainsi, en un certain sens, exiger l'obéissance de droit des citoyens et le respect vis-à-vis de l'autorité de l'État (*Romains 12,1ss !*), mais il utilisait en même temps les instruments du droit comme instruments de ses buts criminels. L'état de droit lui-même, qui continuait en partie à fonctionner sous ses formes habituelles dans la vie quotidienne, était devenu en même temps une puissance de destruction du droit : la perversion des ordres qui devaient servir la justice et en même temps consolidaient et rendaient impénétrable la domination de l'iniquité, signifiait au plus profond une domination du mensonge, qui obscurcissait les consciences. Au service de cette domination du mensonge, il y avait un régime de la peur, dans lequel personne ne pouvait faire confiance à autrui, parce que tout un chacun devait, d'une certaine manière, se protéger sous le masque du mensonge. Pareil masque servait à se protéger soi-même, mais contribuait d'autre part à

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

renforcer le pouvoir du mal. Aussi fut-il de fait nécessaire que le monde entier intervienne pour faire sauter l'anneau de l'action criminelle, pour rétablir la liberté et le droit. Qu'il en ait été ainsi, nous en rendons grâces en cette heure, et ce ne sont pas seulement les pays occupés par les troupes allemandes et livrés de la sorte à la terreur nazie, qui rendent grâces. Nous-mêmes, Allemands, nous rendons grâces de ce que, à l'aide de cet engagement, nous avons recouvré la liberté et le droit. S'il y a eu jamais, dans l'histoire, un *bellum justum*, c'est bien ici, dans l'engagement des Alliés, car l'intervention servait finalement aussi au bien de ceux contre le pays desquels la guerre a été menée. Une telle constatation me paraît importante, car elle montre, sur la base d'un événement historique, le caractère insoutenable d'un pacifisme absolu. Cela n'ôte rien, bien sûr, au devoir de poser très soigneusement la question de savoir si et à quelles conditions est possible encore aujourd'hui quelque chose comme une guerre juste, c'est-à-dire une intervention militaire, mise au service de la paix et obéissant à ses critères moraux, contre des régimes établis injustes. Surtout, ce qu'on a dit fait mieux comprendre, espérons-le, que la paix et le droit, la paix et la justice sont inséparablement liés l'un à l'autre. Quand le droit est détruit, quand l'injustice prend le pouvoir, c'est toujours la paix qui est menacée et déjà, pour une part, brisée. La préoccupation pour la paix est en ce sens avant tout la préoccupation pour une forme du droit qui garantit la justice à l'individu et à la communauté dans son ensemble.

En Europe, après la fin des hostilités, en mai 1945, il nous a été donné de vivre une période de paix comme notre continent ne l'a guère connue dans toute son histoire pour un temps aussi long. C'est là en grande partie le mérite de la première génération d'hommes politiques après la guerre – Churchill, Adenauer, Schumann, De Gasperi, qu'il nous faut remercier en cette heure : nous devons remercier de ce que l'élément déterminant ne fut pas l'idée de revanche ou même de vengeance et d'humiliation des vaincus, mais le devoir de garantir à tous leur droit ; qu'à la place de la concurrence s'introduisit la collaboration, l'échange des dons offerts et acceptés, la connaissance et l'amitié mutuelles, précisément dans une diversité où chaque nation conserve son identité, et la conserve dans une commune responsabilité pour le droit, après la précédente perversion du droit. Le centre moteur de cette politique de paix fut le lien de l'agir politique avec la morale. Le critérium intérieur de toute politique, ce sont les valeurs morales que nous n'inventons pas mais

---

*À la recherche de la paix*

qui sont présentes et qui sont les mêmes pour tous les hommes. Disons-le ouvertement : ces hommes politiques ont puisé leur idée morale de l'État, de la paix et de la responsabilité dans leur foi chrétienne qui avait surmonté les épreuves des Lumières et qui s'était largement purifiée dans la confrontation avec la distorsion du droit et de la morale opérée par le Parti. Ils ne voulaient pas construire un État confessionnel, mais un État formé par la raison éthique ; cependant leur foi les avait aidés à rétablir et à remettre en vie la raison asservie et dénaturée par la tyrannie idéologique. Ils ont fait une politique de la raison – de la raison morale ; leur christianisme ne les avait pas éloignés de la raison, mais il avait plutôt éclairé leur raison.

À cela s'ajoute, il est vrai, le fait que l'Europe était divisée par une frontière qui ne coupait pas seulement notre continent mais le monde entier. Une grande partie de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est se trouvait sous la domination d'une idéologie qui utilisait le Parti et soumettait l'État au Parti, le transformant de la sorte en parti. Ici aussi la conséquence était une domination du mensonge et une destruction de la confiance mutuelle. Après l'écroulement de ces dictatures on a pu constater les immenses dégâts économiques, idéologiques et spirituels qu'ont provoqués ces dominations. Dans les Balkans, on en est venu à des conflits armés dans lesquels, à n'en pas douter, tout le poids historique du passé provoquait lui aussi de nouvelles explosions de violence. Si nous soulignons le caractère criminel de ces régimes et si nous sommes heureux que ceux-ci aient été renversés, nous n'en devons pas moins nous demander pourquoi, pour la majeure partie des peuples africains et asiatiques, – pour ces États dits neutres –, le régime de l'Est apparaît plus moral et, pour leur propre formation politique, plus réaliste que l'ordonnance politique et juridique de l'Occident. Cela indique sans aucun doute des déficiences dans notre structure, déficiences sur lesquelles nous devons réfléchir.

Si l'Europe, depuis 1945, connut, exception faite des conflits dans les Balkans, une période de paix, la situation du monde dans son ensemble n'en était pas moins tout autre que pacifique. De la Corée au Vietnam, à l'Inde et au Pakistan, du Bangladesh à l'Algérie, au Congo, au Biafra Nigeria, jusqu'aux antagonismes du Soudan, du Rwanda et du Burundi, de l'Éthiopie, de la Somalie, du Mozambique, de l'Angola, du Libéria, jusqu'à l'Afghanistan et la Tchétchénie, se développe tout un arc sanglant de conflits belliqueux auxquels il faut ajouter les combats en et pour la Terre Sainte, et en Irak. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir la typologie de ces

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

guerres, dont les blessures continuent encore à suppurer. Mais je voudrais éclairer un peu davantage deux phénomènes en quelque sorte nouveaux, parce qu'en eux vient au jour la menace spécifique, et par là aussi la tâche particulière de notre temps pour la recherche de la paix.

Un de ces phénomènes consiste dans le fait que paraît éclater tout à coup l'ordre du droit et la capacité de cohabitation de la part de communautés différentes. Un exemple typique d'une rupture de la force du droit et dès lors de l'engloutissement dans le chaos et l'anarchie, me semble présent en Somalie, mais le Libéria offre également un exemple de la façon dont une société se désagrège de l'intérieur, parce que l'autorité de l'État n'est pas en mesure de se rendre crédible comme instance de paix et de liberté, et ainsi chacun commence à rechercher son droit par la force des poings. Nous avons assisté à une chose semblable en Europe, après l'éclatement de l'État yougoslave unitaire. Des populations qui depuis des générations, malgré bien des tensions, avaient vécu pacifiquement les unes avec les autres, se sont brusquement dressées les unes contre les autres avec une cruauté inconcevable. Ce fut un effondrement spirituel ; les barrières de protection ne résistèrent plus dans une nouvelle situation, et l'arsenal d'inimitié et de violence qui guettait dans les profondeurs des âmes mais qui était jusque-là retenu par les forces du droit et de l'histoire commune, explosa sans entrave. Certes, dans cette région cohabitaient les unes à côté des autres des traditions historiques différentes, qui se trouvaient depuis toujours dans une tension latente les unes envers les autres : là se rencontrent les formes latine et grecque du Christianisme, auxquelles s'ajoute la présence effective de l'Islam à travers la domination séculaire des Turcs. Mais toutes ces tensions n'avaient pas empêché une cohabitation qui était dès lors en train de se désagréger et qui poussait à l'anarchie. Comment cela était-il possible ? Comment était-il possible que brusquement, au Rwanda, la cohabitation entre Hutus et Tutsis en vienne, de toutes parts, à une hostilité sanglante ? Les causes de cet effondrement du droit et de la capacité de réconciliation sont certainement multiples. Nous pouvons en nommer l'une ou l'autre. Le cynisme de l'idéologie avait obscurci les consciences dans toutes ces régions : les promesses des idéologies justifiaient tous les moyens apparemment adaptés pour cela et avaient aboli de la sorte la notion de droit, ou même la distinction entre bien et mal. À côté du cynisme des idéologies et souvent étroitement imbriqué avec lui, se trouve le cynisme des intérêts et des grands marchés,

---

*À la recherche de la paix*

l'exploitation éhontée des réserves de la terre. Ici aussi le bien est mis de côté par le profit et le pouvoir mis à la place du droit. Ainsi sur cette voie la force de l'éthos se dissout-elle de l'intérieur, et au bout du compte le profit recherché est finalement lui-même détruit. À ce niveau se manifeste une grande tâche pour les chrétiens du temps présent : nous devons commencer par apprendre les uns des autres à vouloir nous réconcilier et à tout faire pour que la conscience ait le pouvoir, plutôt que d'être écrasée par l'idéologie et l'intérêt. Spécialement dans les Balkans (et la même chose vaut pour l'Irlande) la tâche de l'authentique œcuménisme devrait être de rechercher tous ensemble la paix du Christ, de nous l'offrir les uns aux autres, et de considérer aussi la capacité de faire la paix comme un véritable critère de vérité.

L'autre phénomène qui nous oppresse surtout aujourd'hui est la terreur qui, entre-temps, est devenue une espèce de nouvelle guerre mondiale – une guerre sans front fixe, qui peut frapper partout et ne connaît plus la distinction entre combattants et population civile, entre coupables et innocents. Étant donné que la terreur ou encore le crime organisé tout à fait ordinaire, qui renforce et étend toujours plus son réseau, pourrait également trouver accès aux armes nucléaires et aux armes biologiques, le péril qui nous menace s'est fait terriblement grand : tant que ce potentiel de destruction se trouvait seulement entre les mains des grandes puissances, on pouvait toujours espérer que la raison et la conscience des menaces pesant sur le peuple et l'État excluraient chez les intéressés l'utilisation de ce type d'armes. Effectivement, malgré toutes les tensions entre l'Est et l'Ouest, la guerre à grande échelle, Dieu soit loué, nous a été épargnée. Mais les forces terroristes et les organisations criminelles ne veulent plus entendre une telle raison, puisque un des éléments de base de la terreur repose sur le fait d'être prêt à l'autodestruction – une autodestruction qui est transfigurée en martyre et convertie en promesse.

Que pouvons-nous, que devons-nous faire dans cette situation ? Tout d'abord il convient de considérer quelques vérités fondamentales. On ne peut pas venir à bout de la terreur, c'est-à-dire de la force opposée au droit et coupée de la morale, par le seul moyen de la force. Il est sûr que la défense du droit contre une force qui détruit le droit peut et doit, en certaines circonstances, se servir d'une force exactement soupesée, pour le protéger. Un pacifisme absolu qui dénie au droit tout moyen coercitif, serait la capitulation devant l'iniquité, sanctionnerait sa prise de pouvoir et livrerait le monde au

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

diktat de la violence, ainsi que nous l'avons déjà brièvement mentionné au début. Mais pour que la force du droit ne devienne pas elle-même iniquité, il faut qu'elle se soumette à des critères stricts qui doivent être reconnus comme tels par tous. Elle doit interroger les causes de la terreur qui prend très souvent sa source dans une situation d'injustice à laquelle ne s'opposent pas des mesures efficaces. Surtout il est important d'accorder toujours à nouveau une caution de pardon, afin de briser le cercle de la violence. Là où l'« œil pour œil » est pratiqué sans merci, on ne peut trouver d'issue à la violence. Des gestes d'humanité qui, rompant avec la violence, cherchent l'homme en l'autre et en appellent à sa propre humanité, sont nécessaires, là même où ils paraissent à première vue du temps perdu. Dans tous ces cas, il est important que ce ne soit pas seulement une puissance déterminée qui maintienne le droit. Trop facilement s'immiscent ensuite, dans l'intervention, des intérêts particuliers, qui altèrent la claire vision de la justice. Il est urgent d'avoir un véritable *jus gentium* sans une prépondérance hégémonique et les interventions qui y correspondent : c'est seulement ainsi que peut apparaître clairement qu'il s'agit là de la protection du droit commun de tous, même de ceux qui se trouvent, comme on dit, de l'autre côté de la barrière. C'est cela qui a pu convaincre, dans la Seconde Guerre mondiale, et qui a apporté la paix véritable entre les forces antagonistes. Ce dont il s'agissait, ce n'était point de renforcer un droit particulier, mais d'établir la liberté commune et la prédominance du droit véritable, même si, bien sûr, cela n'a pas pu empêcher la naissance de nouvelles structures hégémoniques.

Mais dans la collision actuelle entre les grandes démocraties et la terreur à motivation islamique entrent en jeu des questions dont les racines sont plus profondes encore. Il semble qu'on assiste ici à la collision entre deux grands systèmes culturels possédant, du reste, des formes très différentes de puissance et d'orientation morale – l'« Occident » et l'Islam. Cependant, qu'est l'Occident ? Et qui est l'Islam ? L'un et l'autre sont des mondes polymorphes incluant de grandes différences internes – des mondes qui sont aussi, à bien des égards, en interaction mutuelle. Dans cette mesure, il est faux d'opposer ainsi globalement l'Occident et l'Islam. Certains tendent cependant à creuser plus profondément l'opposition : la raison éclairée ferait face ici à une forme de religion fondamentaliste et fanatique. Il s'agirait alors d'abattre avant tout le fondamentalisme sous toutes ses formes et de promouvoir la victoire de la raison pour laisser le champ libre aux formes éclairées de la religion, mais en les

---

*À la recherche de la paix*

qualifiant bien d'éclairées, parce que soumises en tout aux critères de cette raison.

Il est vrai que, dans cette situation, le rapport entre la raison et la religion est d'une importance décisive et que la recherche du juste rapport entre elles est au cœur de nos efforts en matière de paix. Modifiant une affirmation de Hans Küng, je voudrais dire qu'il ne peut y avoir non plus de paix dans le monde sans paix véritable entre raison et foi, parce que sans paix entre raison et religion, les sources de la morale et du droit tarissent. Pour expliquer le sens de ce que j'affirme, je voudrais formuler la même pensée de façon négative : il existe des pathologies de la religion – nous le voyons –, et il existe des pathologies de la raison – et cela aussi nous le voyons – ; et les deux pathologies constituent des dangers mortels pour la paix, et je dirais même, à l'époque de nos structures de puissance globales, pour l'humanité dans son ensemble. Regardons-y de plus près. Dieu ou la divinité peut être transformé en une absolutisation de la puissance particulière, des intérêts particuliers. Une image de Dieu devenue ainsi partisane, qui identifie l'absoluité de Dieu avec la communauté particulière ou ses zones d'intérêts, et élève par là en absolu des choses empiriques, relatives, dissout le droit et la morale : le bien est alors ce qui sert ma propre puissance ; la différence effective entre le bien et le mal s'effondre. La morale et le droit deviennent partisans. Cela empire encore lorsque la volonté d'engagement pour des fins particulières acquiert tout le poids du fanatisme de l'absolu, du fanatisme religieux, et devient par là parfaitement brutal et aveugle. Dieu est transformé en une idole dans laquelle l'homme adore sa propre volonté. Nous voyons une chose de ce genre chez les terroristes et leur idéologie du martyr, une idéologie qui, à vrai dire, dans les cas particuliers, peut être aussi tout simplement une expression du désespoir face à l'injustice du monde. Nous avons du reste devant nous, dans les sectes du monde occidental, des exemples d'un irrationalisme et d'une déviation de la dimension religieuse, qui montrent combien dangereuse devient une religion qui perd son orientation.

Mais il y a aussi la pathologie de la raison entièrement coupée de Dieu. Nous l'avons vu dans les idéologies totalitaires qui s'étaient coupées de Dieu et voulaient désormais construire l'homme nouveau, le monde nouveau. Hitler doit sans doute être qualifié d'irrationaliste. Toutefois les grands prophètes et réalisateurs du Marxisme ne se comprenaient pas moins comme des constructeurs du monde animés seulement par la raison. Peut-être l'expression la plus

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

dramatique de cette pathologie de la raison est-elle Pol Pot, en qui se manifeste de façon immédiate la cruauté d'une telle reconstruction du monde. Cependant le développement spirituel en Occident tend lui-même toujours plus vers des pathologies destructrices de la raison. La bombe atomique avec laquelle la raison, au lieu d'être une force constructrice, cherchait sa force dans la capacité de destruction, n'était-elle pas déjà un dépassement des limites? Quand, avec la recherche du code génétique, la raison se saisit des racines de la vie, elle tend toujours davantage à ne plus voir dans l'homme un don du Créateur (ou de « la Nature »), mais à en faire un produit. L'homme est « fait », et ce qu'on peut « faire », on peut aussi le détruire. La dignité humaine disparaît. Où donc les droits de l'homme devraient-ils encore trouver un ancrage? Comment pourrait encore résister le respect de l'homme, même vaincu, faible, souffrant, handicapé? En tout cela, la notion de raison s'aplatit toujours plus. Les Anciens faisaient encore, par exemple, la distinction entre la *ratio* et l'*intellectus*, entre la raison dans son rapport à la réalité empirique et manufacturable, et la raison pénétrant les couches les plus profondes de l'être, mais il ne subsiste plus, désormais, que la *ratio* au sens très étroit du terme. Seul ce qui est vérifiable, ou plus exactement ce qui est falsifiable, vaut encore comme rationnel: la raison se réduit à ce qui est contrôlable au niveau expérimental. Tout le secteur de la morale et de la religion fait alors partie du domaine de ce qui est « subjectif » – il tombe en dehors de la raison commune. La religion et la morale n'appartiennent plus alors à la raison; il n'y a plus de critères communs, « objectifs », de la moralité. Pour la religion, on ne considère pas cela de façon trop tragique – chacun doit trouver la sienne, ce qui veut dire qu'on la regarde en tout état de cause comme une sorte d'ornement subjectif, doté éventuellement de motivations utiles. Bien sûr – si la réalité n'est que le produit de processus mécaniques, elle ne comporte comme telle aucune morale. Le bien en soi, qui tenait encore tant à cœur à Kant, n'existe plus. Bien signifie simplement « meilleur que », a dit un jour un théologien moraliste décédé depuis lors. S'il en est ainsi, il n'existe pas non plus ce qui est en soi, et toujours, mal. Le bien et le mal dépendent alors du calcul des conséquences. Et c'est ainsi du reste qu'ont agi de fait les dictatures idéologiques: dans un cas donné, si cela sert la construction du monde futur de la raison, il peut être éventuellement bon de tuer des innocents. De toute façon leur dignité absolue n'existe plus. La raison malade et la religion manipulée se rencontrent finalement dans le même résultat.

---

*À la recherche de la paix*

Toute reconnaissance de valeurs définitives, toute assertion de vérité de la part de la raison, apparaît finalement comme fondamentalisme à la raison malade. Il ne lui reste plus que la dissolution, la déconstruction, comme nous y exerce à l'avance un Jacques Derrida : il a « déconstruit » l'hospitalité, la démocratie, l'État et finalement aussi la notion de terrorisme, pour se retrouver, à la fin, épouvanté devant les événements du 11 septembre. Une raison qui ne sait plus reconnaître qu'elle-même et ce qui est empiriquement certain, se paralyse et se détruit elle-même.

La foi en Dieu, la notion de Dieu peut être manipulée et elle devient alors destructrice : telle est la menace qui pèse sur la religion. Mais une raison qui se coupe entièrement de Dieu et qui veut le confiner tout simplement dans le domaine de la subjectivité, perd le Nord et ouvre ainsi de soi la porte aux forces de destruction. Si les Lumières étaient à la recherche de fondements de la morale qui tiendraient encore « et si Deus non daretur », nous devons inviter nos amis agnostiques à s'ouvrir aujourd'hui à une morale « si Deus daretur ». Kolakowski, en partant des expériences d'une société agnostique athée a montré, de façon convaincante, que sans ce point de référence absolu, l'agir de l'homme se perd dans l'indétermination et est inéluctablement à la merci des forces du mal. Comme chrétiens, nous sommes aujourd'hui appelés, non pas certes à poser des limites à la raison et à nous opposer à elle, mais à refuser de la réduire à une raison du faire, et à lutter pour sa faculté de perception du bien et du bon, du sacré et du saint. C'est alors que nous mènerons le vrai combat pour l'homme et contre l'inhumanité. Seule une raison qui est également ouverte à Dieu – seule une raison qui ne bannit pas la morale dans la sphère subjective ou l'abaisse en un calcul, peut parer la manipulation de la notion de Dieu et les maladies de la religion, et offrir des remèdes.

C'est ici qu'apparaît le grand défi que les chrétiens d'aujourd'hui devraient relever. Leur tâche, notre tâche est d'amener la raison à fonctionner intégralement, non seulement dans le domaine de la technique et du développement matériel du monde, mais aussi et avant tout en tant que faculté de vérité, promouvant sa capacité de reconnaître le bien, condition du droit et par là également présupposé de la paix dans le monde. Notre tâche à nous, chrétiens du temps présent, est d'insérer notre notion de Dieu dans le combat pour l'homme. Deux choses caractérisent cette notion de Dieu : Dieu lui-même est Logos – sens, raison, parole, et c'est pourquoi l'homme lui correspond par l'ouverture de la raison et la défense

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

d'une raison qui ne soit pas aveugle aux dimensions morales de l'être. Car « logos » signifie une raison qui n'est pas simplement mathématique, mais qui est en même temps le fondement du bien et qui en garantit la dignité. La foi dans le Dieu-Logos est en même temps foi en la force créatrice de la raison ; c'est la foi dans le Dieu créateur, ce qui signifie croire que l'homme est créé à l'image de Dieu et qu'il participe donc de la dignité inviolable de Dieu lui-même. L'idée des droits de l'homme possède ici son fondement le plus profond, même si son développement et ses vicissitudes historiques ont parcouru des voies diverses.

Dieu est Logos. À cela s'ajoute un second élément. La foi chrétienne en Dieu nous dit aussi que Dieu – la Raison éternelle – est Amour. Elle nous dit qu'il ne constitue pas un être axé sur lui-même, sans relation. Justement parce qu'il est souverain, parce qu'il est Créateur, parce qu'il embrasse tout, il est Relation et il est Amour. La foi en l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, et en sa souffrance et mort pour l'homme, est l'expression suprême d'une conviction : que le cœur de toute morale, le cœur de l'être lui-même et son origine la plus intime est l'amour. Cette affirmation est le refus le plus fort de toute idéologie de la violence, elle est la vraie apologie de l'homme et de Dieu. Pour autant, n'oublions pas que le Dieu de la raison et de l'amour est aussi le Juge du monde et des hommes – le garant de la justice, à laquelle tous les hommes devront rendre compte. Maintenir actuelle la vérité du jugement est, face aux tentations du pouvoir, une mission fondamentale : chacun doit rendre compte. Il y a une justice qui n'est pas abolie par l'amour. On en trouve dans le *Gorgias* de Platon une parabole émouvante que la foi chrétienne, loin de l'infirmier, amène vraiment à sa pleine validité. Platon explique comment l'âme, après la mort, se trouve finalement nue devant le Juge. Désormais ne compte plus quel rang elle a occupé dans le monde. Que ce soit l'âme du roi de Perse ou d'un quelconque dominateur : le Juge voit les stigmates, provenant du parjure et de la justice, « que les diverses actions lui ont imprimés dans l'âme. Et il voit toutes les déformations produites par le mensonge et la vanité. Et il ne voit rien de droit, parce que cette âme a grandi en dehors de la vérité : il la voit, en somme, pleine de désordre et de laideur, en raison de la licence, de la luxure, de l'outrage et de l'intempérance de ses actes... Quelquefois, au contraire, voyant une âme ayant vécu saintement et conformément à la vérité, que ce soit l'âme d'un citoyen ordinaire ou d'une personne simple,... il est pris d'un sens d'admiration et il l'envoie dans les Îles

---

*À la recherche de la paix*

des Bienheureux ». Là où de telles convictions sont fortes, sont également en vigueur le droit et la justice.

Je voudrais mentionner encore un troisième élément de la Tradition chrétienne qui est de fondamentale importance pour les adversités de notre temps. La foi chrétienne a supprimé – sur la base du chemin de Jésus – l'idée de la théocratie politique. Elle a – en termes modernes – établi la sécurité d'un État dans lequel les chrétiens cohabitent, dans la liberté, avec des tenants d'autres convictions, une cohabitation ayant pour base, du reste, la responsabilité morale commune qui est donnée par la nature de l'homme, par la nature de la justice. À partir de ceci, la foi chrétienne distingue le Royaume de Dieu, qui n'existe pas en ce monde en tant que réalité politique et ne peut exister comme tel, mais advient par la foi, l'espérance et la charité, et doit transformer le monde de l'intérieur. Dans les conditions actuelles du monde, le Royaume de Dieu n'est pas un royaume du monde ; il est plutôt un appel à la liberté de l'homme et pour la raison, un appui pour que celle-ci puisse accomplir sa propre tâche. Les tentations de Jésus ont finalement pour motif cette distinction, le rejet de la théocratie politique, la relativité de l'État et le droit propre de la raison, en même temps que la liberté de choix, qui est garantie à tout homme. En ce sens, l'État laïc est un résultat de la décision chrétienne fondamentale, même s'il a fallu une longue lutte pour en comprendre toutes les conséquences. Ce caractère séculier, « laïc », de l'État inclut en son essence cet équilibre entre raison et religion que j'ai essayé de montrer auparavant. Par là il s'oppose aussi au laïcisme idéologique qui voudrait en quelque sorte établir un État de la pure raison, un État qui est coupé de toutes les racines historiques et ne connaît plus, dès lors, que les fondements moraux s'imposant à cette raison. Ainsi ne lui reste-t-il, à la fin, que le positivisme du principe de la majorité, et la décadence du droit qu'il entraîne, autant que celui-ci, au bout du compte, est régi par la statistique. Si les États d'Occident s'engageaient tout entiers sur cette voie, ils ne pourraient à la longue résister à la pression des idéologies et des théocraties politiques. Un État, même laïc, a le droit, et même l'obligation de trouver son support dans les racines morales marquantes qui l'ont construit ; il peut et il doit reconnaître les valeurs fondamentales sans lesquelles il ne serait pas devenu ce qu'il est et sans lesquelles il ne peut survivre. Un État de la raison abstraite, anhistorique, ne saurait subsister.

Pratiquement cela signifie que nous, chrétiens, nous devons nous efforcer, avec tous nos concitoyens, de donner au droit et à la justice

**FAIRE LA PAIX** \_\_\_\_\_ **Joseph Ratzinger**

un fondement moral s'inspirant des idées chrétiennes fondamentales, quelle que soit d'ailleurs la façon dont chacun en interprète les origines et le met en harmonie avec le tout de sa vie. Mais pour que de telles convictions rationnelles communes soient possibles, pour que la « droite raison » ne perde pas la faculté de voir, il importe que nous vivions avec énergie et pureté notre propre héritage, afin qu'il soit rendu visible et efficace, avec toute sa force intérieure de persuasion, dans l'ensemble de la société. Je voudrais conclure par un mot du philosophe de Kiel, Kurt Hübner, qui laisse apparaître clairement ce souhait : « Nous pourrions éviter le conflit avec les cultures qui nous sont aujourd'hui hostiles, à condition seulement de démentir le reproche véhément de l'oubli de Dieu, en redevenant pleinement conscients du profond enracinement de notre culture dans le Christianisme. Certes cela ne suffira pas à écarter le ressentiment que la supériorité de l'Occident provoque en beaucoup de domaines façonnant largement la vie aujourd'hui, mais cela pourra contribuer de façon importante à éteindre le feu religieux qui, à y regarder de près, alimente naturellement sa flamme... ». C'est un fait : si nous ne faisons pas mémoire du Dieu de la Bible, du Dieu qui s'est fait proche en Jésus Christ, nous ne trouverons pas le chemin de la paix.

Joseph Ratzinger, né en 1927. Professeur de théologie dogmatique, archevêque de Munich et de Freising, cardinal en 1977. Depuis 1982, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, élu en 1992 membre de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France.

# **Hans Urs von Balthasar et la culture européenne**

Colloque de l'UNESCO  
le 22 janvier 2005

*Avec : Mgr Peter Henrici, évêque de Coire,  
coordinateur international de Communio.*

*Jean-Louis Chrétien (Université Paris-IV)*

*Jean-Luc Marion (Paris-IV – Chicago)*

*Jean-Yves Lacoste (Université de Chicago)*

*Gérard Pfister (Éditeur, Arfuyen),*

*Xavier Tilliette (Paris-Rome)*

## Prochain numéro : septembre-décembre 2004

### La vie consacrée

### Titres parus

#### LE CREDO

La confession de la foi (1976/1)  
 « Jésus, né du Père avant tous les siècles » (1977/1)  
 « Né de la Vierge Marie » (1978/1)  
 « Il a pris chair et s'est fait homme » (1979/1)  
 La passion (1980/1)  
 « Descendu aux enfers » (1981/1)  
 « Il est ressuscité » (1982/1)  
 « Il est monté aux cieux » (1983/3)  
 « Il est assis à la droite du Père » (1984/1)  
 Le jugement dernier (1985/1)  
 L'Esprit Saint (1986/1)  
 L'Église (1987/1)  
 La communion des saints (1988/1)  
 La rémission des péchés (1989/1)  
 La résurrection de la chair (1990/1)  
 La vie éternelle (1991/1)  
 Le Christ (1997/2-3)  
 L'Esprit saint (1998/1-2)  
 Le Père (1998/6-1999/1)  
 Croire en la Trinité (1999/5-6)  
 La parole de Dieu (2001/1)  
 Au-delà du fondamentalisme (2001/6)  
 Les mystères de Jésus (2002/2)  
 Le mystère de l'incarnation (2003/2)  
 La vie cachée (2004/1)

#### LES SACREMENTS

Guérir et sauver (1977/3)  
 L'eucharistie (1977/5)  
 La pénitence (1978/5)  
 Laïcs ou baptisés (1979/2)  
 Le mariage (1979/5)  
 Les prêtres (1981/6)  
 La confirmation (1982/5)  
 La réconciliation (1983/5)  
 Le sacrement des malades (1984/5)  
 Le sacrifice eucharistique (1985/3)  
 L'Eucharistie, mystère d'Alliance (2000/3)  
 La confession, sacrement difficile (2004/2)

#### LES BÉATITUDES

La pauvreté (1986/5)  
 Bienheureux persécutés ? (1987/2)  
 Les cœurs purs (1988/5)  
 Les affligés (1991/4)  
 L'écologie : Heureux les doux (1993/3)  
 Heureux les miséricordieux (1993/6)

#### POLITIQUE

Les chrétiens et la politique (1976/6)  
 La violence et l'esprit (1980/2)  
 Le pluralisme (1983/2)  
 Quelle crise ? (1983/6)  
 Le pouvoir (1984/3)  
 Les immigrés (1986/3)  
 Le royaume (1986/3)  
 L'Europe (1990/3-4)  
 Les nations (1994/2)  
 Médias, démocratie, Église (1994/5)  
 Dieu et César (1995/4)

#### L'ÉGLISE

Appartenir à l'Église (1976/5)  
 Les communautés dans l'Église (1977/2)  
 La loi dans l'Église (1978/3)  
 L'autorité de l'évêque (1990/5)  
 Former des prêtres (1990/5)  
 L'Église, une secte ? (1991/2)  
 La papauté (1991/3)  
 L'avenir du monde (1985/5-6)  
 Les Églises orientales (1992/6)  
 Baptême et ordre (1996/5)  
 La paroisse (1998/4)  
 Le ministère de Pierre (1999/4)  
 Musique et liturgie (2000/4)  
 Le diacre (2001/2)  
 Mémoire et réconciliation (2002-3)

#### LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Les religions de remplacement (1980/4)  
 Les religions orientales (1988/4)  
 L'islam (1991/5-6)  
 Le judaïsme (1995/3)  
 Les religions et le salut (1996/2)

#### L'EXISTENCE DEVANT DIEU

Mourir (1976/2)  
 La fidélité (1976/3)  
 L'expérience religieuse (1976/8)  
 Guérir et sauver (1977/3)  
 La prière et la présence (1977/6)  
 La liturgie (1978/8)  
 Miettes théologiques (1981/3)  
 Les conseils évangéliques (1981/4)  
 Qu'est-ce que la théologie ? (1981/5)  
 Le dimanche (1982/7)  
 Le catéchisme (1983/1)  
 L'enfance (1985/2)  
 La prière chrétienne (1985/4)  
 Lire l'Écriture (1986/4)  
 La foi (1988/2)  
 L'acte liturgique (1993/4)  
 La spiritualité (1994/3)  
 La charité (1994/6)  
 La vie de foi (1994/5)  
 Vivre dans l'espérance (1996/5)  
 Le pèlerinage (1997/4)  
 La prudence (1997/6)  
 La force (1998/5)  
 Justice et tempérance (2000/5)  
 La transmission de la foi (2001/4)  
 Miettes théologiques II (2001/5)  
 La sainteté aujourd'hui (2002/5-6)  
 Un Dieu souffrant ? (2003/5-6)

#### PHILOSOPHIE

La création (1976/3)  
 Au fond de la morale (1997/3)  
 La cause de Dieu (1978/4)  
 Satan, « mystère d'iniquité » (1979/3)  
 Après la mort (1980/3)  
 Le corps (1980/6)

Le plaisir (1982/2)  
 La femme (1982/4)  
 La sainteté de l'art (1982/6)  
 L'espérance (1984/4)  
 L'âme (1987/3)  
 La vérité (1987/4)  
 La souffrance (1988/6)  
 L'imagination (1989/6)  
 Sauver la raison (1992/2-3)  
 Homme et femme il les créa (1993/2)  
 La tentation de la gnose (1999/2)  
 Fides et ratio (2000/6)  
 Créés pour lui (2001/3)  
 La Providence (2002/4)  
 L'image aujourd'hui (2003/4)

#### SCIENCES

Exégèse et théologie (1976/7)  
 Sciences, culture et foi (1983/4)  
 Biologie et morale (1984/6)  
 Foi et communication (1987/6)  
 Cosmos et création (1988/3)  
 Les miracles (1989/5)  
 L'écologie (1993/3)  
 Au cœur de la bioéthique (2003/3)

#### HISTOIRE

L'Église : une histoire (1979/6)  
 Hans Urs von Balthasar (1989/2)  
 La Révolution (1989/3-4)  
 La modernité – et après ? (1990/2)  
 Le Nouveau Monde (1992/4)  
 Henri de Lubac (1992/5)  
 Baptême de Clovis (1996/3)

#### SOCIÉTÉ

La justice (1978/2)  
 L'éducation chrétienne (1979/4)  
 Aux sociétés ce que dit l'Église (1981/2)  
 Le travail (1984/2)  
 Sainteté dans la civilisation (1987/5)  
 Foi et communication (1987/6)  
 La famille (1986/6)  
 L'Église dans la ville (1990/5)  
 Conscience au consensus ? (1993/5)  
 La guerre (1994/4)  
 La sépulture (1995/2)  
 L'Église et la jeunesse (1995/6)  
 L'argent (1996/4)  
 La maladie (1997/5)  
 La mondialisation (2000/1)  
 Les exclus (2002/1)  
 Église et État (2003/1)  
 Habiter (2004/3)

#### LE DÉCALOGUE

Un seul Dieu (1992/1)  
 Le nom de Dieu (1993/1)  
 Le respect du sabbat (1994/1)  
 Père et mère honoreras (1995/1)  
 Tu ne tueras pas (1996/1)  
 Tu ne commettras pas d'adultère (1997/1)  
 Tu ne voleras pas (1998/3)  
 Tu ne porteras pas de faux témoignage (1999/3)  
 La convoitise (2000/2)

**Prochain numéro**  
**septembre-décembre 2004**  
*La vie consacrée*

Nombre d'anciens, de chômeurs, de communautés religieuses ont actuellement du mal à renouveler leur abonnement à *Communio*. Aidez-les, aidez-nous, en souscrivant des abonnements de parrainage (voir conditions page 123).

# REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

# COMMUNIO

*pour l'intelligence de la foi*

Publiée tous les deux mois en français par « Communio », association déclarée à but non lucratif selon la loi de 1901, indépendante de tout mouvement ou institution. Présidente-directrice de la publication : Isabelle LEDOUX-RAK. Directeur de la collection : Olivier BOULNOIS. Directeur de la rédaction : Olivier CHALINE. Rédacteur en chef : Serge LANDES. Rédacteurs en chef-adjoints : Thierry BEDOUELLE et Laurent LAVAUD. Secrétaire de rédaction : Marie-Thérèse BESSIRARD. Secrétaire général : Patrick CANTIN.

## **CONSEIL DE RÉDACTION EN FRANÇAIS**

Jean-Robert Armogathe, Nicolas Aumonier, Jean-Pierre Batut, Thierry Bedouelle, Olivier Boulnois, Rémi Brague, Vincent Carraud (Caen), Olivier Chaline (Rouen), Georges Chantraine (Namur), Marie-Hélène Congourdeau, Jean Duchesne, Irène Fernandez, Marie-Christine Gillet-Challiol, Paul Guillon, Yves-Marie Hilaire (Lille), Pierre Julg (Orléans), Serge Landes, Laurent Lavaud, Isabelle Ledoux-Rak, Corinne Marion, Jean-Luc Marion, Éric de Moulins-Beaufort, Dominique Poirel, Béatrice Prunel-Joyeux, Robert Toussaint, Isabelle Zaleski.

## **COMITÉ DE RÉDACTION EN FRANÇAIS**

Jean-Luc Archambault, Jean Bastaire (Grenoble), Guy Bedouelle (Fribourg), Françoise Brague, Régis Burnet, Christophe Carraud, Jean Congourdeau, Michel Constantini (Tours), Mgr Claude Dagens (Angoulême), Marie-José Duchesne, Stanislaw Grygiel (Rome), Roland Hureaux, Didier Laroque, Étienne Michelin, Paul McPartlan (Londres), Jean Mesnard, Xavier Morales, Miklos Vetö (Poitiers), et l'ensemble des membres du conseil de rédaction.

**Rédaction :** ASSOCIATION COMMUNIO, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris, tél. : 01.42.78.28.43, fax : 01.42.78.28.40, courrier électronique : [communio@club-internet.fr](mailto:communio@club-internet.fr)

**Abonnements :** voir bulletin et conditions d'abonnement.

**Vente au numéro :** consultez la liste des libraires dépositaires.

**En collaboration  
avec les éditions de *Communio* en :**

**ALLEMAND : Internationale Katholische Zeitschrift « Communio »**

Lindenmattenstraße 29, D-79117 Freiburg i.B.

**AMÉRICAIN : Communio International Catholic Review**

Responsable : David L. Schindler, P.O. Box 4468, USA-20017 Washington DC.

**BRÉSILIEN : Revista Internacional Católica Communio**

Rua Benjamin-Constant, 23-6°, Caixa Postal 1362-CEP, BRA-20001-970 Rio de Janeiro.

**CROATE : Svesci Communio**

Responsable : Adalbert Rebic, Krcanska Sadasnjost, Marulicev trg., 14, HR-10000 Zagreb.

**ESPAGNOL : Communio Revista Católica Internacional**

Responsable : Felipe Hernández, Ediciones Encuentro, S.A., Cedaceros, 3.2°, E-28014 Madrid.

**ESPAGNOL POUR L'ARGENTINE : Communio Revista Católica Internacional**

Responsable : Alberto Espezel, Av Alvear 1773, AR-1014 Buenos Aires.

**HONGROIS : Communio Nemzetközi Katolikus Folyóirat**

Responsable : Peter Erdő, Papnövelde, u. 7, I-1053 Budapest.

**ITALIEN : Communio Revista Internazionale di Teologia e Cultura**

Responsable : Andrea Gianni, Via Gioberti, 7, I-20123 Milano.

**NÉERLANDAIS : Internationaal Katholiek Tijdschrift Communio**

Responsable : Stefaan van Calster, Burgemeesterstraat, 59, Bus 6, B-3000 Leuven.

**POLONAIS : Miedzynarodowy Przegląd Teologiczny Communio**

Responsable : Lucjan Balter, Oltarzew, Kilinskiego, 20, PL-05850 Ozarow Mazowiecki.

**PORTUGAIS : Communio Revista Internacional Católica**

Responsable : Henrique de Noronha Galvao, Biblioteca Universitária Joao Paulo II, Palma de Cima, P-1600 Lisboa.

**SLOVÈNE : Mednarodna Katoliška Revija Communio**

Responsable : Anton Štrukelj, Depala Vas, 1, SLO-1230 Domžale

**TCHÈQUE : Mezinárodní Katolická Revue Communio**

Vojtech Novotny, Husova 8, CZ-11000 Praha 1.

**UKRAINIEN : Ukraine Communio**

PO Box 808, Wynnychenka 22, UA-79008 Lviv.

La coordination internationale est assurée par Monseigneur Peter Henrici, Hirschengraben 74, CH-8001, Zürich.

# COMMUNIO

## EST DISPONIBLE :

### AIX-EN-PROVENCE :

Librairie du Baptistère  
13, rue Portalis

**ANGERS :** Richer  
6, rue Chaperonnière  
20, rue Saint-Pierre

### BEAUVAIS :

La Procure Visages  
101, rue de la Madeleine

**BESANÇON :** Chevassu  
119, Grande-Rue

### BORDEAUX :

Les Bons Livres  
35, rue Fondaudège

### BOULOGNE :

La Procure Jacob  
263, bd Jean-Jaurès

**BREST :** La Procure  
2, rue Boussingault

### CANNES :

Lerina Boutique  
Île saint-Honorat

### CHÂLON-SUR-SAÔNE :

Siloë Châtelet  
23, rue du Châtelet

### CHAMBÉRY :

Librairie Garin  
Place Métropole

### CLERMONT-FERRAND :

– La Procure  
1, place de la Treille  
– Vidal-Morel  
3, rue du Terrail

### DOURGNE :

Siloë Saint-Benoît  
Abbaye en Calcat

### FRIBOURG (Suisse) :

– Librairie Saint-Paul  
Pérolles, 38

**GAP :** Librairie Alpine  
13, rue Carnot

**GENÈVE :** Labor et Fides  
rue de Carouge, 53

### GRENOBLE :

Librairie Notre-Dame  
2, rue Lafayette

### JOUARRE :

Abbaye de Jouarre  
6, rue Montmorin

### LA ROCHELLE :

Le Puits-de-Jacob  
32, rue Albert-1<sup>er</sup>

**LILLE :** Tirloy  
62, rue Esquemoise

### LIMOGES :

Librairie Catholique  
6, rue de la Courtime

**LOURDES :** Les Bons Livres  
74, rue de la Grotte

**LYON :** Emmanuel  
20, rue Sainte-Hélène

– Librairie Saint-Paul  
8, place Bellecour

### MARSEILLE 6<sup>e</sup> :

Librairie Saint-Paul  
47, bd Paul-Peytral

### MONTPELLIER :

Logos  
29, bd du Jeu-de-Paume

**MULHOUSE :** Alsatia  
4, place de la Réunion

### NANCY :

Enseignement Religieux  
42 bis, cours Léopold

### NANTES :

Siloë LIS  
2 bis, rue Georges-Clemenceau

**NICE :** La Procure  
10, rue de Suisse

**NÎMES :** Biblica  
23, bd Amiral-Courbet

### ORLÉANS :

La Procure Saint Paterne  
109, rue Bannier

### PARAY-LE-MONIAL :

Apostolat des Éditions  
16, rue de la Visitation

### PARIS 4<sup>e</sup> :

École-Cathédrale  
8, rue Massillon  
– Sources Vives de Jérusalem  
10, rue des Barres

### PARIS 5<sup>e</sup> :

– La Procure des Missions  
30, rue Lhomond

### PARIS 6<sup>e</sup> :

– Apostolat des Éditions  
46-18, rue du Four  
– La Procure  
3, rue de Mézières

### PARIS 7<sup>e</sup> :

– Saint-François-Xavier  
12, pl. Président Mithouard  
– Stella Maris  
132, rue du Bac

### PARIS 12<sup>e</sup> :

– L'Appel du Livre  
105, rue de Charenton

### PARIS 16<sup>e</sup> :

– Guettier  
66, avenue Théophile-Gautier  
– Notre-Dame-d'Auteuil  
2, place d'Auteuil

### PAU :

Saint-Joseph  
1, place de la Libération

### POITIERS :

Librairie Catholique  
64, rue de la Cathédrale

### QUIMPER :

La Procure  
9, rue du Frouit

### REIMS :

Largeron  
23, rue Carnot

### RENNES :

Matinales  
9, rue de Bertrand

### ROUEN :

La Procure  
rue du Grand Pont

### SAINT-BRIEUC :

Siloë Saint-Brieuc  
11, rue Saint-François

### SAINT-ÉTIENNE :

Culture et foi  
20, rue Berthelot

### STRASBOURG :

Alsatia Union  
31, place de la Cathédrale

### TOULON :

– Librairie Catholique Saint-Louis  
6, rue Anatole-France

### TOULOUSE :

– Jouanaut  
19, rue de la Trinité  
3, rue Croix-Baragnon

### TOURS :

– La Procure Le Sacré Cœur  
35, rue de la Scellerie

### VALENCE :

Le Peuple Libre  
2, rue Émile-Augier

### VANNES :

La Procure  
55, rue Mgr Thérhieu

### VERSAILLES :

Siloë CLR  
16, rue Mgr Gibier

## **Collection COMMUNIO-FAYARD**

*encore disponibles*

1. Hans Urs von BALTHASAR : **CATHOLIQUE**
2. Joseph RATZINGER : **LE DIEU DE JÉSUS-CHRIST**
3. Dirigé par Claude BRUAIRE : **LA CONFESSION DE LA FOI**
4. Karol WOJTYLA : **LE SIGNE DE CONTRADICTION**
5. André MANARANCHE, s.j. : **LES RAISONS DE L'ESPÉRANCE**
6. Joseph RATZINGER : **LA MORT ET L'AU-DELÀ,**  
*réédition revue et augmentée*
7. Henri de LUBAC, s.j. : **PETITE CATÉCHÈSE SUR NATURE ET GRÂCE**
8. Hans Urs von BALTHASAR : **NOUVEAUX POINTS DE REPÈRE**
9. Marguerite LÉNA : **L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION,**  
*réédité chez Desclée*
10. Claude DAGENS : **LE MAÎTRE DE L'IMPOSSIBLE**
11. Jean-Luc MARION : **DIEU SANS L'ÊTRE,**  
*édité aux PUF*
12. André MANARANCHE, s.j. : **POUR NOUS LES HOMMES LA RÉDEMPTION**
13. Rocco BUTTIGLIONE : **LA PENSÉE DE KAROL WOJTYLA**
14. Pierre van BREEMEN, s.j. : **JE T'AI APPELÉ PAR TON NOM**
15. Hans Urs von BALTHASAR : **L'HEURE DE L'ÉGLISE**
16. André LÉONARD : **LES RAISONS DE CROIRE**
17. Jean-Louis BRUGUÈS o.p. : **LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE**  
**AU CRIBLE DE L'ÉTHIQUE CHRÉTIENNE**
18. Michel SALES, s.j. : **LE CORPS DE L'ÉGLISE**

## **Collection COMMUNIO-PUF**

19. Jean-Marie LUSTIGER : **POUR L'EUROPE,**  
**UN NOUVEL ART DE VIVRE**
20. Jean DUCHESNE : **VINGT SIÈCLES. ET APRÈS ?**
21. Jean-Robert ARMOGATHE : **DIVINE TRINITÉ**

**Chez votre libraire**

## A nos lecteurs

Il y a plus d'un an vous avez abonné de nombreux lecteurs francophones qui, malgré leur désir, ne pouvaient économiquement le réaliser.

Votre mobilisation a porté ses fruits : ne la relâchez pas.

Dans un monde toujours plus chaotique, les chrétiens ont le droit de confesser leur foi. Ils ont aussi le devoir de la soutenir par une argumentation.

*Communio* s'efforce de les y aider. Sans renier les exigences de rigueur qui sont les nôtres, nous essayons de présenter des analyses plus claires sur le thème principal, et de renforcer la part des articles hors-thème, littéraires, artistiques ou d'actualité.

De nombreux chrétiens, étudiants ou personnes âgées, séminaristes ou prêtres, souhaitent se former avec *Communio*, mais n'ont pas les moyens de s'y abonner. C'est pourquoi nous avons prévu un abonnement de parrainage. En versant 61 €, vous permettrez à un étudiant étranger de recevoir la revue pendant 1 an. 56 € correspondent à un parrainage en France. Vous connaîtrez le nom et l'adresse des bénéficiaires.

N'hésitez pas, également, à faire connaître la revue à des amis, des collègues, des membres de votre paroisse : 60 % de nos lecteurs nous ont connus par le bouche à oreille.

Au nom du comité de rédaction et de tous nos lecteurs,  
je vous remercie de faire vivre la revue.

Isabelle Ledoux-Rak, présidente de l'association *Communio*.

Je désire souscrire un abonnement de parrainage au profit d'un lecteur

Ci-joint un chèque de :  61 € pour l'étranger  
 56 € pour la France et la Belgique

Nom : .....

Adresse : .....

.....

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

**À RETOURNER ACCOMPAGNÉ DE VOTRE RÈGLEMENT À :**

**Communio – 5, passage Saint-Paul – 75004 Paris – CCP 18676 23 F Paris**

pour la **Belgique** : « Amitié Communio », rue de Bruxelles 62, B 5000 Namur  
 pour la **Suisse** : « Amitié Communio », monastère du Carmel, CH 1661, Le Pâquier  
 pour le **Canada** : PERIODICA CP 444 OUTREMONT QC. H2V1E2

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

- OUI, je m'abonne à *Communio* à partir du prochain titre à paraître pour
  - un an ou  deux ans.
- Je me réabonne (n° de l'abonnement : .....).
- Je parraine cet abonnement :
  
- Je souhaite que le bénéficiaire de ce parrainage soit informé de mon identité que je vous précise ci-dessous :
  - Nom ..... Adresse .....
  - .....
  - Montant du règlement à joindre\* ..... par chèque bancaire ou postal à l'ordre de **Communio**.

Date : ..... Signature :

**TARIFS ABONNEMENT**

Un an (six numéros)  
 Le numéro : **11 € (72,16 FF)** en librairie

	Type de tarif	1 an	2 ans	Adresse
<b>France et Zone Euro</b>	Normal	56 € 367,34 FF <input type="checkbox"/>	100 € 655,96 FF <input type="checkbox"/>	Communio, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris CCP - 18676 - 23 F Paris
	Soutien	68 € 446,05 FF	127 € 833,07 FF	
<b>Belgique</b>	Normal	56 € 2 259,04 FB	100 € 4 034 FB	« Amitié Communio », rue de Bruxelles 61 B-5000 Namur CCP 000 0566 165 73
	Soutien	68 € 2 743,12 FB	127 € 5 123,18 FB	
<b>Suisse</b>	Normal	98 FS	177 FS	« Amitié Communio », monastère de Carmel, CH 1661 Le Pâquier CCP 17-3062-0 Fribourg
	Soutien	120 FS	225 FS	
<b>Autres pays (par avion)</b>	Économique	61 € 400,14 FF	114 € 747,79 FF	Communio, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris CCP - 18676 - 23 F Paris
	Prioritaire et Soutien	70 € 459,17 FF	127 € 833,07 FF	

\* Indiquez le montant de votre règlement après avoir coché dans le tableau de tarifs, ci-dessus, la case correspondant à votre choix.



Dépôt légal : août 2004 – N° de CPPAP : 0106 G80668  
N° ISBN : 2-915111-03-0 – N° ISSN : X-0338-781-X – N° d'édition : 95196 –  
Directrice de la publication : Isabelle Ledoux-Rak – Composition : DV Arts Graphiques  
à Chartres – Impression : Imprimerie Sagim-Canale à Courtry  
N° d'impression : 7358.

